



VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

ACTUELLEMENT REGNANTE;

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'HÉMISPHÈRE MÉRIDIONAL,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR:

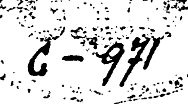
RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les Papiers de M. BANKS.

PAR

J. HAWKESWORTH,

Docteur en Droit.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.



TOME QUATRIEME.

A LAUSANNE,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIV.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771,

Par JACQUES COOK, *commandant le vaisseau du Roi l'*Endeavour.



LIVRE III.

CHAPITRE III.

Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la Baie de la Trinité *à la Riviere* Endeavour.

JUSQU'ICI nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cens milles, ca- 1770.

1770. che par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte & des rochers qui s'élevent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays, n'étoient des monumens de détresse ; mais en cet endroit nous commençâmes à connoître le malheur, & c'est pour cela que nous avons appellé *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions apperçue au nord.

Ce Cap gît au 16^{d} 6^{m} de latitude S. & au 214^{d} 39^{m} de longitude O. Nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de 14 à 12 & 10 brasses d'eau : nous découvrîmes au large deux isles situées au 16^{d} de latitude S. à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O., & nous avions au N. $\frac{1}{2}$ O. deux isles basses & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'E. N. E. & N. E. $\frac{1}{4}$ E., car c'étoit mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près

de la latitude aſſignée aux isles découvertes par Quiros, & que des géographes, par des raiſons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large depuis ſix, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de 14 à 21 braſſes; mais pendant que nous étions à ſouper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à 12, 10 & 8 braſſes dans l'eſpace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à chacun de ſe rendre à ſon poſte, & tout étoit prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la ſonde marquant au jet ſuivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions paſſé ſur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du ſoleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes 20 & 21 braſſes; comme cette profondeur continuoit, les officiers quitterent le tillac fort tranquillement & allerent ſe coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baiſſa tout d'un coup de 20 à 17 braſſes, & avant qu'on pût rejetter la ſonde, le vaiſſeau toucha. Il reſta immobile, ſi l'on excepte le ſoulevement que lui donnoit la houle en le battant contre le rocher ſur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut ſur le tillac, & tous les viſages exprimoient avec énergie l'horreur de notre ſituation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne briſe l'eſ-

1770.

pace de trois heures & demie, nous favions
1770. que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raifons de craindre que nous ne fuffions fur un rocher de corail; ces rochers font plus dangereux que les autres, parce que les pointes en font aigues & que chaque partie de la furface eft fi raboteufe & fi dure qu'elle brife & rompt tout ce qui s'y frotte, même légerement. Dans cet état, nous abattîmes fur le champ toutes les voiles & les bateaux furent mis en mer pour fonder autour du vaiffeau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté fur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui fe trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de 3 à 4 braffes d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaiffeau avoit touché le cap au N. E. & à environ trente verges à ftribord, l'eau avoit une profondeur de 8, de 10 & de 12 braffes. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abbâtimes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à ftribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec fon cable dans le bateau, & on alloit la jetter du même côté; mais en fondant une feconde fois autour du vaiffeau, l'eau fe trouva plus profonde à l'arriere; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces

au cabeſtan, dans l'eſpoir de remettre à flot le vaiſſeau ſi nous n'enlevions pas l'ancre ; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir ; pendant tout ce tems, il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de ſorte que nous avions de la peine à nous tenir ſur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vimes à la lueur de la lune, flotter au tour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fauſſe quille, & à chaque inſtant la mer ſe préparoit à nous engloutir. Nous n'avions d'autre reſſource que d'alléger le vaiſſeau, & nous avions perdu l'occaſion de tirer de cet expédient le plus grand avantage ; car malheureuſement nous échouâmes à la marée haute, & elle étoit alors conſidérablement diminuée ; ainſi en allégeant le batiment, de maniere qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avoit perdu en tombant, nous ne nous ſerions trouvé que dans le même état où nous étions au premier inſtant de l'accident. Le ſeul avantage que nous procuroit cette circonſtance, c'eſt que la marée montante ſoulevant le vaiſſeau ſur les rochers, il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions quelque eſpoir ſur la marée ſuivante, mais il étoit incertain que le batiment pût tenir juſqu'alors ; d'autant plus que le rocher grattoit ſa quille ſous l'épaule du ſtribord, avec une ſi grande force qu'on entendoit le ratiſſement de la cale de l'avant ; notre 1770.

1779. situation ne nous permettoit pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fimes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'osions esperer. Les pompes travaillerent sur le champ; nous n'avions que six canons sur le tillac; nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions & plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchoit presque de la gaieté, & sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement : nos matelots étoient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort sembloit si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, quelqu'empire qu'elle eut.

Enfin la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace intermédiaire, une seule isle sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pieces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avoit été fort notre bâtiment auroit infailliblement péri. Nous attendions la marée haute

à onze heures du matin ; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fimes tous les autres 1770.
préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot ; nous ressentîmes une douleur & une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flottoit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit : nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la mer tout ce qui ne nous étoit point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau ; mais à mesure que la marée tomboit, l'eau y entroit avec tant de rapidité, que deux pompes travaillant continuellement, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à stribord, & la pinasse, qui étoit sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'une à stribord & l'autre directement à la poupe ; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devions nous servir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arriere, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du cable qui étoit

A iv

entre lui & les ancres, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers sur le-
1770. quel il étoit. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençoit à monter ; mais nous remarquâmes en même-tems que la voie d'eau faisoit des progrès allarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes ; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler : trois pompes manœuvroient continuellement, mais la voie d'eau avoit si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau alloit couler à fond, dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le rocher. Cette situation étoit effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau seroit mis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction : nous savions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre, & que quand la crise fatale arriveroit, comme il n'y auroit plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivroit probablement une contestation pour la préférence, qui augmenteroit les horreurs du naufrage même & nous feroit périr par les mains les uns des autres ; cependant nous savions très-bien que si on en laissoit quelques-uns à bord, ils auroient vraisemblablement moins à souffrir, en périssant dans les flots, que ceux qui gagneroient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu suffiroient à peine

pour leur procurer la nourriture ; & que quand même ceux-ci trouveroient des moyens de subsister, ils seroient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des Sauvages nuds qui passoient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, & qui étoient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre. 1770.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état ; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre sort, approchoit ; chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons ; cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes, se préparerent à travailler au cabestan & au vindas, & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes, nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisoit pas alors plus d'eau que quand il étoit sur le rocher ; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avoit gagné sur les pompes ; cependant nos gens n'abandonnerent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures

1770. une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives & perdant toute esperance, ils commencerent à tomber dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux, entierement épuisé, s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'innondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé & qu'ils étoient épuisés à leur tour, ils se jettoient à terre de la même maniere que les premiers, qui se relevoient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appellé la *carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, jusqu'alors, avoit mesuré la hauteur de l'eau, ne l'avoit prise que sur la carlingue & avoit fait son rapport en conséquence ; mais celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui auroit bientôt jetté tout l'équipage dans la confusion du déses-

poir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident; il devint par occasion la cause de notre salut: l'erreur fut bien-tôt découverte, & la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi dangereux qu'il l'avoit craint, fut une espece d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir, mal-fondés, inspirerent une nouvelle vigueur; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens rallentirent leur travail par fatigue & par découragement, cependant ils réitérerent leurs efforts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avoit pas à balancer; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes, travaillerent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre, mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, & nous fûmes obligés d'en couper le cable; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers; mais dans notre situation, ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au S. E.

1770.

1770. & à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

Il étoit cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; & comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans: dans cet état M. Monkouse, un des Officiers de poupe, vint à moi & me proposa un expédient dont il s'étoit servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avoit eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avoit remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette*; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération: il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légérement qu'il lui fut possible, & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lors-

que la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques 1770.
cordes qui la tenoient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même tems de la surface de la voile, qui se trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet évenement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation; les gens de l'équipage témoignerent presqu'autant de joie que s'ils eussent déja été dans un port; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'une isle ou d'un continent, & à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux indes orientales, ce qui avoit été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne penserent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, & poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnoissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur & de ce qu'on ne vit point de gestes de désef-

1770. poir; quoique tout le monde parût ſentir vivement le danger qui nous menaçoit; chacun, maître de ſoi, faiſoit tous ſes efforts avec une patience paiſible & conſtante, également éloignée de la violence tumultueuſe de la terreur & de la ſombre létargie du déſeſpoir.

Sur ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'E. S. E. nous dreſsâmes le grand mât de hune & la grande vergue, & nous portâmes vers la terre juſqu'à environ ſix heures du ſoir (du 12) quand nous mîmes à l'ancre par 17 braſſes: à ſept lieues de diſtance de la côte & à une lieue du banc de rochers ſur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers ou ce bas-fond, gît au $15^{d}\ 45^{m}$ de latitude S. & à ſix ou ſept lieues de la *Nouvelle-Hollande*; ce n'eſt pas le ſeul bas-fond qu'il y ait ſur cette partie de la côte, ſur-tout au nord, & nous en avons vu un autre au ſud, ſur l'extrémité duquel nous paſſâmes, pendant que nous avions des ſondes ſi inégales, environ deux heures avant d'échouer: une partie de ce bas-fond eſt toujours au-deſſus de l'eau & a l'apparence d'un ſable blanc; une partie de celui qui manqua nous faire périr, eſt auſſi à ſec à la marée baſſe; il conſiſte en cet endroit de pierres de ſables, mais tout le reſte eſt un rocher de corail.

Tandis que nous étions à l'ancre pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaiſſeau faiſoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui

n'annonçoit pourtant pas un danger prochain, & à six heures du matin du 13, nous appareillâmes pour porter au N. O. avec une petite brise du S. S. E. en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous passâmes tout près & en dehors de deux petites isles situées au 15^{d} 41^{m} de latitude S. & à environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande*; je les appellai *Hope Islands*, (*Isles de l'Espérance*) parce que dans notre danger, le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos desirs, auroit été d'y aborder. A midi nous étions à environ trois lieues de la terre; & au 15^{d} 37^{m} de latitude S. la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* qui fût en vue; nous restoit au N. 30 O., & les *isles de l'Espérance* s'étendoient du S. 30 E. au S. 40 E. La sonde rapportoit alors douze brasses, & nous avions plusieurs bancs de sable en dehors de nous; à ce tems la voie d'eau n'avoit pas augmenté, mais afin d'être prêts à tout évenement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette: l'après-midi, ayant une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ E. j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour sonder à l'avant du vaisseau, & pour chercher un havre où nous pussions nous radouber & remettre le vaisseau en estive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinoient; mais ils trouverent bientôt que l'eau n'étoit pas assez

1770.



1770. profonde pour le vaiſſeau. Quand le ſoleil fut près de ſe coucher, comme il y avoit pluſieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre par quatre braſſes à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du N. ½ E. au S. ¼ S. E. ½ E. La pinaſſe étoit toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-deſſous du vent, il avoit préciſément découvert un havre convenable, où il y avoit aſſez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour débarquer ſur la côte, ou pour mettre le vaiſſeau à la bande.

En conſéquence de cette découverte, je levai l'ancre à ſix heures du matin, du 14, & après avoir détaché deux bateaux en avant, pour ſe tenir ſur les bas-fonds que nous avions apperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais malgré toutes nos précautions, nous n'eûmes un moment que trois braſſes d'eau. Dès que nous eûmes dépaſſé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à ſouffler: heureuſement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaiſſeau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refuſé de prendre le vent: notre ſituation n'étoit pas ſans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuſe. Nous étions embarraſſés parmi des bas-fonds, &

& j'avois de fortes raisons de craindre d'être chassés dessous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de maniere à diriger notre route; je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le havre étoit aussi plus petit que je ne comptois, mais il étoit très-propre à l'usage que j'en voulois faire; & il est très-remarquable que dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. A midi notre latitude étoit de 15^d 26^m S. Le reste du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont; nous désenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites; nous amenâmes le mât du petit perroquet, nous rentrâmes le boute-hors de beaupré; & nous désagréâmes la vergue de civadiere, dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il seroit possible, afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau, que nous supposâmes être dans cette partie: au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poste 1770.

toute la journée du 15 : le 16, il se modéra ; 1770. & sur les six heures du matin nous virâmes à pic, dans le dessein de mettre à la voile, mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise & de filer de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de mer qui souffloit très-frais, quand nous mîmes à l'ancre, continua avec la même force presque tous les jours que nous y restâmes : nous n'eûmes calme que pendant que nous étions sur le rocher & une autrefois ; le vent même qui nous porta sur la côte, s'il s'étoit levé dans le tems de notre détresse, auroit certainement mis notre bâtiment en pieces. Le soir de la veille, nous avions apperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous, & comme nous étions forcés de rester quelque tems dans cet endroit, nous ne désespérions pas de faire connoissance avec les naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchoient le long de la côte ; ils s'arretèrent & allumerent deux feux ; mais il nous fut impossible de deviner quelle étoit leur intention.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très-effrayans : notre pauvre Otahitien, Tupia, qui se plaignoit depuis quelque-tems que ses gencives étoient malades & enflées, & qui, suivant l'avis du chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon, avoit alors des boutons

livides sur les jambes & d'autres marques infail- 1770.
libles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous nos remédes parmi lesquels on lui avoit administré sur-tout du quinquina. La santé de M. Green, notre astronome, s'affoiblissoit, & ces circonstances entre plusieurs autres nous faisoient desirer impatiemment d'aller à terre.

Le matin, du 17, quoique la brise fût toujours fraîche, nous nous hasardâmes à lever l'ancre & pousser la barre au vent vers le havre; mais dans la route, le vaisseau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la premiere, sans peine, mais la seconde il tint fortement. Nous abattîmes la vergue de misaine, les petits mâts de hune & les boute-de-hors, & nous en fîmes un radeau le long du vaisseau: heureusement la marée montoit &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, & après l'avoir amarré le long d'une greve escarpée au sud, nous portâmes à terre avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hansieres.





CHAPITRE IV.

Ce que nous fîmes sur la Riviere Endeavour *pendant qu'on y radouboit le Vaisseau. Description du Pays adjacent, de ses Habitans & de ses productions.*

1770. LE matin, du 18, nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage ; la côte étoit si escarpée que le bâtiment flottoit à vingt pieds de distance de la greve : nous dressâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades & l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vuides & une partie de l'équippement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allerent à terre au nombre de neuf, & je dépêchai le bateau afin de tirer la seine, dans l'espoir de nous procurer quelques poissons, mais il revint sans avoir rien pris. Sur ces entrefaites, je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre, elle ne présentoit pas un coup-d'œil qui nous promît beaucoup d'avantages ; la terre basse près de la riviere étoit entierement couverte de paletuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être partout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur

du pays ; & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons indiennes, & des endroits où les habitans avoient apprêté des poissons à coquille ; ils ne paroissoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Tupia qui s'occupoit à pècher à la ligne, & qui vivoit uniquement du produit de sa pèche, recouvra bientôt sa santé, mais M. Green étoit toujours fort mal. 1770.

Le lendemain au matin, 19, je tirai les quatre canons qui étoient dans la calle, & je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des cables & le reste de l'équippement & du lest que renfermoit la calle. L'après-midi, on sortit en outre tout le bagage des officiers & les futailles ; de sorte qu'il n'y restoit rien à l'avant & au milieu que les charbons & une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge ; & le serrurier & son aide travaillerent à faire des clous & les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la riviere pour examiner le pays de l'autre côté ; il trouva qu'il consistoit principalement en collines de sable, & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade, de grandes troupes de pigeons & de corneilles ; il tua plusieurs des premiers oiseaux qui étoient extrêmement beaux, mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angle-

terre, étoient si sauvages qu'il ne put pas les
1770. approcher assez pour les tirer.

Le 20, nous débarquâmes la poudre & nous vuidâmes la calle du lest de pierre & du bois, & après cette allégement le vaisseau ne tiroit plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant, & treize pieds à l'arriere. Je crus que cette diminution, jointe à celle que produiroit d'ailleurs un meilleur arrimage des charbons à l'arriere, seroit suffisante, car je trouvai que l'eau s'élevoit & retomboit perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées; mais, dès qu'on eut ôté les charbons de dessus la voie d'eau; nous entendîmes l'eau qui se précipitoit un peu à l'arriere du mât de misaine, à environ trois pieds de la quille; ce qui me détermina à vuider entiérement la calle. Le soir, M. Banks observa que dans plusieurs parties du golfe, il y avoit de grandes quantités de pierre-ponce qui étoient à une distance considérable au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

Le lendemain au matin, 21, nous nous mîmes de bonne-heure à l'ouvrage, & à quatre heures de l'après-midi, nous avions sorti tous les charbons & toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre, à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande

1770.

& arrêter ſa voie d'eau : il tiroit alors ſept pieds neuf pouces d'eau à l'avant, & treize pieds ſix pouces à l'arriere. La marée étant haute à huit heures, j'amenai l'avant du bâtiment à terre, mais je tins la poupe à flot, parce que je craignois d'échouer : il étoit cependant néceſſaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près poſſible de la côte.

Le 22, à deux heures du matin, le juſant de la marée ayant fini, nous fûmes en état d'éxaminer la voie d'eau qui ſe trouva au premier bordage du flottaiſon un peu devant les cadenes de l'avant de ſtribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples ; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brèches formoient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un ſeul éclat de bois, mais le tout étoit auſſi uni que s'il avoit été coupé avec un inſtrument. Heureuſement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaiſſeau, ſans cela il auroit été abſolument impoſſible de le ſauver ; ſa conſervation dépendit d'une autre circonſtance qui eſt encore plus remarquable. L'un des trous étoit aſſez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre, mais par bonheur il ſe trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit reſté engagé ;

[redacted] 1770.

de ſorte que la ſeule eau, qui paſſoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné ſur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui ſeroit arrivé ſi la brèche n'avoit pas été remplie par rien : nous reconnûmes auſſi que pluſieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un paſſage entre les couples, & avoient preſque entiérement arrèté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laiſſée ouverte ; en l'examinant plus attentivement nous vîmes qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée ; & qu'une grande partie du doublage s'étoit détachée deſſous l'épaule du bas-bord. Il manquoit auſſi un morceau conſidérable de la fauſſe quille, & effectivement nous avions vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaiſſeau battoit contre les rochers ; le reſte étoit auſſi très-délabré. Le brion & la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas aſſez pour cauſer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçu à l'arriere, mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puiſqu'il entroit peu d'eau dans la calle ; lorſque la marée baſſe ſe trouvoit au-deſſous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers ſe mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillerent à faire des chevilles & des clous. Sur ces entrefaites, j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la

riviere afin de tuer des pigeons pour les malades ; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un levrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de souris & qui étoit extrêmement agile ; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce. 1770.

Le lendemain au matin, 23, je dépèchai un bateau pour jètter la seine, mais à midi, ils ne rapporterent que trois poissons, quoique nous en vissions un grand nombre sauter aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radouber le côté du stribord ; à neuf heures du soir, nous mîmes le vaisseau sur l'autre côté & nous le tirâmes au large d'environ deux pieds, dans la crainte d'échouer. Presque toutes les personnes de l'équipage, virent ce même jour l'animal dont les chasseurs avoient fait la description la veille, & un des matelots qui venoit de roder dans les bois, nous dit à son retour qu'il croyoit sincerement avoir vu le diable ; nous lui demandâmes sous quelle forme il lui avoit apparu, il nous donna sa réponse d'un style si singulier que je vais rapporter ses propres paroles. " Il étoit, dit-il,
„ aussi gros qu'un gallon (*a*) & lui ressem-
„ bloit beaucoup ; il avoit des cornes & des
„ ailes, cependant il se traînoit si lentement
„ dans l'herbe, que si je n'avois pas eu

[*a*] Mesure d'Angleterre qui contient 231 pouces-cubes [Anglois].

1770. „ peur, j'aurois pu le toucher „. Nous découvrîmes bien-tôt que cet objet formidable étoit un chauve-ſouris; il faut convenir que les chauve-ſouris ont ici une figure effrayante, car elles ſont preſque entierement noires & auſſi groſſes qu'une perdrix. Il eſt vrai qu'elles n'ont point de cornes, mais l'imagination d'un homme qui croyoit voir le diable, pouvoit aiſément ſuppléer à ce défaut.

Le 24, dès le grand matin, les charpentiers commencerent à raccommoder le doublage au-deſſous du bas-bord, où nous trouvâmes deux planches preſqu'à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement, chercher des rafraîchiſſemens pour les malades; ils revinrent vers le midi, & rapporterent un petit nombre de choux palmiſtes & des fruits du plane ſauvage. Les fruits du plane étoient les plus petits que j'euſſe jamais vus, & la chair, quoique d'un aſſez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme je me promenois le matin à peu de diſtance du vaiſſeau, je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit ſi ſouvent. Il étoit d'une légere couleur de ſouris, & il reſſembloit beaucoup par la groſſeur & la figure à un lévrier; il avoit auſſi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer; & je l'aurois pris pour un chien ſauvage, ſi au-lieu de courir, il n'avoit pas ſauté comme un lievre ou un daim. On diſoit que ſes jambes

étoient très-minces, & la trace de ſon pied ſemblable à celui d'une chévre; mais l'herbe étoit ſi élevée dans l'endroit où je l'apperçus qu'elle lui cachoit les jambes, & le terrein étoit trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de ſon pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il penſa que ſon eſpece étoit encore inconnue. 1770.

Après que le vaiſſeau eut été tiré à terre, toute l'eau qui y entroit ſe retiroit vers la proue, de façon qu'il étoit ſec à l'avant & avoit neuf pieds d'eau à l'arriere. Comme on ne pouvoit pas examiner l'intérieur de la calle en cet endroit, je profitai le ſoir de la marée baſſe, & je fis deſcendre au-deſſous le maître & deux hommes pour examiner tout le côté extérieur du bas-bord. Ils reconnurent que le doublage s'étoit détaché autour du premier bordage de flottaiſon dans la partie correſpondante au grand mât & qu'une portion d'une planche étoit un peu endommagée, mais ils convinrent qu'ils n'avoient point reçu d'autre dommage important. La perte ſeule du doublage étoit un grand malheur, parce que les vers pouvoient attaquer la quille, ce qui nous expoſeroit à beaucoup d'inconvénients & de dangers; mais comme je n'y voyois de remede que de mettre le bâtiment à la bande, & que cette opération, en ſuppoſant qu'elle fût praticable, demandoit un travail immenſe & un tems fort long, je fus obligé de me contenter

de ce que nous avions fait. Cependant les charpentiers continuerent dans la soirée, à
1770. calfater au-dessous de la quille, jusqu'à ce que la marée interrompit leur ouvrage. La marée du matin ne descendit pas assez pour leur permettre de le reprendre; le flot & le jusant n'étoient considérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions sur le rocher. La position du vaisseau qui rejettoit l'eau à l'arriere, fut très-près de priver les sciences de toutes les connoissances que M. Banks avoient rassemblées aux prix de tant de travaux & de périls. Il avoit déposé la collection curieuse de plantes, qu'il a faite pendant tout le voyage, dans la soute au biscuit qui est à l'arriere du vaisseau, pensant que c'étoit l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposoit en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état, à force de soins & d'attention, mais quelques-unes furent entierement pourries & perdues.

Le 25 fut employé à remplir les futailles & à raccommoder les agrès; & à la marée basse les charpentiers finirent le radoub au-dessous du bas-bord, & dans tous les endroits que la marée permit de visiter; on attacha quelques tonneaux au-dessous des épaules du vaisseau, afin qu'il pût flotter plus facilement, & le soir,

à la marée haute, nous tâchâmes de le remettre au large, mais ſans ſuccès; car quelques-unes des futailles, dont on vient de parler, ſe détacherent. 1770.

Le matin du 26 fut employé à mettre en état de nouveaux tonneaux que nous deſtinions à cet uſage, & l'après-midi nous n'en attachâmes pas moins de 38 au-deſſous de la quille du vaiſſeau; mais à notre grand regret, cette tentative fut encore inutile, & nous fûmes réduits à la néceſſité d'attendre juſqu'a la premiere grande marée.

Le même jour quelques-uns de nos officiers, qui avoient fait un excurſion dans les bois, rapporterent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes être la même que celle qui eſt appellée cocos dans les isles d'Amérique; mais en la goûtant les racines ſe trouverent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant preſqu'auſſi bonnes que celle de l'épinard: il croiſſoit dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes, une grande quantité de choux palmiſtes, & une eſpece de plane ſauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva auſſi un autre fruit à peu près de la groſſeur d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncé: en le détachant de l'arbre, il étoit dur & d'un goût déſagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mol, & il avoit une

ſaveur très-reſſemblante à une prune de damas

1770. d'une médiocre bonté.

Le lendemain au matin, 27, nous commençâmes à tranſporter quelques-uns des matériaux de l'arriere à l'avant du vaiſſeau, afin de le mettre en eſtive. Dans le même tems le ſerrurier continua de travailler à la forge, le charpentier calfata le bâtiment, & d'autres perſonnes remplirent les futailles & raccommoderent les agrès. L'après-midi, je remontai le havre dans la pinaſſe, & je tirai pluſieurs fois la ſeine, mais je ne pris que vingt ou trente poiſſons, qui furent diſtribués aux malades & aux convaleſcens.

Le 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui eſt appellée dans les isles d'Amérique *chou caraïbe*, & qui nous fourniſſoit un légume. Tupia rendoit beaucoup meilleure la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four pareil à celui de ſon pays; mais ce fruit étoit ſi petit qu'il ne pouvoit pas fournir en nourriture à l'équipage. Ils trouverent dans leur promenade un arbre qui avoit été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même maniere que ceux que nous avions vus dans la *baie de Botanique*; ils rencontrerent auſſi pluſieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la reſſemblance avec celles des Indes Orientales, & qui ſont les inſectes les plus nuiſibles du monde. Les fourmil-

lieres étoient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre; & qu'on dit être des monumens des Druydes. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes. 1770.

Le 29, à deux heures du matin, j'observai conjointement avec M. Green, une émersion du premier satellite de Jupiter : elle arriva à 2^{h} 18^{m} 53^{s}, ce qui nous donna 214^{d} 42^{m} 30^{s} O. pour notre longitude; nous étions au 15^{d} 26^{m} de latitude S. A la pointe du jour j'envoyai de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un de mes officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

Le lendemain au matin, 30, encouragé par le succès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages, je chargeai aussi quelques jeunes officiers de

1770. dresser le plan du havre, & je montai une colline, qui est sur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors, & je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans, qui sont le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit aussi loin que je pouvois appercevoir avec ma lunette, & la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau: il y avoit quelqu'apparence d'un passage au nord, & je n'espérois sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car, comme le vent souffle constamment du S. E., il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de nous en retourner par le sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien & couleur de paille, qu'ils couroient comme le lievre, & qu'ils étoient à peu près de la même grosseur. L'après-midi nos gens revinrent de la pêche, qui avoient été encore plus heureuse que le jour précédent, car je fus en état de donner deux livres & demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbages qu'on avoit cueillis; on en fit un mets très-agréable, qui joint à la provision abondante de poisson, nous procura un excellent rafraîchissement.

Le lendemain, premier juillet, tout le monde

eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme [redacted] 1770.
de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche, elle fut encore heureuse, & les gens qui allerent dans l'intérieur du pays nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vus, sans pouvoir en attraper aucun.* Ils apperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la riviere. M. Gore, mon second lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles, elles venoient probablement de quelque isle au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito santo de Quiros*, puisque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle est située : ce jour-là le thermometre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'est-à-dire plus haut qu'il n'étoit monté depuis notre arrivée sur la côte.

Le lendemain, 2, dès le grand matin, j'envoyai le maître dans la pinasse, hors du havre, pour sonder aux environs des bancs de sable dans le large, & pour examiner s'il y avoit un canal au nord ; nous avions alors une brise de terre qui dura jusqu'à environ neuf heures, & qui fut la premiere depuis notre entrée dans la riviere. A la marée basse nous attachâmes quelques futailles vuides sous les épaules du vaisseau, espérant qu'il se trouveroit à flot à la premiere marée haute ; nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de succès, & à la marée haute nous entreprîmes de nouveau de met-

1770. tre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

Le lendemain, 3, à midi, le maître revint & nous apprit qu'il avoit trouvé un passage entre les bancs de sable, & il nous décrivit sa situation; il dit que les bancs étoient des rochers de corail, dont la plupart étoient à sec à mer basse, & qu'il étoit descendu sur l'un d'eux; il y trouva quelques petoncles d'une si énorme grosseur que deux hommes ne pouvoient pas en manger une seule, & beaucoup d'autres poissons à coquille, dont il nous apporta une grande quantité. Il avoit débarqué le soir à environ trois lieues de notre mouillage dans une baie où il trouva quelques-uns des naturels du pays qui étoient à souper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à son approche, en laissant derriere eux quelques-uns de leurs mets, & un feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maison ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que quoique les bancs de sable, qui sont à la portée de la vue de la côte, abondent en poissons à coquilles, qu'on peut attraper aisément à la marée basse; cependant nous ne vîmes aucuns restes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu. Nous apperçûmes aussi pendant quelque tems un Caïman nager autour du vaisseau, & à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux ef-

forts, qui heureusement réussirent; nous reconnûmes pourtant que pour avoir eu trop 1770.
long-tems le cap à terre, & la poupe à flot, il avoit fait une voie d'eau entre les ponts, à la hauteur des grandes cadenes, de sorte que nous fûmes forcés de le ramener de nouveau à terre.

La matinée du lendemain, 4, fut employée à le mettre en estive, & après l'avoir remorqué plus loin dans le havre, nous attendîmes la marée haute, & nous l'échouâmes ensuite sur le banc de sable qui est sur le côté méridional de la riviere, parce que le premier endroit étoit sujet à des inconvéniens. J'avois grande envie d'essayer de nouveau de visiter sa quille, dans la partie où le doublage avoit été rongé; mais quoiqu'il y eût à peine quatre pieds d'eau au-dessous du bâtiment, à la marée basse; cet endroit n'étoit pas à sec.

Le 5, j'engageai un des charpentiers, homme de confiance, de descendre encore au fond du vaisseau & d'examiner ce dommage; il me dit que trois bandes du doublage, d'environ huit pieds de long, manquoient, & que le grand bordage avoit été un peu gâté; ce rapport étoit parfaitement conforme à celui du maître, & des autres personnes qui avoient visité le dessous de la quille. J'eus pourtant la consolation de voir que, dans l'opinion du charpentier, ces dommages étoient de peu de conséquence; c'est pour cela qu'après avoir

1770. réparé les autres plus dangereux, nous remîmes le vaiſſeau à flot, & nous l'amarrâmes le long de la greve, où l'équippement avoit été dépoſé : nous reprîmes alors nos proviſions à bord, & nous tînmes le bâtiment en état de faire voile. M. Banks traverſa ce jour-là l'autre côté du havre, où, en ſe promenant le long du rivage ſablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont pluſieurs n'étoient pas les productions des plantes qu'il avoit découvertes juſqu'alors dans le pays ; entr'autres il y avoit quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une eſpece de crabe, que d'après ſa deſcription, nous jugeâmes être le même que les Hollandois appellent *Beurs Krabbe*, & que nous n'avions point vu dans ces mers. Toutes les ſubſtances végétales qu'il trouva en cet endroit, étoient incruſtées de productions marines & couvertes de bernacles, ſigne certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin ; & comme le vent aliſé ſouffle directement ſur la côte, il eſt probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Eſpirito ſanto*, dont nous avons déja fait mention.

Le lendemain au matin, 6, M. Banks, le Lieutenant Gore & trois matelots, remonterent la riviere ſur un petit bateau, dans la vue de faire une incurſion de deux ou trois jours, pour examiner le pays & tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus ſi

souvent à une certaine distance de nous.

Le 7, j'envoyai de nouveau le maître son- 1770.
der aux environs des bancs de sable, le rapport qu'il m'avoit fait d'un canal n'étant point du tout satisfaisant : nous passâmes le reste de ce jour & la matinée du suivant à pêcher & à d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revint avec ses compagnons, & il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terreins marécageux & des paletuviers, ils avoient pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouverent très-peu différent de ce qu'ils avoient déja vu ; ils continuerent leur route le long de la riviere qui, à quelque distance, se resserre dans un canal étroit, bordé non par des marais & des paletuviers, mais par un terrein escarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on trouvoit celui qui est appellé *Mohoe*, dans les isles d'Amérique, ou l'arbre de quinquina, (*hibiscus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en général basse & revêtue d'une herbe longue & épaisse : le sol sembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée Tupia vit un animal que d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en apperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, & une espece de chauvesouris

aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut
1770. également impossible de se rendre maître. Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la riviere, & ils allumerent du feu ; mais il y avoit une si grande quantité de mosquites qu'à peine purent-ils y tenir ; ces insectes les suivoient dans la fumée & presque dans le feu, que nos voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piquure de ces animaux qui leur causoit une douleur insupportable. Le feu, les mouches & la terre qui leur servoit de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils la passerent à veiller & à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allerent chercher du gibier, & dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espece, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks ; mais ils le laisserent bientôt derriere en sautant par-dessus l'herbe longue & épaisse qui empêchoit le chien de courir. On observa que cet animal ne marchoit pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautoit sur les deux de-devant, comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus*. Sur le midi, ils retournerent au bateau & remonterent ensuite la riviere qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruisseau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur considérable. Comme le soir approchoit la marée baissa, & même si fort qu'ils furent

obligés de descendre du bateau & de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrerent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils observerent de la fumée à environ trois cens pas de distance; ils penserent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils désiroient depuis si long-tems & avec tant d'empressement de faire connoissance, étoient autour du feu. Trois de nos gens allerent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettroit pas en fuite; cependant lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouverent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri & plusieurs branches nouvellement rompues avec lesquelles des enfans sembloient s'être amusés. Ils observerent plusieurs pas sur le sable au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Il rencontrerent plusieurs maisons à une petite distance de-là & quelques fours creusés en terre de la même maniere que ceux d'*Otahiti*, & dans lesquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages & quelques fragmens de racines qui étoient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournerent

1770.

à leur quartier, qui étoit un large monceau
1770. de sable au-dessous d'un buisson. Ils formerent leurs lits de feuilles de plane qu'ils étendirent sur le sable & qui étoient aussi douces qu'un matelas ; leurs manteaux leur servirent de couvertures & des paquets d'herbes de coussins. D'après ces arrangemens, ils comptoient passer une meilleure nuit que la derniere, d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une mosquite. Ils se coucherent, & telle est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette situation, & à combien de dangers ils s'exposoient ? Si ce fait paroît étrange, on doit réfléchir un moment qu'on se familiarise après un tems avec tous les périls & tous les accidens & qu'ils ne font plus d'impression sur l'esprit. S'il étoit possible qu'un homme, arrivé à un âge où l'entendement a toute sa force, & où la jeunesse, la vigueur & la santé rendent cheres les jouissances de la vie, connût pour la premiere fois qu'il est mortel ou même qu'il est sujet à la foiblesse & aux infirmités du vieil âge, avec combien de frayeur & de chagrin apprendroit-il cette nouvelle ! Cependant instruits & familiarisés peu à peu avec ces vérités désolantes, elles perdent toute leur force, & nous ne réfléchissons pas plus sur l'approche de la vieillesse & de la mort, que ces hommes errants dans un désert inconnu ne pensoient au mal-

heur qui les menaçoit, à l'approche des ſauvages dans un tems où ils pouvoient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui ſont condamnés à ſouffrir une mort violente dorment la nuit qui précéde leur exécution, quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une perſonne accuſée d'un crime capital qui ait paſſé dans le ſommeil la premiere nuit de ſa priſon. C'eſt ainſi que les maux de la vie en deviennent en partie les remedes, & quoique tous les hommes à vingt ans déſirent de parvenir ſeulement à l'âge de quatre-vingt, le vieillard arrivé à cette époque eſt auſſi attaché à la vie que le jeune homme, & s'il n'eſt point affligé de quelque maladie douloureuſe, il jouit auſſi-bien des plaiſirs qui lui reſtent, quoiqu'il réfléchiſſe qu'il eſt ſur le bord du tombeau & que la terre s'écroule déja ſous ſes pieds, qu'il en jouiſſoit autrefois dans la fleur de l'âge, quand il ſuppoſoit que ſa diſſolution certaine étoit encore éloignée. 1770.

Nos Voyageurs après avoir dormi juſqu'au matin ſans s'éveiller une ſeule fois, examinerent la riviere, & voyant que la marée étoit favorable à leur retour & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-tems, ils ſe rembarquerent & revinrent promptement au vaiſſeau.

Bientôt après l'arrivée de ce détachement,

le maître qui avoit fait ſept lieues en mer, re-
1770. vint auſſi à bord, & il penſoit alors qu'il n'étoit pas poſſible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un paſſage. Son expédition nous procura cependant quelques avantages, car il alla une ſeconde fois ſur le rocher où il avoit vu les groſſes petoncles, &. il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre inſtrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui peſoient enſemble ſept cens quatre-vingt-onze livres.

Le lendemain au matin, 9, je le renvoyai à la même pêche, avec des inſtrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le ſuccès ne répondit pas à notre attente, & ils ne prirent pas une ſeule tortue; cependant M. Banks débarqua ſur le récif, où il vit pluſieurs des groſſes petoncles: après avoir raſſemblé pluſieurs coquillages & des productions marines, il revint à onze heures du ſoir dans ſon petit bateau, tandis que le maître reſta avec le grand ſur le rocher. L'après-midi ſept ou huit naturels du pays parurent ſur la côte méridionale de la riviere, & deux d'entr'eux s'avancerent juſqu'à la pointe ſablonneuſe, qui étoit vis-à-vis le vaiſſeau; mais quand ils virent que je m'embarquois pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

Comme le maître fut abſent pendant toute la

nuit avec le bateau, je fus obligé d'envoyer après lui mon ſecond lieutenant dans l'eſquif, dès le grand matin du lendemain 10 ; bientôt après nous vimes ſur la pointe ſablonneuſe au côté ſeptentrional de la riviere, quatre naturels du pays, qui avoient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque-tems fort occupés à harponner du poiſſon ; pluſieurs de nos gens avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau ; mais je ne voulus point le permettre ; une expérience réitérée m'avoit convaincu que cette démarche feroit plus capable d'empècher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je réſolus d'employer la méthode contraire, pour voir ſi nous ſerions plus heureux ; en conſéquence je les laiſſai ſeuls, paroiſſant ne pas faire la moindre attention à eux ; ce ſtratagème réuſſit ſi bien qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fuſil du vaiſſeau, & là ils parlerent beaucoup d'un ton de voix fort élevé ; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils diſoient, & nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris & en leur faiſant tous les ſignes d'invitation & d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence ils s'approchoient peu-à-peu, tenant leurs lances, non d'une maniere menaçante, mais comme s'ils euſſent voulu nous dire que ſi nous leur faiſions du mal ils avoient des armes pour ſe venger. Lorſqu'ils furent preſque au côté de

1770.

notre bâtiment, nous leur jettâmss quelques
1770. étoffes, des clous, des verroteries & du papier, & d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent ils témoignerent la plus grande joie, & en nous disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons, sur le champ ils ramerent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, & entr'autres Tupia débarqua sur le côté opposé de la riviere; la pirogue ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau, elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, & dans peu ils nous quitterent, & allerent aborder sur le même côté de la riviere, où nos gens étoient allés à terre; chaque Indien portoit dans sa main deux javelines & un bâton dont ils se servoient pour les lancer: ils s'avancerent vers l'endroit où Tupia & le reste de nos gens étoient assis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes, & à s'approcher dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui, ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage, mais les Indiens semblerent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer en-

tre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laissé leurs armes ; nous eûmes grand soin de 1770.
leur faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir joints nous leurs fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au tems du dîner , & leur faisant entendre alors que nous allions manger , nous les invitâmes par signes à venir avec nous ; ils le refuserent, & dès que nous les eûmes quittés ils s'en retournerent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit un peu au-dessus du moyen âge, & les trois autres étoient jeunes ; ils étoient en général d'une taille ordinaire , mais ils avoient les membres d'une petitesse remarquable ; leur peau étoit couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé ; leurs cheveux noirs , sans être laineux , étoient coupés courts , les uns les avoient lisses & les autres bouclés : Dampierre dit qu'il manquoit deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays , mais ceux-ci n'avoient pas ce défaut ; quelques parties de leur corps avoient été peintes en rouge , & l'un deux portoit sur la levre supérieure & sur la poitrine des raies de blanc qu'il appelloit *Carbanda* : les traits de leur visage étoient bien loin d'être désagréables : ils avoient les yeux très-vifs , les dents blanches & unies , la voix

douce & harmonieuſe, & ils répéterent après
1770. moi pluſieurs mots avec beaucoup de facilité. Le ſoir, M. Gore & le maître revinrent avec la chaloupe, & rapporterent une tortue & un petit nombre de poiſſons à coquille; ils avoient laiſſé l'eſquif & ſix hommes ſur le banc de ſable, pour tâcher de prendre des tortues.

Le lendemain au matin, 11, nous reçûmes un autre viſite de quatre des naturels du pays; trois d'entr'eux nous étoient déja connus, mais le quatrieme étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ſes compagnons qui l'introduiſoient. Cet Indien étoit diſtingué par un ornement fort extraordinaire; il portoit dans un trou fait à travers le cartilage qui ſépare les deux narines, l'os d'un oiſeau qui étoit à-peu-près de la groſſeur d'un doigt & de cinq ou ſix pouces de long: nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la *Nouvelle-Zélande*; mais après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faiſoient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette eſpece. Ils avoient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'euſſent point de pendans; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet, composé de cheveux treſſés, par où l'on voit que ces Indiens, ainſi que les habitans de la *Terre de Feu*; aiment paſſionnément la parure, quoiqu'ils ſoient abſolument ſans vêtement; je donnai à l'un d'eux

un morceau de vieille chemiſe, mais au lieu de le jetter ſur quelque partie de ſon corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de ſa tête. Ils apporterent avec eux un poiſſon qu'ils nous donnerent en retour, à ce que nous ſupposâmes, de celui dont nous leur avions fait préſent la veille : ils ſembloient fort contens de reſter avec nous, & peu empreſſés de nous quitter; mais en voyant que quelques-uns de nos officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curioſité, ils parurent allarmés; ils ſauterent promptement dans leur petit bateau, & s'enfuirent à force de rames ſans dire un ſeul mot. 1770.

Vers les deux heures du lendemain matin, 12, l'eſquif qu'on avoit laiſſé ſur le banc, revint avec trois tortues & une grande raie; comme il étoit probable qu'on pouvoit continuer cette pêche avec avantage, je le renvoyai après le déjeûner pour en chercher une nouvelle proviſion. Bientôt après trois Indiens ſe haſarderent à venir à la tente de Tupia, & ils furent ſi ſatisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans ſa pirogue deux autres de ſes compatriotes, que nous n'avions pas encore vus : à ſon retour il introduiſit auprès de nous les nouveaux venus, en les appellant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettoient jamais dans de pareilles occaſions. Comme ils avoient reçu avec beaucoup de plaiſir le poiſſon qui fut jetté dans leur pirogue

1770. lorſqu'ils s'approcherent pour la premiere fois du vaiſſeau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns; & nous fûmes fort ſurpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant ſigne à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait ſur le champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetterent le reſte au chien de M. Banks: ils paſſerent avec nous toute l'après-midi, ſans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous apperçûmes que la couleur de leur peau n'étoit pas auſſi brune qu'elle nous avoit paru d'abord; ce que nous avions pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la pouſſiere & de la fumée; dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étoient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce ſeul moyen de ſe mettre à l'abri des moſquites; entr'autres choſes que nous leur diſtribuâmes, quand nous les vîmes pour la premiere fois, il y avoit quelques médailles que nous ſuſpendîmes autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans que nous ne pouvions pas diſtinguer aiſément de quelle couleur ils avoient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulierement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étoient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cens verges, ſur la pointe de terre qui eſt du côté oppoſé de

la

la riviere, & nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étoit une femme & un enfant; la femme, comme le reste des Insulaires, étoit entiérement nue : nous observâmes qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité & d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avoient un collier de coquillages très-bien fait, & un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (*guipure*) : ils portoient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez leur défiguroient le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des insulaires de la mer du sud, & ils répétoient continuellement le mot *chercau*; d'après la maniere dont ils le prononçoient, nous imaginâmes que ce terme exprimoit l'admiration : lorsqu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient *cher tut*, *tut*, *tut*, *tut*, paroles qui avoient probablement une signification pareille. Leur pirogue qui étoit très-étroite n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit garnie d'un balancier, & ressembloit beaucoup à celles des isles de la mer du sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorsqu'elle étoit dans une eau basse, ils la faisoient marcher avec de longues perches, & quand ils se trouvoient dans une eau profonde, ils se servoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long : elle ne contenoit que quatre hommes, de 1770.

[redacted] ſorte que les Indiens qui nous rendirent viſite
1770. ce jour-là, s'en allerent en deux fois. Leurs javelines ſont ſemblables à celles que nous avions vues dans la baie de *Botanique*, excepté qu'elles n'avoient qu'une ſeule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la paſtenade, & barbelée avec deux ou trois os aigus du même poiſſon, c'étoit certainement une arme terrible, & l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour la lancer, ſembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors. Le lendemain, 13, ſur le midi, l'eſquif rapporta une autre tortue avec une groſſe paſtenade, & le ſoir je le renvoyai à la même pêche.

Le lendemain au matin, 14, deux Indiens vinrent à bord, & après y être reſtés très-peu de tems, ils s'en allerent le long de la côte, & s'occuperent avec beaucoup d'activité, à harponner du poiſſon. M. Gore, qui ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec ſon fuſil, eut le bonheur de tuer un des quadrupedes qui avoient été ſi ſouvent le ſujet de nos ſpéculations; le Lecteur pourra s'en former une idée d'après la planche; ſans cette figure la deſcription par écrit, la plus exacte que nous pourrions en faire, ſeroit aſſez inutile; car cet animal n'a pas aſſez de rapport avec aucun autre déja connu, pour qu'on puiſſe en faire la comparaiſon. Sa figure eſt très-analogue à celle du *Gerbo*, à qui il reſſem-

ble auſſi par ſes mouvemens ; mais ſa groſſeur eſt fort différente, le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à ſon entiere croiſſance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon lieutenant étoit jeune, & comme il n'avoit pas encore pris tout ſon accroiſſement, il ne peſoit que trente-huit livres : la tête, le col & les épaules ſont très-petits en proportion des autres parties du corps ; la queue eſt preſque auſſi longue que le corps ; elle eſt épaiſſe à ſa naiſſance, & elle ſe termine en pointe à l'extrémité ; ſes jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derriere en ont vingt-deux ; il marche par ſauts & par bonds ; il tient alors la tête droite & ſes pas ſont fort longs ; il replie ſes jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paroît s'en ſervir que pour creuſer la terre : la peau eſt couverte d'un poil court, gris ou couleur de ſouris foncé ; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légere reſſemblance avec celles du lievre : cet animal eſt appellé *Kanguroo* par les naturels du pays. 1770.

Le lendemain, 15, notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner, & nous trouvâmes que c'étoit un excellent mets. On peut dire que nous faiſions alors grande chere tous les jours, car nous avions des tortues en abondance ; nous convînmes tous qu'elles étoient beaucoup meilleures que celles que nous avions

1770. goûtées en Angleterre ; nous pensâmes que ce bon goût provenoit de ce que nous les mangions en sortant de la mer, avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur premiere saveur, par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée & la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous primes étoient de l'espece appellée tortue verte, & pesoient des deux à trois quintaux ; en les ouvrant nous les trouvâmes toujours remplies d'*herbe de tortue* (*turtle grass*), que nos naturalistes prirent pour une sorte de *conserva* : deux d'entr'elles étoient des tortues à grosse tête ; la chair en étoit moins agréable, & nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

Le matin du 16, tandis que nos gens étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer, je montai sur une des collines qui sont au côté septentrional de la riviere ; du sommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines ; des vallées & de grandes plaines, & en plusieurs endroits très-couvert de bois. Nous observâmes le soir une émersion du premier satellite de Jupiter, qui nous donna 214^d 53^m 45^s pour notre longitude. L'observation faite le 19 juin, nous avoit donné 214^d 42^m 30^s ; en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous sommes 214^d

C ij

48^{m} 7½^{s} pour la longitude de cet endroit [redacted] à l'ouest du méridien de Greenwich.

Le 17, j'envoyai le maître & un des contremaîtres sur la pinasse, pour chercher un passage au nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la riviere; Tupia, qui y avoit déja été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à-peu-près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable; cette raison nous engagea à entreprendre le même voyage dans l'espérance de cultiver notre connoissance avec les naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage que nous en apperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancerent vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent descendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur offrîmes: nous leur présentâmes cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiroient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent

entendre par signes qu'ils ne desiroient pas
1770. que nous les accompagnassions.

Le lendemain, 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à notre priere, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long ; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance : ils se hasarderent ensuite à venir à bord ; je les y laissai, fort contens suivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jetter un coup-d'œil sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentoit, en examinant si la mer, autour de nous, étoit aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéroient pas le danger de notre situation ; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'appercevions que des rochers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à travers les tours & retours des canaux qui se trouvoient dans les intervalles,

& où l'on ne pouvoit naviguer ſans s'expoſer à des périls & à des peines extrêmes. 1770.
Nous retournâmes donc au vaiſſeau auſſi inquiets qu'au moment de notre départ ; pluſieurs Indiens y étoient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions ſur le tillac, avoit attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avoient vus dans le vaiſſeau.

Le 19, dans la matinée, dix autres naturels vinrent nous voir ; ils habitoient pour la plupart le côté oppoſé de la riviere, où nous en apperçûmes encore ſix ou ſept, parmi leſquels il y avoit des femmes entiérement nues, ainſi que le reſte des Indiens que nous avons rencontré dans ce pays ; ils apportoient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées ſur un arbre, ils chargerent un homme & un enfant de les garder ; les autres arriverent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient réſolu de ſe procurer une de nos tortues, qui étoient probablement une auſſi grande friandiſe pour eux que pour nous ; ils nous la demanderent d'abord par ſignes, & ſur notre refus, ils témoignerent par leurs regards & par leurs geſtes beaucoup de reſſentiment & de colere : nous n'avions point alors d'alimens apprêtés ; mais j'offris à l'un d'eux du biſcuit ; qu'il m'arracha de

1770. la main & qu'il jetta dans la mer avec un dédain très-marqué ; un autre réitéra la premiere demande à M. Banks, & sur un second refus il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour-à-tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux tortues & les traînerent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue ; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacerent avec les autres ; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise : ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espece, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de succès, ils sauterent de rage dans leur pirogue & ramerent vers la côte. Je m'embarquai en même tems dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux ; dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudiere où ils faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammerent avec une prompti-

tude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur le chemin; cette herbe qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi seche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu; un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la greve; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que ceci se passoit, les Indiens allerent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toilles avec des filets, parmi lesquels étoient la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prieres que nous leur fimes; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce second feu, avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la premiere fois, il se répandit dans les

1770.

bois à une grande distance. Comme nous
1770. appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des paletuviers, vis-à-vis d'eux un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de notre portée ; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublerent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeroient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leur voix, qui sortoient des bois, & nous nous apperçûmes qu'ils se rapprochoient peu-à-peu de nous ; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres personnes ; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous ; & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents ; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille ; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe ; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes

distances, & parla ; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dresserent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approcherent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé, nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevoit notre réconciliation. Il y avoit dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formerent pour brûler nos filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux ; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau ; chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe ; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'usage & les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent, & nous

1770.

ne pûmes pas les engager à venir à bord ;
1770. nous les quittâmes donc ; ils s'en allerent environ deux heures après, & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt, les suites auroient pu en être terribles ; car il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenoit l'équippement de notre bâtiment, & plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu ; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrein autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos provisions ; nous changeâmes le vaisseau de place ; & nous le laissâmes flotter avec la marée ; le maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avoit point de passage au nord, par où le bâtiment pût débouquer.

Le lendemain au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder & baliser la barre ; le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étoient en feu, ce qui présentoit dans la nuit un spectacle affreux & magnifique.

Le 21 se passa sans que nous apperçussions aucun des habitans & sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes pour la provision du jour une tortue, & en l'ouvrant, nous trouvâmes en dedans de ses deux épaules un harpon de bois à-peu-près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long & barbelé à l'extrémité, tel en un mot que nous en avions vu dans les mains des naturels du pays. Il nous parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-tems, car la plaie étoit parfaitement guérie. 1770.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espece de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (*chou caraïbe*). Un de nos gens s'étant séparé des autres, rencontra *tout-à-coup* quatre Indiens, trois hommes & un enfant qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *kanguroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable, s'il paroissoit le redouter. Au contraire il s'avança & s'assit près d'eux, d'un

air de gaieté & de bonne humeur ; il leur
1770. offrit fon couteau, la feule chofe qu'il eût & qu'il crut pouvoir leur faire plaifir ; ils le reçurent, & après l'avoir fait paffer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit figne alors qu'il alloit les quitter ; mais ils ne parurent pas difpofés à y confentir. Cependant il diffimuloit toujours fes craintes & il s'affit de nouveau ; ils l'examinerent avec beaucoup d'attention & de curiofité ; fes habits attirerent fur-tout leurs regards ; ils lui taterent enfuite les mains & le vifage & ils fe convainquirent enfin que fon corps étoit fait comme le leur. Ils le traiterent de la maniere la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par figne qu'il pouvoit partir. Il n'attendit pas une feconde permiffion, mais comme il ne favoit en les quittant quel chemin conduifoit directement au vaiffeau, ils s'éloignerent de leur feu pour lui fervir de guides ; car ils favoient bien d'où il venoit.

Sur ces entrefaites, M. Banks revenant de l'excurfion qu'il avoit faite de l'autre côté de la riviere pour ramaffer des plantes, trouva dans un feul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens ; ils les avoient probablement laiffé là comme des chofes inutiles qui ne valoient pas la peine d'être emportées : peut-être que

s'il avoit fait d'autres perquisitions, il auroit trouvé également nos quincailleries ; car ils paroissoient attacher très-peu de valeur à tout ce que nous avions, si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder. 1770.

Le mauvais tems qui nous empêchoit de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks & Solander retournerent à terre le 24, pour voir s'ils pourroicnt découvrir quelque plante nouvelle ; ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée ; mais en s'en revenant à travers une vallée profonde, ils trouverent que les côtés en étoient couverts d'arbres & de buissons, quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramasserent à terre plusieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*) ; ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botaniste d'Europe n'a jamais vu ; mais à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de sorte qu'après avoir employé beaucoup de tems & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuisés de fatigue.

Le 25, en remontant la riviere, je trouvai une pirogue appartenante à nos amis les Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue; ils l'avoient laissée attachée à des paletuviers, à environ un mille du vaisseau & leurs feux me firent appercevoir qu'ils s'é-

[redacted] toient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

1770.

M. Banks parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'histoire naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opossum*; c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupede remarquable que M. de Buffon a décrit dans son histoire naturelle sous le nom de *Phalanger*; mais ce n'est pas le même. Cet auteur suppose que cette espece est particuliere à l'Amérique, mais il s'est sûrement trompé en ce point; il est probable, comme Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le phalanger est indigene des Indes orientales; puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il differe de tous les autres quadrupedes.

Le 27, M. Gore tua un *kanguroo*, qui avec la peau, les entrailles & la tête pesoit quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents mâchelieres inférieures n'étoient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avoit plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

Le vent souffla toujours dans le même rumb & avec la même violence jusqu'à cinq heures du matin du 29, que nous eûmes calme. Bientôt après

après il s'éleva une brise de terre, & la marée refluant depuis environ deux heures, j'envoyai un bateau voir quelle profondeur d'eau il y avoit sur la barre. En attendant nous levâmes l'ancre & nous tînmes tout prêt pour remettre en mer. Lorsque le bateau fût de retour, l'officier dit que la profondeur d'eau sur la barre n'étoit que de treize pieds, c'est-à-dire six pouces de moins que n'en tiroit le vaisseau. Nous fûmes donc obligés de mouiller de nouveau, & la brise de mer se relevant sur les huit heures, nous perdîmes l'espoir d'appareiller ce jour-là. 1770.

Nous eûmes des brises fraîches du S. E. accompagnées de brume & de pluie, jusqu'à deux heures du matin du 31; alors le tems s'étant un peu modéré, je pensai à essayer de remorquer le vaisseau hors du havre; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau, je vis que le vent étoit encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce tems-là, l'esquif & la pinasse continuerent à pêcher au filet & à l'hameçon avec quelque succès, ils prenoient quelquefois une tortue & rapportoient souvent deux ou trois quinteaux d'autre poisson.

Le premier Août, le charpentier examina les pompes, & à notre grand regret il les trouva toutes fort endommagées, ce qui provenoit, suivant lui, de ce qu'on y avoit employé du bois trop vieux. L'une d'elles étoit en si mauvais état qu'elle tomboit en pieces quand on

vouloit la faire agir ; les autres n'étoient guères meilleures, nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment qui heureusement ne faisoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.
1770.

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une autre tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre ; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, & sur les sept heures, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt & fut suivie de brises de mer du S. E. $\frac{1}{4}$ S. avec lesquelles nous portâmes au large à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., ayant la pinasse en avant qui sondoit continuellement. L'esquif avoit été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avoit laissé ; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes sans lui. Un peu avant midi, nous mîmes à l'ancre par 15 brasses, fond de sable ; je ne croyois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse, de la grande hune, pour savoir de quel côté je devois gouverner. Je doutois encore s'il falloit retourner au sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'est ou au nord ; tous ces partis me paroissoient également difficiles & dangereux. Lorsque nous étions à l'ancre, le havre dont nous partîmes nous restoit au S. 70^{d} O. à environ cinq lieues ; nous avions au N. 20^{d} O. à trois lieues & demie, la pointe

[redacted]

la plus septentrionale de la terre qui fût en vue ; 1770.
que je nommai le cap *Bedford* & qui est située au 15 d 16 m de latitude S. & au 214 d 45 m de longitude O. Au N. E. de ce cap ; nous appercevions une terre qui avoit l'apparence de deux isles élevées ; les bancs de tortue nous restoient à l'est à la distance d'un mille : notre latitude par observation étoit de 15 d 32 m S. ; & notre profondeur d'eau en quittant la côte de 3 ½ à 15 brasses.



CHAPITRE V.

Départ de la Riviere Endeavour. *Description particuliere du Havre où le vaisseau fut radoubé ; du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Riviere* Endeavour. *à l'extrémité septentrionale de la* Nouvelle-Galles. *Dangers de cette navigation.*

JE donnai le nom de *riviere Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau ; au-delà d'un mille dans

l'intérieur de la barre. Sur le côté ſeptentrio-
1770. nal, le bord eſt ſi eſcarpé dans l'eſpace d'un quart de mille, qu'à la marée baſſe un vaiſſeau peut reſter à flot aſſez près de la côte pour qu'on y puiſſe aborder avec un pont, & la ſituation eſt extrêmement commode pour y mettre un bâtiment ſur le côté. A la marée baſſe, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau ſur la barre, ni plus de dix-ſept ou dix-huit à la marée haute, de ſorte que la différence entre la haute & la baſſe marée eſt d'environ neuf pieds. La marée eſt haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes: il faut remarquer que cette partie de la côte eſt tellement embarraſſée par des bancs de ſable, que l'entrée du havre eſt extrêmement difficile; l'endroit le plus ſûr pour en approcher eſt du côté du ſud, en ſerrant de près, pendant toute la route, la grande terre: on pourra toujours trouver ſa ſituation au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées ſur la pointe méridionale, mais la pointe du nord eſt formée par une greve baſſe & ſablonneuſe qui s'étend à environ trois milles au nord, où la terre commence à devenir haute.

Les tortues furent le principal rafraîchiſſement que nous nous y procurâmes; mais comme on ne peut pas en prendre ſans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit ſouvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance; celles que nous prîmes, ainſi que

les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, & le dernier mousse en eut autant que moi : je pense que tous les commandans, qui entreprendront un voyage semblable à celui-ci, reconnoîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même regle. Nous trouvâmes sur les greves sablonneuses & les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espece de féve qui croît sur une tige rampante sur la terre : le pourpier étoit très-bon bouilli ; & il ne faut pas mépriser les féves, car elles furent très-salutaires à nos malades ; cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déja parlé, & qu'on connoît dans les isles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe ; cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût ; il est vrai que la racine n'en est pas bonne, mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terreins où il y a des fondrieres. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose qu'elle ne valoit pas la peine qu'on se donnoit à les chercher.

1770.

Outre le *Kanguroo* & l'*Opossum*, dont il a déja été fait mention plus haut, & une espece de putois : il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrein, &

[redacted]

1779, plusieurs sortes de serpens ; quelques-uns des serpens sont venimeux & les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons apperçu que deux ou trois qui venoient souvent autour des tentes, ronger les os & les restes d'alimens qui s'y trouvoient par hasard ; ces os sembloient être pour la plupart des os de *Kanguroo* : nous n'avons vu qu'une fois un autre quadrupede ; mais nous rencontrions des *Kanguroos* presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous apperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux sortes, les uns blancs & les autres noirs, une très-belle espece de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, & plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons, des canards sifflants, qui se perchent & qui, à ce que je pense, se juchent sur les arbres, les oies sauvages, les corlieux, & un petit nombre d'autres, qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies & des bois ; le sol des collines est dur, sec & pierreux ; cependant outre le bois il produit une grosse herbe ; celui des plaines & des vallées est en quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli de rochers

comme sur les collines ; en général il est pourtant couvert, & il a la plus grande apparence 1770.
de fertilité : tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillieres, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut & douze ou seize de circonférence.

Il n'y a pas beaucoup d'especes différentes d'arbres ; le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand ; tout le long & de chaque côté de la riviere, il y a un grand nombre de paletuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé partout ; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage ; il faut remarquer que c'étoit alors la saison seche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autre tems ; les sources qui ne sont point éloignées, ne nous laisserent pas manquer d'eau.

L'après-midi du 4, nous eûmes une petite brise S. E., & un tems clair ; mais comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif, pour y prendre toutes les tortues & les autres poissons à coquille qu'ils pourroient attraper. A la marée basse, je montai sur la grande hune & j'examinai les bancs de sable, qui présentoient un aspect très-menaçant ; j'en appercevois plusieurs à une distance éloignée, &

1770. la plus grande partie des autres s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau : la mer paroissoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues, & je résolus de prendre ce chemin en serrant le vent de près, parce que si nous ne trouvions pas un passage, nous pourrions toujours retourner par l'endroit où nous étions entrés. Le soir les bateaux rapporterent une tortue, une pastenade, & assez de grosses pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage ; chacun de ces poissons à coquille ne fournissoit pas moins de deux livres de chair : nous prîmes aussi plusieurs goulus, qui servirent à augmenter nos provisions fraîches, quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.

Le matin du 5, j'attendis avant d'appareiller que le jussant fût dans son milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paroître ; mais le vent soufffloit avec tant de force que je fus obligé de rester à l'ancre ; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, & nous portâmes au large un vent de N. E. $\frac{1}{4}$ E., laissant le récif des tortues au-dessus du vent, & ayant la pinasse en avant pour sonder. Nous ne naviguâmes pas long-tems dans cette direction, sans découvrir des bancs devant nous & à nos deux côtés ; à quatre heures & demie, après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fonds, dans un endroit où nous ne nous attendions

gueres à en trouver, ſur quoi nous virâmes de bord, & nous louvoyâmes tandis que la pinaſſe 1770.
s'avançoit plus loin à l'eſt; & comme la nuit approchoit, je mis à l'ancre par 20 braſſes, fond de vaſe. La riviere *Endeavour*, nous reſtoit alors au S. 52 d O., & le cap *Bedford* à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. à cinq lieues; nous avions au nord la terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue, & qui avoit l'apparence d'une iſle, & au N. E., à deux ou trois milles, un banc, dont une petite partie ſablonneuſe s'élevoit au-deſſus de la ſurface de l'eau. En venant du récif des tortues à cet endroit, la ſonde rapportoit de 14 à 20 braſſes, mais quand la pinaſſe fut à environ un mille plus loin à l'E. N. E., elle ne trouva plus que quatre ou cinq pieds d'eau, fond de roche, ſans pourtant que nous nous en apperçuſſions dans le vaiſſeau. Le matin du 6, nous fûmes obligés de filer plus de cable & d'abattre nos vergues de perroquet: à la marée baſſe je me tins ſur la grande hune avec pluſieurs officiers, pour tâcher d'appercevoir un paſſage entre les bancs, mais nous ne vîmes rien que des briſans qui s'étendoient du S. à l'E. juſqu'au N. O., & au-delà de la portée de notre vue; ces briſans ne paroiſſoient pourtant pas être formés par un ſeul banc, mais par pluſieurs, détachés les uns des autres: la mer briſoit à une grande hauteur, ſur celui qui étoit le plus loin à l'eſt, ce qui me fit penſer que c'étoit le dernier, car les briſans étoient peu

[redacted] considérables sur plusieurs des bancs situés dans
1770. l'intérieur, & depuis environ le milieu du jussant jusqu'au milieu du flot, on ne les appercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de navigueur au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils consistent principalement en rocher de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille; sur quelques-uns cependant, & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable, qui ne sont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs, j'étois très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le tems nous permettroit de mettre à la voile: le maître étoit d'avis que nous nous en retournassions par le chemin que nous avions suivi en venant; mais c'étoit nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent souffloit avec force du rumb opposé, & presque sans interruption; d'un autre côté, si l'on ne trouvoit point de passage au nord, il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affligeantes nous occuperent jusqu'à onze heures du soir, quand tout-à-coup le vaisseau chassa sur ces ancres & nous obligea de filer un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le matin du 7, le vent augmenta, le vaisseau chassa de nouveau; nous

[redacted]

1770.

jettâmes la petite ancre d'affourche, & nous filâmes par-dessus un cable entier, & deux cables sur l'autre ancre; cependant le bâtiment chassoit toujours, quoique moins fortement. Nous abattimes nos mâts de perroquet, nos vergues & nos huniers, & enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Le cap *Bedford* nous restoit alors à l'O. S. O., à trois lieues & demie; dans cette situation nous avions à l'est des bancs qui s'étendoient du S. E. $\frac{1}{4}$ S. au N. N. O., & dont le plus proche étoit éloigné d'environ deux milles. Comme le vent continuoit presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; nous appareillâmes & nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au nord, en tenant toujours le bateau en avant: nous courûmes vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites isles situées au N. N. E. $\frac{1}{4}$ E., à trois lieues du cap *Bedford*, & que le maître avoit visitées pendant que nous étions dans le havre: à neuf heures nous étions à leur hauteur, entr'elles & la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*. Entre nous & la grande terre il y avoit une isle basse gisant au N. N. O., à quatre milles des trois isles, & dans ce canal la sonde rapportoit 14 brasses: la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, nous restoit

au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. à environ deux lieues. Qua-
1770. tre ou cinq lieues au nord de ce cap, nous vîmes trois isles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites; & nous appercevions en dehors de nous les bancs & les récifs, qui s'étendoient au nord aussi loin que ces isles. Nous dirigeâmes notre route entre ces récifs & le cap, laissant à l'est une petite isle qui gît au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à quatre milles des trois isles. Nous nous trouvâmes à midi entre le cap & les trois isles; éloignés de deux lieues du cap & de quatre des isles; notre latitude par observation étoit de $14^{d}\ 51^{m}$. Nous crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous & nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de danger; notre espérance fut trompée, & c'est ce qui me fit donner au cap le nom de *cap Flattery*. Il gît au $14^{d}\ 56^{m}$ de latitude S. & au $214^{d}\ 43^{m}$ de longitude O.; c'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines qui en ont une troisieme par derriere, avec un terrein bas & sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois isles qui sont en mer; la plus septentrionale & la plus grande gît à environ cinq lieues du cap au N. N. E. Depuis le cap *Flattery*, la terre court N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous gouvernâmes le long de la côte N. O. $\frac{1}{4}$ O. jusqu'à une heure, vers l'endroit que nous regardions comme un canal ouvert, quand l'Officier qui étoit sur la grande hune, nous cria qu'il voyoit en avant une

terre s'étendant autour des isles qui étoient en-dehors de nous, & un grand récif entre nous 1770.
& elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où j'apperçus très-clairement le récif qui étoit alors si loin du vent, que nous ne pouvions pas le doubler; mais la terre qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle-Galles méridionale*, me parut seulement être un grouppe de petites isles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le maître & quelques autres y monterent, & ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'étoit pas une isle, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle-Galles*; & pour rendre cette nouvelle plus allarmante, ils ajouterent qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous. Dans cette conjoncture, nous serrâmes le vent en gouvernant vers la terre, & nous fîmes signal au bateau qui sondoit en avant de venir à bord; comme il étoit fort éloigné sous le vent, nous fûmes obligés de mettre le cap de son côté pour le rejoindre, & bientôt après, nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre, par un peu moins de 5 brasses & à environ un mille de la côte. Le cap *Flattery* nous restoit alors au S. E. à trois lieues & demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la côte de la mer qui couroit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à huit ou dix lieues; comme le tems n'étoit pas très-clair, il m'étoit impossible de voir plus loin. Je découvrois au travers de la côte neuf

1770. ou dix petites isles basses & quelques bancs ; je vis aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois isles élevées, & j'étois persuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelle-Galles*. Excepté la pointe sur laquelle j'étois, que j'appellai pointe *Look-Out* & le *Cap Fattery*, la grande terre au nord du *Cap Bedford* est basse, couverte de sables blancs & de buissons verds, dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà, elle s'éleve à une hauteur considérable. Au nord de la *Pointe Look-Out*, la côte sembloit être platte & former un banc dans un espace considérable, ce qui nous faisoit craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau sable, nous apperçûmes des pas d'hommes & nous vîmes aussi de la fumée & du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

Je retournai au vaisseau le soir, & je résolus de visiter le lendemain une de ces isles élevées ; comme elles gisent à cinq lieues en mer, j'espérois de son sommet découvrir plus distinctement la situation des bancs & le canal qui est dans le milieu.

Le matin du 11, je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois isles, avec M. Banks, dont le courage & la curiosité l'entraînoient tou-

jours à chaque expédition ; j'envoyai en même-tems le maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les isles basses & la grande terre. En mon chemin, je passai sur un récif de rocher de corail & de sable qui gît à environ deux lieues de l'isle, & j'en laissai un autre sous le vent à environ trois milles de la même isle. Sur la partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une isle basse & sablonneuse où nous apperçûmes des arbres, & nous vîmes plusieurs tortues sur le récif par où nous passâmes. Nous en chassâmes une ou deux, mais comme nous avions peu de tems à perdre, & que le vent étoit frais, nous n'en prîmes aucune. 1770.

Nous débarquâmes dans l'isle à une heure, & sur le champ nous gravîmes sur la colline la plus élevée, avec un mélange d'espérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'évenement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers gisant à deux ou trois lieues en-dehors des isles, & qui s'étendoient sur une ligne au N. O. & S. E. plus loin que je ne pouvois appercevoir & sur lequel la mer brisoit en formant une houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs au-delà ; & je conçus l'espoir de sortir du milieu de ces rochers, en voyant plusieurs coupures dans le récif & une eau profonde entre ce récif & les isles. Je restai sur

cette colline juſqu'au coucher du ſoleil, mais
1770. le ciel fut ſi brumeux pendant tout ce tems, que je deſcendis mal ſatisfait. Après avoir réfléchi ſur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir, je réſolus de paſſer la nuit ſur l'isle, dans l'eſpérance que le tems ſeroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus diſtinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buiſſon qui étoit ſur la greve; à trois heures du matin, j'envoyai un des contremaîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinaſſe, ſonder entre l'isle & les récifs & examiner le canal qui paroiſſoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le tems plus ſombre encore qu'il ne l'avoit été la veille. La pinaſſe revint ſur le midi, après avoir été juſqu'au récif & trouvé entre 15 & 28 braſſes d'eau; mais le vent étoit ſi fort, que le contremaître n'oſa pas entrer dans un des canaux qu'il dit lui avoir paru très-étroit; ſon rapport ne me découragea nullement, car, d'après la deſcription de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu déſavantageuſement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquoit à ſon étude favorite; il faiſoit des recherches ſur l'hiſtoire naturelle, & raſſembloit pluſieurs plantes qui lui étoient inconnues.

Nous

Nous reconnûmes que cette isle qu'on ap- 1770.
perçoit à douze lieues de diſtance, a environ huit lieues de tour ; & qu'en général elle eſt ſtérile & remplie de rochers. Sur le côté N. O., il y a pourtant quelques baies ſablonneuſes & des terres baſſes couvertes d'une longue herbe clair-ſemée, & d'arbres de même eſpece que ceux qui ſont ſur la grande terre ; cette partie de l'isle abondoit auſſi en lézards très-gros, nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits ; l'une étoit un peu ſalée, je la goûtai tout près de la mer ; l'autre, que je puiſai dans un lac ou étang derriere la greve ſablonneuſe, étoit trè-douce & très-bonne. Cette isle étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très-ſurpris de voir qu'elle étoit quelquefois viſitée ; car nous trouvâmes les reſtes de ſept à huit huttes, & de gros monceaux de coquillages dont nous ſupposâmes que les habitans de la *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étoient bâties ſur des hauteurs & entiérement expoſées au S. E., ſituation différente de celles que nous avions vues ſur la grande terre ; car celles-ci étoient en général placées ſur le penchant d'une colline, ou au-deſſous de quelques buiſſons qui les mettoient à l'abri du vent : d'après la ſtructure de ces huttes & leur ſituation, nous conclûmes qu'à certaines ſaiſons de l'année le tems y

eſt invariablement calme & beau ; car les
1770. habitans de la *Nouvelle-Galles méridionale* n'ont point de bâtiment ſur lequel ils puiſſent naviguer en mer, dans un tems pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre premiere arrivée ſur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette isle d'autres animaux que des lézards, je l'appellai *Lizard Island* (*Isle des Lézards*) ; les deux autres isles élevées, qui ſont à quatre ou cinq milles de diſtance, ſont petites en comparaiſon de celle-ci. Dans le voiſinage, & ſurtout au S. E., il y en a trois autres encore plus petites & baſſes, avec pluſieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un paſſage ſûr du *cap Flattery* à ces isles, & même juſqu'en-dehors des récifs, en laiſſant l'*Isle des Lézards* au N. O. & les autres au S. E.

A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence, que le tems s'éclaircît, nous partîmes de l'*Isle des Lézards* pour retourner au vaiſſeau, & dans notre chemin nous débarquâmes ſur l'isle baſſe, ſablonneuſe & couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiſeaux & ſurtout d'oiſeaux de mer ; nous trouvâmes auſſi le nid d'un aigle où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiſeau que nous ne connoiſſons pas. Ce nid étoit conſ-

truit à terre avec des morceaux de bois ; [redacted]
il n'avoit pas moins de vingt-ſix pieds de circon- 1770.
férence & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette isle avoit été viſitée par les Indiens, probablement pour y manger des tortues ; car nous y en apperçûmes une très-grande quantité, ainſi que des monceaux de coquillages entaſſés en différens endroits.

Nous donnâmes à cette isle le nom d'*Eagle Island* (*Isle de l'Aigle*), & après l'avoir quittée, nous gouvernâmes au S. O. directement vers le vaiſſeau ; la ſonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de 3 braſſes & pas plus de 14 ; c'étoit la même profondeur que j'avois trouvée entre cette isle & l'*Isle des Lézards*.

Lorſque j'arrivai à bord, le maître à qui j'avois ordonné de ſonder entre les isles baſſes & la grande terre, me dit qu'il avoit exécuté mon ordre ; qu'il penſoit que ces isles étoient ſituées à environ trois lieues de la *Nouvelle-Galles* ; qu'en-dehors il avoit trouvé de 10 à 14 braſſes, & 7 entr'elles & la grande terre ; mais qu'un banc qui ſe prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues rendoit ce canal étroit. Il avoit couché ſur une de ces isles baſſes & deſcendu ſur les autres ; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des monceaux d'écailles de tortues, & en pluſieurs endroits, des arrêtes de poiſſons

[redacted] avec de la chair autour, suspendues à des
1770. arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu, & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrein il conjectura que c'étoient des tombeaux.

Après avoir réfléchi sur ce que j'avois vu moi-même & sur le rapport du maître, je crus que le passage au-dessous du vent seroit dangereux, & qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courrions risque d'être enfermés par le grand récif & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai nous feroit perdre infailliblement la saison de passer aux Indes Orientales & nous exposeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, & encore à très-petite ration.

Je communiquai aux officiers ces conjectures avec les faits & les apparences sur lesquelles elles étoient fondées; ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de danger.

En conséquence, à la pointe du jour du [redacted]
13, nous mîmes à la voile & nous portâ- 1770.
mes au N. E. au large, vers l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards*, en laissant l'*Isle de l'Aigle* au-dessus du vent, & quelques autres isles & bancs sous le vent : la pinasse marchoit en avant pour connoître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route. La sonde dans ce canal rapporta de 9 à 14 brasses. A midi, l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards* nous restoit à l'E. S. E. à un mille ; notre latitude par observation étoit de 14^{d} 38^{m} & la profondeur d'eau de 14 brasses. Nous avions un vent fort du S. E., & à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avois vu de l'isle. Nous virâmes alors de bord, & nous fîmes une courte bordée au S. O. tandis que le maître dans la pinasse examinoit le canal ; il fit bientôt signal au vaisseau de le suivre, & en peu de tems nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans, nous n'eûmes point de fond à 150 brasses, & nous trouvâmes une grosse mer qui rouloit du S. E., signe certain qu'il n'y avoit près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages ; parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde ; nous avions

[redacted] été environ trois mois embarraſſés dans des
1770. bancs & des rochers qui nous menaçoient à chaque inſtant du naufrage ; paſſant ſouvent la nuit à l'ancre, & entendant la houle briſer ſur nous ; chaſſant quelquefois ſur nos ancres, & ſachant que ſi le cable rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête preſque continuelle nous expoſoit, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens ſoixante lieues, obligés d'avoir dans tous les inſtans un homme qui eût par-tout la ſonde à la main, ce qui n'eſt peut-être jamais arrivé à aucun autre vaiſſeau, nous nous voyions dans une mer ouverte & dans une eau profonde. Le ſouvenir du danger paſſé, & la ſécurité dont nous jouiſſions alors, nous rendit notre gaieté ; cependant les longues lames, en nous faiſant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent auſſi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaiſſeau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché ; les coups de la vague élargiſſoient tellement les voies qu'il ne faiſoit pas moins de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos pompes & à la navigation qui nous reſtoit à faire, auroit été l'objet d'une ſérieuſe réflexion pour un équipage qui ne ſeroit pas ſorti ſi récemment d'un péril auſſi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

Le paſſage ou canal, par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au de-là du récif, gît au 14^{d} 32^{m} de latitude S., & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois isles élevées qui ſont dans l'intérieur, & que j'ai appellées *Isles de Direction*, parce qu'elles ſerviront à faire connoître aux navigateurs un paſſage ſûr à travers le récif, juſqu'à la grande terre; le canal gît au N. E. ½ E. à trois lieues de la pointe *des Lézards*; il a environ un tiers de mille de large, & ſa longueur n'eſt pas plus conſidérable. *L'isle des Lézards*, qui, ainſi que je l'ai déjà obſervé, eſt la plus grande & la plus ſeptentrionale des trois, préſente un mouillage ſûr au-deſſous du côté N. O., de l'eau douce & du bois à brûler. Les isles baſſes & les bancs ſitués entre cette isle & la grande terre, abondent en tortues & en poiſſons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les ſaiſons de l'année, excepté quand le tems eſt très-orageux; de ſorte que tout examiné, il n'y a peut-être pas ſur toute la côte un meilleur endroit que cette isle pour procurer aux vaiſſeaux des rafraîchiſſemens. Je dois obſerver que nous trouvâmes ſur cette isle, ainſi que ſur la greve de la riviere *Endeavour* & des environs, des bambous, des noix de coco, des pierres ponces & des graines de plante, qui ne croiſſent pas dans ce pays, & qu'on peut

1770.

[redacted] supposer que les vents alisés y avoient ap-
1770. portés de l'est. Les isles qui furent découvertes par Quiros, & qu'il appella *Australia del Espiritu santo*, sont situées dans la même parallèle, mais je ne puis pas déterminer jusqu'où précisément elles s'étendent à l'est; la plupart des cartes les placent dans la même longitude que la *Nouvelle-Hollande*, que ce voyageur n'a jamais vue, ainsi qu'on peut en juger par la relation qui a été publiée de son voyage; car d'après ce qu'on y lit, ses découvertes se sont bornées à vingt-deux degrés à l'est de la *Nouvelle-Hollande*.

Dès que nous fûmes en dehors du récif nous mîmes à la cape, & après avoir remonté les bateaux à bord, nous passâmes toute la nuit sur les deux bords; car je ne voulois pas courir contre le vent avant le jour. Le 14, à la pointe du jour, l'*Isle des Lézards* nous restoit au S. 15^{d} E., à environ dix lieues; nous fîmes voile alors & nous portâmes au large au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. jusqu'à neuf heures, que nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{2}$ N. ayant l'avantage d'un vent frais du S. E. A midi notre latitude, par observation, étoit de 13^{d} 46^{m} sud, & alors nous ne découvrions point de terre: à six heures du soir nous diminuâmes de voiles, & nous mîmes à la cape, le cap tourné au N. E. Le 15, à 6 heures du matin, nous fîmes voile & nous gouvernâmes

à l'oueſt : je voulois me retrouver à la vue de la terre, afin d'être ſûr de ne pas dépaſſer le paſſage, s'il y en avoit, entre cette 1770.
terre & la *Nouvelle-Guinée.* A midi, nous étions par obſervation, au 13^{d} 2^{m} de latitude S., & au 216^{d} de longitude O., à 1^{d} 23^{m} oueſt du méridien de l'*Isle des Lézards*; nous n'appercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous reſtoit à l'O. S. O. A deux heures nous en découvrîmes une ſeconde au N. O. de la premiere ; il ſembloit que c'étoient des collines qui formoient des isles, mais nous jugeâmes que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Galles.* Sur les trois heures nous découvrîmes entre la terre & le vaiſſeau, des briſans qui s'étendoient au ſud ; au-delà de la portée de la vue ; mais au nord, nous crûmes appercevoir qu'ils ſe terminoient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des briſans, étoit ſeulement une coupure dans le récif ; car nous les vîmes alors ſe prolongeant au nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Nous ſerrâmes de plus près le vent, qui ſouffloit de l'E. S. E. ; nous avions à peine diſpoſé nos voiles qu'il ſauta à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., c'eſt-à-dire directement ſur le récif, ce qui rendit par-conſéquent notre débouquement incertain. Au coucher

1770. du ſoleil la partie la plus ſeptentrionale de ce récif qui fût en vue, nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à deux ou trois lieues de diſtance : comme c'étoit la meilleure bordée que nous puſſions ſuivre pour ſortir de ces briſans, nous continuâmes juſqu'à minuit de gouverner au nord avec toutes les voiles que nous pouvions porter. Craignant alors de courir trop loin dans cette direction ; nous virâmes de bord & portâmes au ſud, ayant fait ſix lieues au N. & N. $\frac{1}{4}$ N. E. depuis le coucher du ſoleil juſqu'à ce tems-là. Après avoir couru environ deux milles au S. S. E., nous eûmes calme ; nous avions ſondé pluſieurs fois pendant la nuit, ſans trouver de fond, par cent quarante braſſes ; nous n'en trouvâmes pas non plus alors avec une ligne de la même longueur : cependant le 16, ſur les quatre heures du matin, nous entendîmes diſtinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de diſtance, écumant à un hauteur conſidérable. Les dangers que nous avions eſſuyés ſe renouvellerent alors ; les vagues qui briſoient ſur le récif nous en approchoient très-promptement ; nous n'avions point de fonds pour jetter l'ancre, & pas un ſouffle de vent pour naviguer : dans cette ſituation terrible, les bateaux étoient toute notre reſſource. Pour aggraver nos malheurs la pinaſſe étoit en radoub ; cependant on mit de-

hors la chaloupe & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au nord, ce qui pouvoit au moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevoit; de sorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague; & même la mer sur laquelle nous étions n'avoit point de fonds, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette scene de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur le champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer; tous nos efforts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit décider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent, si foible que dans un autre tems nous ne nous en serions pas apperçus; il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique & nous éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors; mais

[redacted]
1770.

1770. en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat & le vaiſſeau dériva de nouveau vers les briſans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cens verges : la même briſe légere revint pourtant avant que nous euſſions perdu tout l'eſpace qu'elle nous avoit fait gagner, & dura cette ſeconde fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille; je dépêchai ſur le champ un des contremaîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit pas plus large que la longueur du vaiſſeau, mais qu'en dedans l'eau étoit calme. Cette découverte nous fit penſer qu'en conduiſant le vaiſſeau à travers cette coupure, notre ſalut étoit encore poſſible, & ſur le champ nous tentâmes cette entrepriſe : il n'étoit pas ſûr que nous puſſions en atteindre l'entrée ; mais ſi nous venions à bout de ſurmonter cette premiere difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aiſé de paſſer dans l'ouverture; cependant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le ſecours de nos bateaux & de la briſe, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande ſurpriſe, nous trouvâmes le juſſant qui ſortoit avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un ſens directement contraire à ce que nous at-

tendions ; il nous fut impossible de passer à [redacted]
travers l'ouverture, mais le courant du re- 1779.
flux qui nous en empêcha ; nous porta à environ un quart de mille en-dehors, le canal étoit trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-tems, mais enfin ce jussant aida tellement les bateaux qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance, en cas que la brise qui s'étoit calmée alors vînt à se relever, car nous étions encore trop près du récif. Quand le jussant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce tems-là, nous apperçûmes une autre ouverture ; près d'un mille à l'ouest, & j'envoyai à l'instant M. Hicks, mon premier lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt ; mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec autant d'ordre & de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint sur les deux heures, & nous rapporta que la coupure étoit étroite & périlleuse, mais qu'on pouvoit y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise ; car il n'y avoit point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légere

[redacted] s'éleva alors à l'E. N. E.; avec ce secours
1770. & celui de nos bateaux & du flot qui, sans l'ouverture, auroit causé notre destruction; nous y entrâmes & nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos sondes furent très-irrégulieres de 30 à 7 brasses, sur un fond rempli de roches.

Dès que nous fûmes entrés en-dedans du récif; nous mîmes à l'ancre par 19 brasses, fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation, que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les navigateurs, même lorsque leur gisement est déterminé; ils le sont bien davantage dans des mers qu'on a pas encore parcourues, & ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans toute autre; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élevent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut mesurer, & qui sont toujours couverts à la marée haute & secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste océan méridional, rencontrant un si grand obstacle se brisent

avec une violence inconcevable & forment 1770.
une houle que les rochers & les tempêtes de l'hémisphere septentrional ne peuvent pas produire. Notre vaisseau étoit mauvais voilier, & nous manquions de provisions de toute espece, ce qui augmentoit encore le danger que nous courions en naviguant sur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, nous affrontions gaiement tous les périls & nous nous soumettions de bon cœur à toutes les peines & à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous exposer au reproche d'imprudence & de témérité, que les hommes oisifs & voluptueux prodiguent si libéralement au courage & à l'intrépidité lorsque leurs efforts ont été sans succès, que d'abandonner une terre que nous savions être entiérement inconnue, & d'autoriser par-là le reproche qu'on pourroit nous faire de timidité & de foiblesse.

Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous eussions été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allois faire au nord, quoiqu'il en pût arriver. Car si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte qu'il m'eût été impossible de dé-

[redacted] terminer si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à
1770. la *Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'apperçus cette terre. Cependant comme j'avois éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le 16 au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraîchissemens ils pourroient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. Dans cette situation, je trouvai que la variation de l'aiguille, par amplitude & par azimuth, étoit de 4^d 9^m E.; à midi notre latitude par observation étoit de 12^d 38^m S. & notre longitude de 216^d 45^m O. La grande terre s'étendoit du N. 66^d O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & la partie la plus voisine de nous étoit éloignée d'environ neuf lieues. J'appellai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*) l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, & qui nous restoit alors à l'E. N. E. à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avoit un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de *Cap Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth*; ils gisent au 12^d 42^m de latitude S. & au 217^d 15^m de longitude O. Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-

midi,

midi, avec deux cens quarante livres de poissons à coquilles, & sur-tout de petoncles, 1770. dont quelques-unes étoient si grosses que deux hommes pouvoient à peine les remuer & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux & des *Mollusca*, outre plusieurs especes de corail, entre lesquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora Musica*.

Le 18, à six heures du matin, nous mîmes à la voile pour porter au N. O., ayant deux bateaux en avant pour nous conduire ; nos sondes furent très-irrégulieres & varierent entre 10 & 27 brasses, de 5 ou 6 à chaque jet de ligne. Un peu avant-midi, nous dépassâmes une isle basse & sablonneuse, que nous laissâmes à stribord à la distance de deux milles : à midi, notre latitude étoit de 12 d. 18 m & nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre : elle s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au N. 71 d O. & quelques petites isles gisoient du N. 40 d O. à 54 d O. Entre l'endroit où nous étions & la grande terre, il y avoit plusieurs bancs & quelques-uns en dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune se prolonger au N. E. A deux heures de l'après-midi, comme nous gouvernions au N. O. $\frac{1}{4}$ N. nous apperçûmes un grand banc directement à notre avant & qui s'étendoit à trois ou quatre

pointes de chaque côté ; sur quoi nous mîmes
1770. le cap au N. N. E., & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc ; nous la doublâmes à quatre heures ; nous portâmes ensuite à l'ouest & nous courûmes entre l'extrémite septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au nord du premier ; nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder ; notre profondeur d'eau étoit toujours très-irréguliere, de 22 à 8 brasses. A six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, la plus septentrionale des petites isles que nous voyions à midi, nous restant à l'O $\frac{1}{2}$ S. à trois milles. Ces isles sont distinguées dans la carte par le nom d'*isles de Forbes* ; elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appellâmes *Bolt Head* (*Pointe Bolt*). De cette pointe la terre court plus à l'ouest, elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au sud ; même près de la mer.

Le 19, à six heures du matin, nous remîmes à la voile, & nous gouvernâmes vers une isle qui gît à une petite distance de la grande terre, qui nous restoit alors au N. 40 ^{d} O. à environ cinq lieues. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs ; cependant, à l'aide des bateaux & du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un

beau canal qui nous conduiſit à l'isle, entre un très-grand banc qui étoit à ſtribord & pluſieurs petits ſitués vers la grande terre : nous avions dans ce canal de 20 à 30 braſſes d'eau. Entre onze heures & midi, nous dépaſſâmes le côté N. E. de l'isle en le laiſſant entre nous & la grande terre, dont elle eſt éloignée d'environ ſept ou huit milles. Cette isle eſt à-peu-près d'une lieue de tour, & nous y vimes cinq naturels du pays dont deux avoient des lances dans leurs mains ; ils s'avancerent ſur une pointe & s'en retournerent après avoir examiné le vaiſſeau pendant quelque tems. Au N. O. de cette isle, il y a pluſieurs isles baſſes qui ne ſont pas éloignées de la grande terre, & au nord & à l'eſt, on en trouve pluſieurs autres, ainſi que des bancs, de ſorte que nous étions alors environnés de chaque côte ; mais comme nous venions d'être expoſés à des dangers beaucoup plus grands, nous étions familiariſés avec les rochers & les bancs de ſable & ils ne nous faiſoient plus tant de peine. La grande terre ſembloit être baſſe & ſtérile, couverte de gros monceaux du même ſable blanc très-beau que nous avions trouvé ſur l'*Isle des Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*. Les bateaux avoient vu pluſieurs tortues ſur les bancs qu'ils dépaſſerent ; mais le vent qui ſouffloit avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi, notre latitude par obſervation étoit de 12 [d] &

1770.

[redacted] notre longitude de 217 d 25 m : la sonde rap-
1770. portoit 14 brasses ; & l'espace que nous avions parcouru depuis le midi de la veille étoit de trente-deux milles, la route ayant été N. 29 d O.

La grande terre en-dedans des isles dont on vient de parler, forme une pointe que j'appellai *Cap Grenville* ; elle gît au 11 d 58 m de latitude & au 217 d 38 m de longitude ; entre ce cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie Temple*. A neuf lieues à l'E ½ N. du *Cap Grenville*, on trouve quelques isles élevées, que je nommai *Isles de Sir Charles Hardy*, & j'appellai *Isles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap. Après être resté en panne jusqu'environ une heure pour attendre les bateaux qui étoient en mer, nous prîmes l'esquif à la remorque, & la pinasse ayant gagné le devant, je fis servir, & nous portâmes au N. ¼ N. O. vers quelques petites isles situées dans cette direction. Elles paroissent former plusieurs isles séparées, mais en les approchant, nous nous apperçûmes qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif ; sur quoi nous mîmes le cap au N. O. & nous les laissâmes à notre stribord. Nous gouvernâmes entre ces isles & les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre, dans un passage sûr où il y avoit de 15 à 23 brasses d'eau. A quatre heures, nous découvrîmes quelques isles basses & des rochers, qui nous res-

toient à l'O N. O. & nous courûmes directement dessus ; à six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 16 brasses, à un mille de distance du côté N. E. de la plus septentrionale de ces isles. Elles gisent à quatre lieues au N. O. du *Cap Grenville* ; & d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vimes, je les appellai *Bird Isles* (*Isles des Oiseaux*). Un peu avant le coucher du soleil, nous étions en vue de la grande terre qui paroissoit par-tout très-basse & sablonneuse ; & s'étendant au nord jusqu'au N. O. ¼ N. : quelques bancs & des isles qui avoient le même aspect se prolongeoient au N. E. 1770.

Le 20, à six heures du matin, nous remîmes à la voile avec une brise fraîche de l'est, & nous portâmes au N. N. O. vers quelques-unes des isles basses qui sont dans cette direction, mais nous fûmes obligés de serrer le vent au plus près, pour doubler un banc que nous découvrîmes à notre bas-bord, d'autres nous restant en même-tems à l'est. Quand nous eûmes dépassé ce banc, nous avions rapproché ces isles de notre côté sous le vent, mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles & des rochers à stribord que nous n'apperçûmes pas avant d'en être tout proches, je craignis d'aller au-dessus du vent des isles : c'est pourquoi je mis à la cape, & après avoir fait signal de venir à bord à la pinasse qui étoit en avant je l'envoyai sous le vent des isles,

1770. avec ordre de ranger le bord du banc qui se prolongeoit du côté sud de la plus méridionale; j'ordonnai en même-tems à l'esquif d'aller sur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinasse eut gagné un certain espace, nous virâmes vent arriere & nous gouvernâmes après elle: en coupant sous le vent de l'isle, nous prîmes à la remorque l'esquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue & qui pour cette raison avoit resté peu de tems sur le banc. Nous reconnûmes que l'isle étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres; nous y apperçûmes plusieurs huttes ou habitations des naturels du pays, qui, à ce que nous supposâmes, alloient de la grande terre, qui n'en est éloignée que de cinq lieues, visiter ces isles de tems en tems pour y prendre des tortues, lorsqu'elles vont y déposer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinasse au N. N. E. & N. $\frac{1}{4}$ N. E. vers deux autres isles basses, ayant deux bancs de sable en-dehors de nous, & un entre nous & la grande terre. A midi, nous étions à environ quatre lieues de la grande terre, que nous voyions s'étendre au N. jusqu'à N. O. $\frac{1}{4}$ N. & qui étoit toute plate & sablonneuse. Nous étions, par observation, au 11^{d} 23^{m} de latitude S. & au 217^{d} 46^{m} de longitude O.; nos sondes étoient de 14 à 23 brasses; mais on verra mieux dans la carte ces détails, ainsi que les bancs & les isles qui sont en trop grand nombre pour en

faire ici une mention particuliere. A une heure, [redacted]
nous avions couru à-peu-près la longueur de 1770.
la plus méridionale des deux isles que nous voyions, & trouvant qu'en allant au-dessus du vent, nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes & nous courûmes sous le vent. Nous y rencontrâmes un passage facile & nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. dans une direction parallele à la grande terre. Il y avoit une petite isle entre cette terre & le vaisseau, & nous en laissâmes en-dehors de nous quelques autres basses & sablonneuses, ainsi que des bancs; nous les perdimes tous de vue vers quatre heures, & nous ne les appercevions plus avant le lever du soleil. La partie la plus éloignée de la terre en vue nous restoit au N. N. O. $\frac{1}{4}$ O.; bientôt après nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, fond de vase, à environ cinq lieues de la terre, & nous y restâmes jusqu'au lendemain à la pointe du jour.

Le 21, dès le grand matin, nous remîmes à la voile & nous gouvernâmes au N. N. O. de la boussole vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue: nous observâmes à ce tems que la variation de l'aiguille étoit de 3^{d} 6^{m} E. A huit heures nous découvrîmes des bancs à l'avant & à bas-bord, & nous reconnûmes que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de la *Nouvelles-Galles* en étoit détachée, & que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-

bord & alors tout près de nous. C'est pour-
1770. quoi nous virâmes vent arriere & mimes à la cape, après avoir envoyé la pinasse & l'esquif pour nous guider ; nous gouvernâmes ensuite N. O. le long du S. O. ou de l'intérieur des bancs, en faisant le guet sur la grande hune & ayant un autre banc de sable à notre bas-bord. Nous trouvâmes entre ces deux terres un bon canal d'un mille de large dans lequel nous avions de 10 à 14 brasses. A onze heures, nous étions à-peu-près en travers de la terre détachée de la grande terre, & le passage entre les deux ne sembloit pas être embarrassé, cependant je détachai la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & j'envoyai en même-tems la pinasse à stribord. Je crus que ces précautions étoient nécessaires, parce que nous avions un flot très-fort qui nous entraînoit avec rapidité & que nous étions près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, nous naviguâmes après eux, & à midi nous entrâmes dans le passage. Notre latitude, par observation, étoit alors de 10^{d} 36^{m}, & la partie la plus proche de la grande terre que nous trouvâmes bientôt être la plus septentrionale, nous restoit à l'O. 2^{d} S. à trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que la terre détachée de la grande terre étoit une simple isle qui s'étendoit du N. au N. 75^{d} E. à deux ou trois milles. Nous vîmes en même-tems à une distance considérable d'autres isles qui s'étendoient du N. $\frac{1}{4}$ N. O. à l'O. N. O.

& par derriere une autre chaîne de terres élevées que nous jugeâmes aussi être des isles. Il y a encore d'autres isles qui se prolongent jusqu'au N. 71^{d} O., que nous primes à ce tems pour la grande terre. 1770.

La pointe de la grande terre qui forme le côte du canal à travers lequel nous avions passé à un endroit opposé à l'isle, est le promontoire septenttional du pays, & je l'appellai *cap York*. Sa longitude est de 218^{d} 24^{m} O.; la latitude de la pointe septentrionale est de 10^{d} 37^{m}, & celle de la pointe est de 10^{d} 42^{m} S. La terre sur la pointe orientale & celle qui est au sud sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appellai *Baie de Neucastle* & dans laquelle il y a quelques petites isles basses & des bancs; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse; les vallées paroissent être couvertes de bois & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites isles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer; il y a aussi une isle tout près de la pointe septentrionale. L'isle qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes, gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui excepté deux, sont très-petites: la plus méri-

dionale eſt la plus grande & beaucoup plus
1770. élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous apperçûmes ſur le côté N. O. de cette isle un endroit qui promet un bon mouillage & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces isles ſont appellées dans la carte, *Isles d'York.* Au ſud & ſud-eſt & même à l'eſt & au nord de ces isles, on en rencontre pluſieurs autres qui ſont baſſes, ainſi que des bancs de ſable & des rochers : en faiſant voile entre ces isles & la grande terre, nous avions 12, 13 & 14 braſſes d'eau.

Nous portâmes le long de la côte à l'oueſt avec une petite briſe du S. E. ¼ S. & quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant ; nous crûmes d'abord qu'elle faiſoit partie de la grande terre, mais nous reconnûmes enſuite qu'elle en étoit détachée par pluſieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des inſtructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui étoit près des rochers & des bancs de ſable dans ce canal, je fis ſignal aux bateaux d'entrer dans celui qui eſt le plus proche au nord, ſitué entre ces isles, & d'en laiſſer quelques-unes entre nous & la grande terre. Le vaiſſeau qui ſuivoit n'avoit jamais moins de 5 braſſes d'eau dans la partie la plus étroite du canal où la diſtance d'une isle à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

A quatre heures de l'après-midi, nous jet-

tâmes l'ancre par 6 brasses & demie bon fond, 1770.
à un & demi ou deux milles en-dedans de l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir & les isles de chaque côté de nous étoient éloignées d'environ un mille : la grande terre s'étendoit au S. O. ; la pointe la plus éloignée qui fût en vue nous restoit au S. 48 d O., & nous avions au S. 76 d O. la pointe la plus méridionale des isles sur le côté N. O. du passage. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes, de sorte que nous conçumes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde ; cependant afin de m'en mieux assurer, je résolus de débarquer sur l'isle qui gît à la pointe S. E. du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette isle quand nous mîmes à l'ancre pour la premiere fois, & nous en apperçûmes dix sur une colline, lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks & Solander & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espece de lance que nous connoissions déja, & le dixieme avoit un arc & un paquets de flèche, armes que nous n'avions pas encore vues entre les mains de ces insulaires : nous remarquâmes aussi que d'eux d'entr'eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, se placerent sur la greve à notre travers, & nous nous attendions qu'ils s'opposeroient à notre dé-

[redacted]
1770.

barquement, mais lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allerent tranquillement. Nous gravimes sur le champ la colline la plus haute dont l'élévation n'étoit pas plus de trois fois celle de la grande hune & qui étoit la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline, on ne pouvoit point appercevoir de terre entre le S. O. & l'O. S. O., de sorte que je comptois trouver sûrement un canal à travers. La terre au N. O. étoit composée d'un grand nombre d'isles de différentes hauteurs, rangées les unes derriere les autres aussi-loin que la vue pouvoit porter au nord & à l'ouest, c'est-à-dire au moins à treize lieues. Comme j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* que j'ai parcourue depuis le 38 [d] de latitude jusqu'à cet endroit, & que sûrement aucun Européen n'avoit encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon Anglois, & quoique j'eusse déja pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du roi George III, de toute la côte orientale, depuis le 38 [d] de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10 [d] ½ S., ainsi que de toutes les baies, havres, rivieres & isles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*, nous fîmes trois décharges de nos fusils & le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette isle, que nous appellâmes *Isle de Pos-*

session, nous nous rembarquâmes dans notre bateau, mais un jussant rapide portant au N. E. rendit notre retour au vaisseau très-difficile & très-pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la derniere fois au milieu de ces bas-fonds, nous avions rencontré constamment une marée modérée dont le flot avoir sa direction au N. O. & le jussant au S. E. A cet endroit, la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures, & l'eau s'éleve & retombe perpendiculairement d'environ douze pieds. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres & des isles voisines, ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte, après que nous y étions retourné la derniere fois à travers le récif. 1770.

Nous restâmes à l'ancre pendant toute la nuit, & entre sept & huit heures du lendemain matin, 22, nous apperçûmes trois ou quatre Naturels du pays, rassemblant sur la greve des poissons à coquille; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes que c'étoient des femmes entiérement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse qui arriva sur les dix heures, nous mîmes à la voile & nous portâmes au S. O. avec une brise légere de l'E. qui ensuite sauta au N. ¼ N. E; notre profondeur d'eau étoit de 6 à 10 brasses, excepté dans un endroit où nous n'en avions que 5. A midi, l'isle de *Possession* nous restoit

au N. 53^{d} E. A quatre lieues ; l'extrémité oc-
1770. cidentale de la grande terre qui étoit en vue nous restoit au S. 43^{d} O. à quatre ou cinq lieues & sembloit être fort basse ; & nous avions au N. 71^{d} O. à huit milles la pointe S. O. de la plus grande des isles sur le côté N. O. du passage. Je donnai à cette pointe le nom de *Cap Cornwall* ; il gît au 10^{d} 43^{m} latitude S. & au 219^{d} de longitude O. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage, & que j'appellai *Isles de Wallis*, nous restoient alors à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S. à environ deux lieues : notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 46^{m} S. Nous continuâmes à avancer à l'O N. O. avec le flot de la marée, ayant peu de vent & de 8 à 5 brasses d'eau. A une heure & demie, la pinasse qui étoit en avant nous signala un bas-fond, sur quoi nous virâmes de bord & détachâmes l'esquif pour sonder aussi de son côté. Nous revirâmes alors & portâmes après lui. Il s'étoit écoulé environ deux heures quand ils nous signalerent tous deux encore un bas-fond ; la marée approchant alors de sa plus grande hauteur, je craignis de continuer ma route, parce qu'à ce tems il pouvoit être très-dangereux pour nous de toucher ; c'est pourquoi je mis à l'ancre par un peu moins de 7 brasses, fond de sable. Les *Isles de Wallis* nous restoient au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. à cinq à six milles ; les isles au nord s'étendoient du S. 73^{d} E. au N. 10^{d} E., & nous avions au N. O. $\frac{1}{2}$ O. une petite isle que nous venions d'appercevoir. Nous

trouvâmes que le flot portoit ici à l'ouest & le jusant à l'est. 1770.

Après que nous eûmes jetté l'ancre, j'envoyai le maître dans la chaloupe pour sonder. A son retour, le soir, il rapporta qu'il y avoit un banc de sable qui s'étendoit au nord & au sud sur lequel il n'y avoit que 3 brasses d'eau, & qu'au-delà il y en avoit 7. Vers ce tems nous eûmes calme qui continua jusqu'à neuf heures du lendemain matin, 23. Nous levâmes alors l'ancre avec une brise légere du S. S. E., & après avoir envoyé les bateaux en avant pour sonder, nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{4}$ O. vers la petite isle que nous avions découverte la veille: la profondeur d'eau étoit de 8, de 7, de 6, de 5 & de 4 brasses; & de 3 sur le banc de sable; c'étoit alors le dernier quart du jusant. L'isle la plus septentrionale qui fût en vue nous restoit au N. 9[d] E; le *Cap Cornwall* à l'est, à trois lieues, & les *Isles de Wallis* au S. 3[d] E. à la même distance. Ce banc de sable, dans la partie que nous avons sondée, s'étend à-peu-près nord & sud, mais je ne puis pas dire jusqu'à quelle distance; dans sa plus grande largeur, il n'a pas plus d'un demi-mille. Quand nous eûmes dépassé le banc, la profondeur de l'eau monta à 6 brasses $\frac{3}{4}$; elle fut la même pendant toute notre route vers la petite isle qui étoit en avant & dont nous atteignîmes le travers à midi, quand elle nous restoit au sud à environ un demi-mille.

[redacted] 1770. Nous avions alors cinq brasses d'eau, & la terre la plus septentrionale en vue qui fait partie de la même chaîne d'isles que nous avions découvertes au nord depuis notre premiere entrée dans le détroit, nous restoit au N. 71^{d} E. Notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 33^{m} S. & notre longitude de 219^{d} 22^{m} O. Dans cette situation, nous n'appercevions aucune partie de la grande terre. Comme nous avions alors peu de vent & que nous étions près de l'isle, nous y débarquâmes M. Banks & moi ; nous trouvâmes, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoit rendu sa surface presque entiérement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être des boubies, c'est pour cela que je l'appellai *Isle Booby.* Après y avoir resté peu de tems, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du S. O. ; ce n'étoit qu'une petite brise, mais elle étoit accompagnée d'une houle qui venoit du même rumb ; ce qui, joint à d'autres circonstances, me confirma dans l'opinion que nous avions gagné l'ouest de *Carpentaria* ou de l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* & que nous avions une mer ouverte à l'ouest ; ce qui me faisoit beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de

de leur fin ; mais encore parce qu'on ne pourroit plus douter si la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* sont deux isles séparées ou différentes parties de la même terre. [redacted] 1770.

L'entrée N. E. de ce passage ou détroit, gît au 10^{d} 39^{m} de latitude S. & au 218^{d} 36^{m} de longitude O. Il est formé au S. E. par la grande terre ou l'extrêmité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande*, & au N. O. par un grouppe d'isles que j'appellai *Isles du prince de Galles* ; il est probable que ces isles s'étendent jusqu'à la *Nouvelle-Guinée* ; elles sont de hauteur & de circonférence fort différentes, & la plupart sembloient être bien couvertes de plantes & de bois. Nous apperçûmes de la fumée sur le plus grand nombre de ces isles ; & par conséquent on ne peut pas douter qu'elles ne soient habitées. Il est vraisemblable encore qu'entr'elles il y a des passages au moins aussi bons & peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reste, on ne doit pas en desirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en trouve un dont l'accès à l'est soit moins dangereux. On ne peut gueres douter, suivant moi, qu'il ne soit possible de découvrir cet accès moins périlleux, & pour constater ce fait, il ne faut que déterminer jusqu'où le récif principal ou extérieur qui environne les bancs de sable à l'est, s'étend vers le nord ; je n'en aurois pas laissé l'examen aux navigateurs à venir, si j'avois été moins excédé par la fatigue & les

[redacted] dangers, & si mon vaisseau avoit été en meil-
1770. leur état pour cette entreprise.

Je donnai à ce canal ou passage le nom du vaisseau, & je l'appellai *Détroit de l'Endeavour*. Sa longueur du N. E. au S. O. est de dix lieues, & il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée N. E. où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les isles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *Isle de Possession* n'est ni fort haute, ni d'une grande étendue; nous la laissâmes entre nous & la grande terre, en passant entr'elle & deux petites isles rondes qui gisent à environ deux milles à son N. O. Les deux petites isles, que j'appellai *Isles de Wallis*, sont situées au milieu de l'entrée S. O. & nous les laissâmes au sud. Notre profondeur d'eau dans le détroit étoit de 4 à 9 brasses, bon mouillage par-tout, excepté sur le banc de sable qui gît à deux lieues au nord des *Isles de Wallis*, où à la marée basse, la sonde ne rapporte que 3 brasses. On trouvera des connoissances plus détaillées sur le détroit, sur la situation des différentes isles & bancs de sable qui sont sur la côte orientale de la *Nouvelle-Galles*, dans la carte qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonstances ont pu nous permettre. Cependant, relativement aux bancs de sable, je n'assurerai pas que j'aie placé la moitié de ceux qui existent, & on ne peut pas supposer qu'il soit possible d'en découvrir la moitié dans une seule na-

vigation. Je dois aussi avoir omis plusieurs isles [redacted] sur-tout entre le 20^{d} & le 22^{d} de latitude ; où 1770. nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir à une aussi grande distance. Les navigateurs ne croiront donc pas qu'il soit impossible de trouver des isles ou des bancs de sable dans ces mers, aux endroits où je n'en ai point marqué sur ma carte. C'est assez que la situation de celles dont j'ai fait mention soit déterminée exactement ; & en général, j'ai les plus grandes raisons de croire qu'on reconnoîtra qu'elle est aussi exempte d'erreurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des observations subséquentes & multipliées, On peut se fier sur les latitudes & longitudes de tous ou au moins de la plupart des caps & des baies ; car nous avons manqué rarement de faire une fois chaque jour une observation pour corriger la latitude de notre estime : les observations faites pour déterminer notre longitude sont également nombreuses, & nous n'avons laissé échapper aucune des occasions que nous offroient pour cela le soleil & la lune. Je manquerois à la justice qui est due à la mémoire de M. Green, si je n'attestois pas ici qu'il étoit infatigable pour faire des observations & des calculs utiles aux navigateurs ; & que, par ses leçons & ses secours, plusieurs de nos officiers subalternes furent en état d'observer & de calculer avec beaucoup d'exactitude. Cette méthode de trouver la longitude en mer peut être

adoptée comme un usage universel, & on peut
1770. toujours y compter, à un demi-degré près, ce qui est suffisant pour toutes les opérations nautiques. Si donc la connoissance de la maniere dont on fait des observations & des calculs est regardée comme une qualité nécessaire à tous les officiers de Marine, on peut, sans faire beaucoup de tort au progrès des lumieres, négliger les travaux de l'astronome spéculateur pour résoudre ce problème. Il ne sera pas aussi difficile qu'il le paroît d'abord, d'acquérir cette connoissance ou de la mettre en pratique; car, à l'aide d'un almanach nautique & des éphémérides astronomiques, les calculs, pour déterminer la longitude, prendront aussi peu de tems que le calcul d'un azimuth, pour trouver la variation de l'aiguille.





CHAPITRE VI.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. *Description particuliere du pays, de ses productions & de ses habitans. Petit Vocabulaire de la langue de ces peuples & quelques observations sur les courans & les marées.*

1770.

J'ai déjà rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions & ses habitans, parce qu'elles étoient tellement liées avec les événemens qu'on ne pouvoit pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complette & plus circonstanciée; si l'on y trouve quelques répétitions, on verra du moins que la plus grande partie de ce que je vais dire est entiérement neuf.

La *Nouvelle-Hollande*, ou comme j'ai appellé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de 27^{d}, c'est-à-dire, près de 2000 milles, de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de

[redacted] toute l'Europe. Au ſud du 33 & 34[d], la terre
1770. eſt en général, baſſe & unie; plus loin, au nord, elle eſt remplie de collines, mais on ne peut pas dire que dans aucune partie elle ſoit véritablement montueuſe : les terreins élevés pris enſemble, ne ſont qu'une petite portion de ſa ſurface en comparaiſon des vallées & des plaines. En général, elle eſt plutôt ſtérile que fertile ; cependant, les terres élevées ſont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées ſont en pluſieurs endroits couvertes de verdure. Le ſol, néanmoins, eſt ſouvent ſablonneux, & la plupart des ſavannes, ſur-tout au nord, ſont ſemées de rochers & ſtériles; ſur les meilleurs terreins, la végétation eſt moins vigoureuſe que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y ſont pas ſi grands & les herbes y ſont moins épaiſſes. L'herbe eſt ordinairement élevée, mais clair-ſemée, & les arbres, où ils ſont les plus grands, ſont rarement à moins de quarante pieds de diſtance les uns des autres; l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'eſt pas mieux boiſé que la côte de la mer. Les bords des baies, juſqu'à un mille au-delà de la greve, ſont couverts de paletuviers, au-deſſous deſquels le ſol eſt une vaſe graſſe toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terreins marécageux, ſur leſquels l'herbe étoit très-épaiſſe & très-abon-

dante, & d'autre fois des vallées revêtues de brouſſailles. Le ſol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible d'une culture réguliere. La côte, ou au moins cette partie, qui gît au nord à 25 d S., eſt remplie de bonnes baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents. 1770.

Si nous pouvons juger du pays par l'aſpect qu'il nous préſentoit tandis que nous y étions, c'eſt-à-dire, au fort de la ſaiſon ſeche, il eſt bien arroſé : nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruiſſeaux & de ſources, mais point de grandes rivieres ; il eſt probable cependant que ces ruiſſeaux deviennent plus conſidérables dans la ſaiſon pluvieuſe. *Le Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le ſeul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce ; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la ſurface du pays ſoit par-tout entrecoupée de criques ſalées & de terres qui portent des paletuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes eſpeces d'arbres ; on n'en trouve que deux ſortes qu'on puiſſe appeller bois de charpente ; le plus grand eſt le gommier qui croît dans tout le pays, & dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites, aſſez ſemblables à celles du ſaule, & la gomme, ou plutôt la réſine qu'il diſtille, eſt d'un rouge

1770. foncé & reſſemble au *ſang de dragon* ; il eſt poſſible que ce ſoit la même, car on ſait que cette ſubſtance eſt produite par diverſes plantes. *Dampierre* en fait mention ; c'eſt peut-être celle que *Taſman* trouva ſur la *terre de Diemen*, quand il dit qu'il vit " de la gomme d'arbres & „ de la gomme lacque de terre „. L'autre bois de conſtruction eſt celui qui reſſemble à-peu-près à nos pins, & dont on a parlé plus haut dans la deſcription de la *Baie de Botanique*. Le bois de ces deux arbres, comme je l'ai déjà remarqué, eſt extrêmement dur & peſant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il eſt facile de peler ; & c'eſt la même dont on ſe ſert dans les Indes Orientales pour calfater les vaiſſeaux.

Nous y avons trouvé trois différentes ſortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au ſud a des feuilles pliſſées comme un éventail ; le choux en eſt petit, mais d'une douceur exquiſe, & les noix qu'il porte en quantité ſont une très-bonne nourriture pour les cochons. La ſeconde eſpece eſt beaucoup plus reſſemblante au véritable chou palmiſte des isles d'Amérique ; ſes feuilles ſont grandes & ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco : cette ſeconde eſpece porte auſſi un chou qui, ſans être auſſi doux que l'autre, eſt plus gros. La troiſieme eſpece, que nous avons rencontrée ſeulement dans les parties ſeptentrionales ainſi que la ſeconde, avoit rarement

plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles ailées, ressemblantes à celles d'une espece de fougere. Elle ne produit point de chou, mais une grande quantité de noix, à-peu-près de la grosseur d'un maron & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avoient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étoient bonnes à manger; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience, payerent cher cette tentative, car elles opérerent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeoient ces fruits; & pensant que le tempérament des cochons pourroit être aussi robuste que le leur, quoique le nôtre fut beaucoup plus foible, nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangerent, & pendant quelque tems ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité; mais environ une semaine après, ils furent si malades que deux d'entr'eux moururent & les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité venéneuse de ces noix consiste dans leur jus, comme celle de la cassave des isles d'Amérique; & que la pulpe, quand elle est seche, est non-seulement saine, mais nourrissante. Outre ces especes de palmier & de paletuvier, il y a plusieurs petits arbres & buissons entiérement

inconnus en Europe; on en trouve un en par-
1770. ticulier qui produit une figue d'une mauvaiſe qualité, & un autre qui porte une ſorte de prune reſſemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme, car celle-là eſt applatie ſur les côtés comme un petit fromage; & un troiſieme qui produit une eſpece de pomme, couleur de pourpre, laquelle après avoir été gardée quelques jours, devient bonne à manger, & a une ſaveur un peu reſſemblante à celle d'une prune de damas.

La *Nouvelle-Hollande* offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un botaniſte, mais il y en a très-peu qu'on puiſſe manger; entr'autres une petite plante à feuilles longues, étroites & épaiſſes, reſſemblante à une eſpece de jonc, appellée en Angleterre *queue de chat*, diſtille une réſine d'un jaune brillant, exactement ſemblable à la gomme gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occaſion de diſtinguer ſes propriétés, non plus que celles de pluſieurs autres plantes que les naturels du pays ſemblent connoître, puiſqu'ils les diſtinguent par différens noms.

J'ai déjà fait mention des racines & de la feuille d'une plante reſſemblante aux cocos des isles d'Amérique, ainſi que d'une eſpece de feve: on y peut ajouter une ſorte de perſil & de pourpier, & deux eſpeces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde &

couverte de fibres cordées; elles sont toutes deux très-petites, mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entiere, quoique nous ayions vu souvent des endroits que l'on avoit creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avoit détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par sa tige. 1770.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits de la *Nouvelle-Hollande*. Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays, ressemblant à une cerise, excepté que le noyau étoit mou, & un autre qui, en apparence, n'étoit pas fort différent de la pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort désagréable; il est très-connu dans les Indes Orientales, & il est appellé par les Hollandois *Pyn appel Boomen*.

A l'égard des quadrupedes, j'ai déjà fait mention du chien & j'ai décrit en particulier le *Kanguroo*, & l'animal de l'espece des *Opossum* ressemblant au Phalanger de M. Buffon; je n'en connois d'autre qu'un quatrieme ressemblant au putois, que les naturels du pays appellent *Quoll*; il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entiérement blanc. Plusieurs de nos gens dirent qu'ils avoient apperçu des loups; peut-être que, si nous n'avions pas vu des pas qui sembloient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étoient gueres plus dignes de foi que celui qui disoit avoir vu le diable.

Nous vîmes plusieurs especes de chauves-sou-

1770. ris qui tiennent le milieu entre les oiseaux & les quadrupedes, & en particulier une qui étoit plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs; nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une vivante ou morte, mais nous supposâmes que c'étoit la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *Rousset* ou de *Rouget*.

Les oiseaux de mer & les autres oiseaux aquatiques, sont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appellées en Anglois *Soland Geese*, & qui sont de deux sortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & plusieurs autres. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacouas & d'autres oiseaux du même genre, d'une beauté exquise; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grande troupe, &, quoiqu'ils soient extrêmement sauvages, nos gens en tuoient souvent dix ou douze dans un jour: ces oiseaux sont fort beaux & ils portent une crête très-différente de ceux que nous avions encore vus.

Parmi les reptiles, il y a des serpens de différente espece, quelques-uns nuisibles & d'autres qui ne font point de mal; des scorpions, des millepieds & des lézards. Les insectes sont en petit nombre; les mosquites & les fourmis sont les principaux: il y a plusieurs especes de

fourmis ; quelques-unes sont vertes, & vivent sur les arbres où elles construisent des nids, 1770.
qui sont d'une grosseur moyenne entre celle de la tête d'un homme & son poignet. Ces fourmilieres sont d'une structure très-curieuse ; les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles dont chacune est aussi large que la main : elles en joignent les pointes ensemble avec une espece de glu, de maniere qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela, est un suc animal ou colle qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu observer la maniere dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles ; mais nous en avons vu des milliers qui réunissoient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position, tandis qu'un grand nombre d'autres étoient occupées à appliquer la colle qui devoit les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étoient pliées & maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrieres, nous troublâmes leurs travaux, & dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupoient, les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle avec une si grande force que nous fûmes surpris de voir comment, au moyen de la combinaison de leurs efforts, ils avoient pu la dompter. Si nous satisfîmes notre curiosité à leurs dépens, elles se vengerent de l'injure ; des milliers de ces insectes se jetterent à l'instant sur

1770. nous, & nous causerent une douleur insupportable avec leurs aiguillons, sur-tout ceux qui s'attachoient à notre col & qui pénétroient dans nos cheveux, d'où il n'étoit pas facile de les écarter. La pipuure de ces aiguillons n'étoit gueres moins douloureuse que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la souffrance ne duroit pas plus d'une minute.

Il y a une autre espece de fourmi entiérement noire, dont les travaux & la maniere de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en en tirant la moëlle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même-tems des fleurs, comme si l'intérieur n'étoit pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la premiere fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes gueres moins étonnés que nous l'aurions été, si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auroient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui sortoient par essaims de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardoient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans son *Herbarium Amboinense*, vol. 2, pag. 257, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre dans lequel il les vit, est très-

différent de celui où nous les avons trouvées.

Nous avons vu aussi une troisieme espece de fourmis qui avoient leur nid dans la racine d'une plante croissant comme le gui sur l'écorce d'un arbre, & qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux qui cependant ne paroissoient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étoient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avoient des aiguillons, mais à peine assez de force pour les faire sentir; ils pouvoient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avoient blessés par leurs piqûres; car à l'instant que nous touchions la racine, ils sortoient en foule de leurs trous; & se précipitant sur les parties de notre corps qui étoient découvertes, elles y excitoient un chatouillement plus insupportable que la piqûre, excepté quand elle est portée à une très-grande violence. Rumphius, vol. 6, pag. 120, a donné aussi une description de cet oignon & de ses habitans, & il fait mention d'une autre espece de fourmis qui sont noires.

1770.

[redacted]

1770. Nous avons trouvé une quatrieme espece de fourmis qui ne font aucun mal, & qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes Orientales. Elles ont des habitations de deux sortes ; l'une est suspendue sur des branches d'arbres, & l'autre est construite sur la terre. Les fourmilieres, suspendues sur les arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & elles sont composées d'une substance cassante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble avec une matiere glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles & plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmilieres sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue, ou chemin couvert qui va jusqu'à terre & communique par-dessous l'autre fourmiliere qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations ; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à-peu-près autant de diametre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre, & qu'on suppose être d'anciens monumens

numens Druides. L'extérieur de ces dernieres est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur ; elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrein aux fourmilieres qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins couverts qui sont de la même espece que ceux par lesquels elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterraines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du froid, avantage que celles qui sont construites sur les arbres, quoi qu'en général placées sous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cause de la nature & du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes. 1770.

La mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre ; & quoique le poisson n'y soit pas en si grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes ; cependant nous jettions rarement la seine sans en prendre de cinquante à deux cents livres. Il y en a de différentes sortes ; mais excepté le mulet & quelques-uns des coquillages, les autres ne sont pas connus en Europe ; la plupart sont bons à manger, & plusieurs sont excellents. On trouve sur les bancs de sable & sur le récif, une quantité incroyable des plus

belles tortues vertes du monde, des huitres de
1770. différente espece, & en particulier des huitres de rocher & des huitres perlieres. Nous avons déja parlé de petoncles d'une grosseur énorme; il y a en outre des écrevisses de mer & des cancres; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivieres & les lacs salés.

Dampierre est le seul Auteur qui, jusqu'à présent, ait donné quelque description de la *Nouvelle-Hollande* & de ses habitans, & quoiqu'en général ce soit un écrivain sur lequel on peut compter, cependant il s'est trompé ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a vus habitoient, il est vrai, une partie de la côte très-distante de celle que nous avons visitée; mais aussi nous avons apperçu des Insulaires en différents endroits de la côte très-éloignés les uns des autres; & comme nous avons trouvé partout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs & les usages, il est raisonnable de supposer qu'il en est à-peu-près de même dans le reste du pays.

Le nombre des habitans de la *Nouvelle-Hollande*, paroît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois; ce fut à la *baie de Botanique*, quand les hommes, les femmes & les enfans s'attrouperent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passoit. Lorsqu'ils formerent le projet de nous attaquer, ils ne pu-

rent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert assez de hangars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entiérement inconnu; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entiérement désert, ou au moins que la population y est plus foible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignorassent entiérement l'art de la culture, si elle étoit pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils connoissoient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrein qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes. 1770.

La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitoit le canton où le vaisseau fut radoubé; elle étoit composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon & une fille. Nous

1770. n'avons jamais vu les femmes, que de loin; car quand les hommes venoient sur la riviere, ils les laissoient toujours derriere. Les hommes ici & dans les autres districts, sont d'une taille moyenne & en général bien faits; ils sont sveltes & sont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquables; leur visage n'est pas sans expression, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

Leur peau étoit tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il étoit très-difficile d'en connoître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paroître presque aussi noirs que des négres, & suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie: ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, & ils n'ont ni le nez plat, ni les lêvres grosses; leurs dents sont blanches & égales; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs; mais ils les portent tout courts: en général ils sont lisses, mais quelquefois ils bouclent légerement; nous n'en avons point apperçu qui ne fussent fort mêlés, & sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graisse, & à notre grande surprise, ils étoient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaisse; ils

ne la laiſſent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui 1770.
avoit la barbe plus grande que ſes compatriotes ; nous obſervâmes le lendemain qu'elle étoit un peu plus courte, & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avoit été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun inſtrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

Les deux ſexes, comme je l'ai déja remarqué, vont entiérement nuds, & ils ne ſemblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'expoſer à la vue nos mains & notre viſage. Leur principale parure conſiſte dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui ſépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la ſagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renverſement de goût ils ont penſé que c'étoit un ornement & ce qui a pu les porter à ſouffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne néceſſairement cet uſage, en ſuppoſant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelqu'autre nation. Cet os eſt auſſi gros que le doigt, & comme il a cinq ou ſix pouces de long, il croiſe entiérement le viſage & bouche ſi bien les narines qu'ils ſont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour reſpirer ; auſſi naſillent-ils tellement lorſqu'ils veulent parler qu'ils ſe font à peine en-

tendre les uns aux autres. Nos matelots ap-
1770. pelloient cet os en plaiſantant leur vergue de beaupré ; & véritablement il formoit un coup-d'œil ſi bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés enſemble très-proprement ; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours ſur la partie ſupérieure du bras, & autour des reins un cordon de cheveux treſſés. Quelques-uns d'eux portoient en outre des eſpeces de hauſſe-cols, faits de coquillages, ſuſpendus le long du col & traverſant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure & la boue, ont encore un autre enduit ; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches ſur les épaules & ſur la poitrine ; le blanc en rayes, quelques-unes étroites & d'autres larges, les étroites ſont placées ſur les bras, les cuiſſes & les jambes, & les larges ſur le reſte du corps ; ce deſſein ne manque pas abſolument de goût. Ils appliquent auſſi des petites taches de blanc ſur le viſage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge ſembloit être de l'ocre, mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi étoit compoſé leur blanc ; il étoit en petits grains fermes, ſavonneux au toucher & preſqu'auſſi peſant que du blanc de plomb : c'étoit peut-

être une espece de *steatites*, mais à notre grand [redacted] regret, nous n'avons pas pu nous en pro- 1770. curer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendants. Ils attachoient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvoient également leur servir de parure & qu'ils étoient d'une forme plus réguliere & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & il nous a été impossible de leur en inspirer aucune; ils recevoient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchoit d'acheter ce que nous avions, les empêchoit aussi de nous voler; s'ils avoient desiré davantage, ils auroient été moins honnêtes; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avoit point pour eux; j'ai déja observé plus haut que nous avions trouvé les présents que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans qui ne leur plaisent que pendant qu'ils

ſont nouveaux. Nous n'avons apperçu ſur leur
1770. corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais ſeulement de grandes cicatrices à lignes irrégulieres, qui ſembloient être les ſuites des bleſſures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un inſtrument obtus; nous comprîmes par leurs ſignes que c'étoient des monumens de la douleur qu'ils avoient reſſentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

Ils ne paroiſſent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui reſſemblât à une ville ou à un village. Leurs maiſons, ſi toutefois on peut leur donner ce nom, ſemblent être faites avec moins d'art & d'induſtrie qu'aucune de celles que nous avons vues, ſi l'on en excepte les miſérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur ſont inférieures à certains égards. Celles de la baie ſont les meilleures; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puiſſe ſe tenir debout; mais elles ne ſont pas aſſez larges pour qu'il puiſſe s'y étendre de ſa longueur dans aucun ſens. Elles ſont conſtruites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à-peu-près auſſi groſſes que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans terre, & ils les recouvrent enſuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'eſt qu'une grande ouverture pratiquée au bout oppoſé à celui où l'on fait du

1770.

feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangars en se repliant le corps en rond, de maniere que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au nord, le climat devient plus chaud, & nous trouvâmes que les cabanes étoient encore plus minces: elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur & un des côtés en est entiérement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle communément, & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu, probablement pour se défendre plutôt des mosquites que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems, & elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux, ils couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées sur la *Nouvelle-Hol-*

[redacted] *lande*, du côté opposé au vent dominant ;
1770. celles des isles étoient en face du vent, ce qui semble prouver qu'il y regne une saison douce pendant laquelle la mer est calme, & que le même tems qui leur permet de visiter les isles adoucit l'air froid pendant la nuit.

Le seul meuble que nous ayions apperçu dans ces cabanes est une espece de vase oblong, & qu'ils font tout simplement d'écorce ; en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'osier qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étoient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à la source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur ; pour le travailler ils suivent à-peu-près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête ; en général il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matiere dont ils se peignent, quelques hameçons & des lignes ; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires, ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une peti-

teſſe extrême. Pour harponner la tortue ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, 1770. d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté oppoſé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui eſt à-peu-près de la groſſeur du poignet, & qui a ſept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorſqu'il eſt entré dans le corps de l'animal, & qu'il y eſt retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton, qui en flottant ſur l'eau, ſert de trace pour retrouver la victime ; il leur ſert auſſi à la tirer, juſqu'à ce qu'ils puiſſent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les bleſſures s'étoient guéries. Leurs lignes ſont de différente épaiſſeur, depuis la groſſeur d'une corde d'un demi-pouce, juſqu'à celle d'un crin ; elles ſont compoſées d'une ſubſtance végétale, mais nous n'avons pas eu occaſion d'apprendre quelle eſt en particulier celle qu'ils emploient à cet uſage.

Les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ſe nourriſſent principalement de poiſſon ; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kanguroos & même des oiſeaux de différente eſpece ; quoiqu'ils ſoient ſi ſa uvages qu'il nous étoit

[redacted] trés-difficile d'en approcher à une portée de
1770. fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs aliments ; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçû des restes autour des endroits où ils avoient allumé leurs feux.

Ils ne paroissent pas manger crue aucune nourriture animale, mais comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même maniere que les Insulaires des mers du sud.

Nous ne savons pas s'ils connoissent quelque plante narcotique du genre du tabac ; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tenoient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche ; c'est peut-être une espece de bétel, mais quelle qu'elle soit elle ne produisoit aucun mauvais effet sur les dents ni sur les levres.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant ou avec une ligne & un hameçon ; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

Nous n'avons pas eu occaſion de connoître [redacted] leur maniere de chaſſer, mais, d'après les en- 1770. tailles qu'ils avoient faites par-tout ſur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenoient leur poſte au ſommet; & que delà ils guettoient les animaux qui paſſoient par haſard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances : il eſt poſſible auſſi que dans cette ſituation ils attrappent les oiſeaux qui vont s'y jucher.

J'ai obſervé que, lorſqu'ils quittoient nos tentes ſur les bords de la riviere *Endeavour*, nous pouvions ſuivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumoient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur ſervoient de quelque maniere à prendre le *kanguroo*; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu que nos chiens ne pouvoient les faire paſſer près des endroits où il y en avoit eu récemment, quoiqu'il fût éteint

Les habitans de la *Nouvelle-Hollande* produiſent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une maniere ſurprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois ſec; l'un eſt un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau eſt plat. Ils rendent obtuſe la pointe du petit bâton, & en le preſſant ſur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un mouſſoir de chocolat; ils élevent ſouvent la main en haut en roulant

le long du bâton, enfuite ils la redefcendent en 1770. en-bas pour augmenter la preffion autant qu'il eft poffible ; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur fuffit pour la propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu fouvent un Indien courir le long de la côte, & ne portant rien en apparence dans fa main, s'arrêter pour un inftant à cinquante ou cent verges de diftance & laiffer du feu derriere lui ; nous appercevions d'abord la fumée & enfuite la flamme qui fe communiquoit tout de fuite au bois & à l'herbe feche qui fe trouvoient dans les environs. Nous avons eu la curiofité d'examiner un de ces femeurs de feu ; nous vîmes qu'il mettoit une étincelle dans de l'herbe feche ; après l'avoir agitée pendant quelque tems, l'étincelle jetta de la flamme ; il en mit enfuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même, & ainfi dans toute fa route.

L'hiftoire du genre-humain préfente peu de faits auffi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Prefque tout le monde conviendra que le hafard apprit la maniere de le produire par collifion ou par frottement ; mais fes premiers effets dûrent frapper naturellement de conftemation & de terreur, des hommes pour qui cet élément étoit un objet nouveau ; il parut alors être une ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres fuf-

ceptibles de sensations ou de dissolution, & [redacted] par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce 1770. qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagere à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la premiere fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connoissent les effets; c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il seroit naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espece humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiariserent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment on s'en servit la premiere fois pour cuire les alimens, puisqu'on avoit contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds, durent trouver aussi désagréables ceux qui étoient cuits, que le seroient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auroient toujours mangé cuites les unes & les

[redacted] autres. Il est remarquable que les habitans de 1770. *la Terre de Feu* produisent le feu par collision, & que les habitans, plus heureux de la *Nouvelle-Hollande*, de la *Nouvelle-Zélande* & d'*Otahiti*, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la maniere suivant laquelle le hasard a fait connoître cet élément dans la zone torride & dans la zone glacée ? Chez les habitans sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire, que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds, secs & combustibles, & dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paroître au-dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, & que par cette raison les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables, fit connoître le feu pour la premiere fois, & que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet. Il est possible qu'aujourd'hui on fasse du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en

en allume par collision dans plusieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre ; & que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Il y a lieu de supposer que l'existence permanente des volcans, dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu ; cependant un volcan n'a pu enseigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact ; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

Ces peuples ont pour armes des javelines ou des lances : ces dernieres sont de différentes especes. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avoient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étoient barbelées ; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe ; le fût de la lance est fait d'une espece de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légere. Elle a

de huit à quatorze pieds de long; elle est com-
1770. posée de plusieurs parties ou pieces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avoient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avoit pu trouver, & qui étoit barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la résine. Les lances, ainsi barbelées, sont des armes terribles; car lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formoient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de distance; par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appellâmes *bâton à jetter*. C'est un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur & de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrêmité, &

à l'autre une piece qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine & assurée dans sa position par le bouton; la personne qui doit la jetter la tient sur son épaule; &, après l'avoir agitée, il pousse en avant le bâton à jetter & le lance de toute sa force; mais le bâton étant arrêté par la piece de traverse qui vient frapper & s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des fleches; mais il est possible que nous nous soyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la baie de *Botanique* un bouclier ou targe de forme oblongue, d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large, & qui étoit fait d'écorce d'arbres. Un des hommes qui s'opposa à notre débarquement, le prit dans une hutte, & lorsqu'il s'enfuit, il le laissa derriere lui. En le ramassant, nous reconnûmes qu'il avoit été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces

1770.

boucliers eſt ſûrement très-fréquent parmi ces
1770. peuples ; car quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons ſouvent rencontré des arbres d'où ils ſembloient manifeſtement avoir été pris, & ces marques ſe diſtinguoient aiſément de celles qu'ils avoient faites en enlevant l'écorce pour les eſpeces de ſeaux dont nous avons parlé. Quelquefois auſſi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées ſur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée ; cette écorce étoit un peu élevée ſur les bords, à l'endroit de l'entaillure ; de ſorte que ces peuples ſemblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaiſſe & plus forte quand on la laiſſe ſur le tronc après l'avoir découpée en rond.

Les pirogues de la *Nouvelle-Hollande* ſont auſſi groſſieres & auſſi mal-faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne ſont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrêmités ſont liées enſemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu ſéparées. Nous avons vu une fois trois perſonnes ſur un bâtiment de cette eſpece. Dans une eau baſſe, ils les pouſſent en avant avec une perche ; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelques groſſiers que ſoient ces canots, ils ont pluſieurs commodités ; ils tirent peu

d'eau & ſont très-légers ; de ſorte qu'ils les me- [redacted]
nent ſur des bancs de vaſe pour y pêcher des 1779.
poiſſons à coquille. Cet uſage eſt le plus important auquel on les puiſſe employer, & ils ſont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre conſtruction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avoit un monceau d'algues marines ſur leſquelles étoit un petit feu, probablement afin de griller le poiſſon & de le manger au moment où ils l'attrapoient.

Les pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au nord, n'étoient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creuſé peut-être par le feu. Elles avoient environ quatorze pieds de long, & comme elles étoient très-étroites, elles avoient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagayes qui ſont ſi grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paroît pas avoir été travaillé à l'aide d'un inſtrument, mais à chaque extrêmité le bois eſt plus long ſur le platbord qu'au fond, de ſorte qu'un morceau reſſemblant au bout d'une planche, s'avance en ſaillie au-delà de la partie creuſe. Les côtés ſont aſſez épais, mais nous n'avons pas eu occaſion de connoître comment ils abattent & taillent enſuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres inſtrumens qu'une hache de pierre fort mal-faite, quelques petits morceaux

1779. de la même matiere faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons-à-jetter & les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espece de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paroîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignoit à ses forces.

Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin quelquefois de traverser la riviere, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la riviere *Endeavour*, étoit le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois; car nous trouvâmes sur une des isles sur lesquelles les naturels du pays avoient pêché de la tortue, une petite rame qui avoit appartenu à une pi-

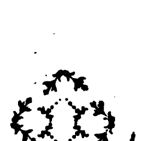
rogue d'écorce & qui auroit été inutile à bord de toute autre. 1770.

Il n'eſt peut-être pas aiſé de deviner par quels moyens les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ſont réduits à la quantité d'hommes qui ſubſiſtent dans ce pays. C'eſt aux navigateurs qui nous ſuivront à déterminer ſi, comme les Inſulaires de la *Nouvelle-Zélande*, ils ſe détruiſent les uns les autres dans les combats qu'ils ſe livrent pour leur ſubſiſtance, ou ſi une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelqu'autre cauſe qui empêche l'accroiſſement de l'eſpece humaine. Il eſt évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres ; en ſuppoſant qu'ils ne ſe ſervent de leurs lances que pour harponner le poiſſon, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre uſage que pour ſe défendre contre les hommes ; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hoſtilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, & nous n'avons apperçu aucun Indien qui parut avoir été bleſſé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils ſont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entr'eux s'efforcerent de s'oppoſer à notre débarquement dans la *Baie de Botanique* pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eut été bleſſé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-ſeulement ils ſont naturellement braves, mais encore familiariſés avec les dangers

des combats, & qu'ils sont par habitude aussi
1770. bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant, leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes sans que nous leur fissions aucune menace, & lors même qu'ils étoient au-delà de notre portée, sembleroit prouver que leur caractere est d'une timidité & d'une pusillanimité extraordinaires, & que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion, ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai fidélement rapporté les faits ; c'est au lecteur à juger par lui-même.

D'après ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connoissance de leur langage. Cependant, comme ce point est un grand objet de curiosité, sur-tout pour les savans, & fort important pour les recherches qu'ils font sur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Hollande*, qui pût, en quelque maniere, répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment nous sommes venus à bout d'en connoître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains & nous leur faisions entendre par signes, le mieux qu'il nous étoit possible, que nous desirions savoir comment ils l'appelloient. Nous écrivions sur-le-champ le mot qu'ils prononçoient dans cette

occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvoit certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs ; car si un Indien avoit ramassé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre, *un caillou* ou *un silex* ; de même lorsque nous leur demandions comment ils nommoient la pierre que nous leur montrions, ils prononçoient peut-être un mot qui désignoit l'espece & non le genre ; ou qui, au lieu de signifier simplement la pierre en général, exprimoit qu'elle étoit raboteuse ou unie. Cependant, afin d'éviter les erreurs de cette espece autant qu'il dépendoit de nos soins, plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems ; & après les avoir marqués, nous avons comparé nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une maniere claire & précise. 1770.



1770. François.	Nouvelle-Hollande.
la tête,	wageegee.
les cheveux,	morye.
les yeux;	meul.
les oreilles,	melea.
les lêvres,	yembe.
le nez,	bonjoo.
la langue,	unjar.
la barbe,	wallar.
le col,	doomboo.
les mammelles,	cayo.
les mains,	marigal.
les cuisses,	coman.
le nombril,	toolpoor.
les genoux,	pongo.
le pied,	edamal.
le talon,	kniorror.
la plante du pied,	chumal.
la cheville du pied,	chongurn.
les ongles,	kulke.
le soleil,	gallan.
le feu,	meanang.
une pierre,	walba.
du sable,	yowall.
une corde,	gurka.
un homme,	bama.
une tortue mâle,	poinga.
une tortue femelle,	mameingo.

1770.

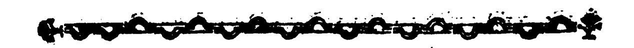
FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
une pirogue,	marigan.
ramer,	pelenyo.
s'asseoir,	takai.
uni,	mier carrar.
un chien,	cotta ou kota.
un loriot (espece d'oiseau),	perpere ou pier-pier.
du sang,	garmbe.
du bois,	yocou.
l'os qu'ils portent au nez,	tapool.
un sac,	charngala.
les bras,	aço, ou acol.
le pouce,	eboorbalga.
l'index, le doigt du milieu & le quatrieme doigt,	egalbaiga.
le firmament,	kere ou kearre.
un pere,	dunjo.
un fils,	jumurre.
une grande petoncle (coquillage connu),	moingo.
cocos, ignames,	maracotu.
expressions que nous croyons être des mots d'admiration & que les naturels du pays proféroient continuellement quand ils étoient avec nous.	chew, cherco, yareaw, tut, tut, tut, tut,

[redacted] Je vais finir ma description de la *Nouvelle-*
1770. *Hollande* en faisant quelques observations relatives aux courants & aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis le 32^{d} de latitude & un peu plus haut jusqu'au *Cap Sandy*, qui gît au 24^{d} 46^{m} de latitude, nous avons trouvé constamment un courant qui avoit sa direction au sud & qui faisoit dix ou quinze milles par jour. La différence étoit plus ou moins grande suivant notre éloignement de terre, car il couroit toujours avec plus de force sur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre si le flot venoit du sud, de l'est ou du nord; je penche à croire qu'il venoit du S. E., mais la premiere fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au 24^{d} 30^{m} de latitude à environ dix lieues au S. E. de la *Baie de l'Outarde*, je reconnus qu'il venoit du N. O. Au contraire, trente lieues plus loin au N. O. sur le côté méridional de la *Baie de Keppel*, je trouvai qu'il venoit de l'est; & sur la partie septentrionale de cette baie, il venoit du nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partoit de l'est. Sur le côté oriental de la *Baie des Golfes* (*Bay of Inlets*), il portoit fortement à l'ouest jusqu'à l'ouverture du *Canal Large* (*Broad Sound*); au côté septentrional de ce canal, il venoit très-lentement du N. O., & quand nous mouillâmes devant la *Baie de Repulse*, il partoit du nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre

que le flot vient de l'E. ou du S. E. Chacun ſait qu'où il y a des golfes profonds & de grandes 1770.
anſes s'enfonçant dans des terres baſſes, qui montent du lit de la mer & qui ne ſont pas formées par des rivieres d'eau douce, le flot y eſt toujours conſidérable & ſa direction déterminée par la poſition & le giſement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe, quelle que ſoit ſa route en mer. Enfin, où les marées ſont foibles, ce qui arrive ordinairement ſur cette côte, un grand golfe attire, ſi je puis ainſi parler, le flot dans un eſpace de pluſieurs lieues.

Un coup-d'œil ſur la carte éclaircira ce que je viens de dire. Au nord du *Paſſage de la Pentecôte* il n'y a point de grand golfe, & par conſéquent le flot porte au N. ou N. O. ſuivant la direction de la côte, & le juſſant au S. ou au S. E. : telle eſt du moins leur route à peu de diſtance de terre, car très-près de la côte l'influence des petits golfes fera varier cette direction. J'ai obſervé auſſi que nous n'avions toutes les vingt-quatre heures qu'une marée haute qui arrivoit pendant la nuit. La différence entre l'élévation perpendiculaire du flot pendant le jour & pendant la nuit, dans les marées hautes, n'eſt pas de moins de trois pieds, & où les marées ſont peu conſidérables comme ici, cette proportion eſt très-forte, rélativement à toute la différence qui ſe trouve entre la haute & la baſſe marée. Nous ne découvrîmes cette irrégularité, qui eſt très-remarquable, que

[redacted] lorſque nous eûmes échoué ; peut-être qu'elle
1770. eſt encore plus grande, plus loin au nord. Quand nous tombâmes une ſeconde fois dans le récif, nous trouvâmes que les marées étoient plus conſidérables que celles que nous avions obſervées auparavant, ſi l'on en excepte celles de la *Baie des Golfes* ; ce qui pouvoit provenir de ce que l'eau étoit plus renfermée entre les bancs de ſable. Le flot porte auſſi au N. O. ici ; & il continue dans la même direction, juſqu'à l'extrêmité de la *Nouvelle-Galles*, d'où il prend ſon cours à l'O. & au S. O. dans la mer de l'Inde.



CHAPITRE VII.

Paſſage de la Nouvelle-Galles méridionale *à la* Nouvelle-Guinée. *Deſcription de ce qui nous arriva en débarquant ſur ce dernier pays.*

EN quittant l'*Isle Booby*, l'après-midi du 23 août, nous gouvernâmes à l'O. N. O. avec de petites fraîcheurs du S. S. O., juſqu'à cinq heures du ſoir que nous eûmes calme ; & le flot de la marée portant bientôt après au N. E., nous mîmes à l'ancre par 8 braſſes fond de ſable vaſeux. L'*Isle Booby* nous reſtoit au S. 50 d. E. à cinq milles ; & les *Isles du prince de Galles* s'é-

tendoient du N. E. $\frac{1}{4}$ N. au S. 55^{d} E. ; il ſem- [redacted]
bloit y avoir entre ces isles un paſſage ouvert & 1770.
ſûr, qui s'étendoit du N. 46^{d} E. à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E.

Le 24, à cinq heures & demie du matin, comme nous étions occupés à lever l'ancre, le cable rompit à environ 8 ou 10 braſſes de l'anneau. Le vaiſſeau commença alors à chaſſer ; je laiſſai tomber ſur-le-champ une autre ancre, ce qui le ramena au lieu du mouillage, avant qu'il ſe fût éloigné de plus d'une encablure de la bouée. J'envoyai ſur-le-champ les bateaux pour rattraper l'ancre, mais ils ne purent pas en venir à bout. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 10^{d} 30^{m} S. : comme j'étois réſolu de ne pas abandonner l'ancre, tant qu'il y auroit poſſibilité de la reprendre, je dépêchai les bateaux une ſeconde fois, après-dîner, pour découvrir où elle étoit. Cette tentative ayant réuſſi, nous mîmes une hanſiere à l'ancre, & au moyen de cette hanſiere nous l'attachâmes au vaiſſeau : nous travaillâmes enſuite à la lever ; mais à l'inſtant où nous allions y parvenir, la hanſiere s'échappa, & il fallut recommencer la beſogne ; il étoit nuit alors, & nous fûmes obligés de ſuſpendre nos opérations juſqu'au lendemain.

Le 25, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à l'ouvrage, & enfin nous ſuſpendîmes l'ancre au boſſoir. A huit heures, nous levâmes l'autre ancre ; nous appareillâmes & nous portâmes au N. O. avec une briſe de l'E. N. E. A midi,

[redacted] notre latitude, par obſervation, étoit de 10^{d}
1770. 18^{m} S., & notre longitude de 219^{d} 39^{m} O. Nous n'appercevions point alors de terre, mais à environ deux milles au ſud, il y avoit un grand banc de ſable, ſur lequel la mer briſoit avec beaucoup de violence, & dont je crois qu'une partie eſt à ſec à la marée baſſe. Il s'étend au N. O. & au S. E, & il a environ cinq lieues de tour. Depuis que nous eûmes levé l'ancre juſqu'à ce tems, nous eûmes 9 braſſes d'eau, mais bientôt la ſonde n'en rapporta plus que ſept. A une heure & demie, nous avions couru onze milles depuis le midi de la veille, & le bateau, qui étoit en avant, nous ſignala un bas fond. Sur-le-champ nous laiſſâmes tomber une ancre, & nous mouillâmes à la voile, car le bateau étoit peu éloigné de nous. En examinant la mer autour de nous, nous vîmes preſque de tout côté un bas-fond ſur lequel le vent & la marée portoient en même tems. Le vaiſſeau étoit ſur un fond de 6 braſſes; mais en ſondant dans les environs, nous en trouvâmes à peine deux à une demie encablure. Ce banc s'étendoit de l'E. au N. & à l'O. juſqu'au S. O.; de ſorte que pour ſortir de cet endroit, nous n'avions d'autre chemin que celui par où nous étions venus. Nous courions un nouveau péril, car nous touchions au moment de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé notre bâtiment s'il avoit touché; & s'il s'étoit écarté d'une demie

encablure

encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fît signal 1770.
qu'il y avoit un bas-fond. Les bas-fonds qui, comme ceux-ci, gisent à 1 brasse ou 2 au-dessous de l'eau, sont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus, & alors même l'eau paroît brune, comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre. Le flot de la marée commença entre trois & quatre heures; j'envoyai le maître sonder au S. & au S. E. : sur ces entrefaites, comme le vaisseau évitoit, je levai l'ancre & je portai d'obord au sud à petites voiles; &, tournant ensuite à l'ouest, j'échappai encore au danger : au coucher du soleil, nous mîmes à l'ancre par 10 brasses, fond de sable, ayant un vent frais de l'E. S. E.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous portâmes à l'ouest après avoir, comme à l'ordinaire, envoyé un bateau en avant pour sonder. J'avois envie de gouverner au N. O. jusqu'à ce que je découvrisse la côte méridionale de la *Nouvelle-Guinée*, où je projettois de toucher s'il étoit possible; mais la rencontre de ces bas-fonds me fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. J'y réussis, car à midi l'eau avoit augmenté jusqu'à 17 brasses. Nous étions alors au 10^{d} 16^{m} de latitude S. par observation, & au 220^{d} 12^{m} de longitude O.; nous n'appercevions point de terre. Nous

[redacted] continuâmes de porter à l'ouest jusqu'au cou-
1770. cher du soleil, la sonde rapportant de 27 à 23 brasses. Nous diminuâmes alors de voiles & nous serrâmes le vent pendant la nuit, quatre heures sur une bordée & quatre heures sur une autre. Le 27, à la pointe du jour, nous forçâmes de voiles en gouvernant O. N. O. jusqu'à huit heures, & ensuite N. O. A midi, notre latitude par observation, étoit de 9^{d} 56^{m} S.; notre longitude de 221^{d} O., & la variation de l'aiguille, de 2^{d} 30^{m} E. Nous suivîmes notre route au N. O. jusqu'au coucher du soleil; nous diminuâmes alors de voiles une seconde fois, & nous serrâmes le vent au plus près au nord; notre profondeur d'eau étoit de 21 brasses. A huit heures nous virâmes de bord, & nous portâmes au sud jusqu'à midi que nous gouvernâmes au nord à petites voiles jusqu'à la pointe du jour du 28. Les sondes rapportoient de 25 à 17 brasses; l'eau devenoit basse par degrés, à mesure que nous avancions au nord. A ce tems, nous forçâmes de voiles & nous mîmes le cap au nord afin de découvrir la terre de la *Nouvelle-Guinée*. Depuis que nous avions fait voile jusqu'à midi, l'eau avoit diminué insensiblement de 17 à 12 brasses, fond de pierre & de coquilles. Nous étions au 8^{d} 52^{m} de latitude S. par observation, c'est-à-dire, dans le même parallele où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée*; mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au sud, &,

ſuivant mon eſtime ; nous en étions éloignés d'un degré à l'oueſt ; c'eſt pour cela que je ne 1770. découvris pas la terre qui court plus au nord. Nous trouvâmes la mer couverte en pluſieurs endroits d'une écume brune, aſſez ſemblable à celle que nos marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Je fus d'abord alarmé, craignant que nous ne fuſſions parmi des bas-fonds ; mais en ſondant, nous reconnûmes que l'eau y étoit auſſi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinerent cette écume, ſans pouvoir déterminer ce que c'étoit ; elle étoit compoſée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microſcope, ſembloit conſiſter en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute ſa longueur en pluſieurs cellules comme les tuyaux de la *conferva* ; nos naturaliſtes crurent qu'elles étoient du régne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produiſoient point l'odeur propre aux ſubſtances animales. Le même phénomene avoit été obſervé ſur les côtes du *Bréſil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais nous ne l'avions jamais remarqué à une diſtance conſidérable de la côte. Le ſoir un petit oiſeau voltigea autour du vaiſſeau ; il ſe percha la nuit ſur les agrès où on le prit. C'étoit exactement le même oiſeau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure groſſiere ſous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. Voyez ſes

[redacted] Voyages, vol. 3. pag. 98. tab. des oiseaux.

1770. Nous continuâmes à porter au nord avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à six heures du soir, ayant des sondes très-irrégulieres & qui varioient tout d'un coup de 24 à 7 brasses. A quatre heures, nous avions découvert de la grande hune la terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ N.; elle sembloit être très-basse & s'étendre de l'O. N. O. au N. N. E., à la distance de quatre ou cinq lieues. Nous serrâmes alors le vent au plus près jusqu'à sept heures; nous virâmes ensuite de bord & nous mîmes le cap au sud jusqu'à minuit. A ce tems, nous virâmes vent arriere, & nous gouvernâmes au nord jusqu'à quatre heures du matin du 29. Nous mîmes alors le cap du vaisseau au large jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre de nouveau, & nous portâmes au N. N. O, en courant directement dessus avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. Nos sondes pendant la nuit furent très-irrégulieres de 7 à 5 brasses; nous nous trouvions tout-à-coup dans une eau basse ou profonde, sans aucune proportion à notre distance plus ou moins grande de la terre. A six heures & demie du matin, une petite isle basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à 5 milles. Cette isle gît au 8^{d} 13^{m} de latitude S., & au 221^{d} 25^{m} de longitude O., & je trouve qu'elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthelemi* & de *Whermoysen*. Nous gouvernâ-

mes: alors ayant 15 à 9 brasses au N. O. ¼ O., [redacted]
O. N. O., O. ¾ N. O., O. ¼ S. O., & S. O. ¼ 1770.
O. suivant la direction de la terre ; & quoique, suivant mon estime, nous n'en fussions pas éloignés de plus de quatre lieues, cependant, elle étoit si basse & si unie, que nous pouvions à peine l'appercevoir de dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois, & entr'autres arbres, nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous fit connoître que cette partie du pays est habitée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre ; la partie la plus occidentale qui fût en vue, nous restoit au S. 79^{d} O. Notre latitude, par observation, étoit de 8^{d} 19^{m} S., & notre longitude de 221^{d} 44^{m} O. Nous avions au N. 74^{d} à 20 milles, l'isle de *Saint-Barthelemi*.

Après avoir gouverné six milles au S. O. ¼ O., nous rencontrâmes un bas-fond à stribord ; j'envoyai l'esquif pour le sonder, & en même-tems je gouvernai au large jusqu'à quatre heures en serrant le vent. Quoique nous eussions parcouru six milles, l'eau n'étoit pas devenue plus profonde d'un pouce. Je portai ensuite au S. O. quatre milles plus loin ; mais trouvant toujours un bas-fond, je mis à la cape & je rappellai les bateaux à bord. Quand ils furent de retour, nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, & l'esquif ayant reconnu qu'il y avoit 3 brasses d'eau dans l'endroit où j'avois

[redacted] ordonné de sonder, je serrai ensuite le vent le
1770. cap au large, & je doublai le bas-fond à environ un demi-mille.

Entre une & deux heures, nous dépassâmes une baie ou golfe, devant laquelle gît une petite isle qui semble la mettre à l'abri des vents du sud; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau. Je ne pouvois pas entreprendre de décider cette question, parce que le vent S. E. souffle directement dans la baie, & que nous n'avions encore aucune brise de terre.

Nous portâmes au large jusqu'à minuit, que nous nous trouvâmes à environ onze lieues de terre; la profondeur de l'eau étoit montée à 29 brasses. Nous virâmes alors de bord, & nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30; à ce tems, la sonde rapportant 6 brasses & demie, nous revirâmes & nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes d'abord à l'O. S. O. & ensuite à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.; mais, comme nous avions 5 brasses & demie d'eau, nous tirâmes au large au S. O. jusqu'à ce que les sondes rapportassent 8 brasses, & alors nous courûmes à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., & à l'O. par 9 brasses vers la terre que nous appercevions de dessus le tillac: nous jugeâmes qu'elle étoit éloignée d'environ quatre lieues, & qu'elle étoit encore très-basse & couverte de

bois. Nous appercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau ; & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai, lui trouverent un nouveau nom, & l'appellerent *Sea-Saw-Dust* (*Sciure de mer*). A midi, notre latitude, par observation, étoit de 8 d 30 m S., notre longitude de 222 d 34 m O., & l'*Isle Saint-Barthelemi* nous restoit au N. 69 d E. à soixante & quatorze milles. 1770.

Comme les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on trouvera dans ma carte la route du vaisseau & nos différentes sondes, il suffira de dire ici, que jusqu'au 3 septembre, nous continuâmes notre direction au nord avec une eau très-basse, sur un banc de vase, & à une telle distance de la côte, que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce tems, nous fîmes plusieurs tentatives inutiles pour en approcher ; & ayant perdu six jours d'un bon vent, & sachant que la mousson S. E. étoit sur le point de finir, nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous résolumes de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il seroit possible ; & ensuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays & la disposition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours, nous eûmes une petite brise qui souffloit de la côte & qui étoit fortement impregnée de l'odeur des arbres, buissons & herbages dont le

1770. terrein étoit couvert : cette odeur ressembloit un peu à celle du benjoin. Le 3 septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du N. $\frac{1}{4}$ N. E. au S. E. à environ quatre lieues de distance ; & nous courûmes dessus avec un vent frais de l'E. S. E., & de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à neuf heures ; nous en étions alors éloignés de trois ou quatre milles, ayant 3 brasses d'eau, & nous mîmes à la cape. Nous lançâmes la pinasse en mer, & je m'embarquai avec onze personnes bien armées, parmi lesquelles étoient le docteur Solander, M. Banks & ses domestiques. Nous ramâmes directement vers la côte, mais l'eau étoit si basse que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges ; nous traversâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau : jusqu'ici nous n'avions découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit, mais dès que nous fûmes à terre, nous apperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récents, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute ; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés ; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous estimâmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade, & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois à environ deux cents verges de l'endroit où nous avions débarqué ; nous parvînmes à un petit

1770.

bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits, mais ils portoient beaucoup de fruit, & près delà il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tombées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité, mais, jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance delà, nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges; ils coururent vers nous; & celui qui s'approcha le plus, lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés & qui brûloit comme de la poudre à canon; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décocherent à l'instant leurs javelines contre nous: comme nous n'avions point de tems à perdre, nous tirâmes nos fusils qui étoient chargés à petit plomb: il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite; ils nous lancerent au contraire un troisieme dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus

1770. petit nombre d'hommes, en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les laissant avancer, ce qui nous auroit forcé de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque ; c'est pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle, & que nous tirâmes une seconde fois. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge, cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire notre curiosité & nos desirs, & que je vis qu'il étoit impossible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la destruction des Indiens n'étoit plus nécessaire à notre propre défense, & nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots qui étoient à bord, faisoient signe qu'un plus grand nombre d'Insulaires s'approchoient, & avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes plusieurs qui venoient autour d'une pointe, à la distance d'environ cinq cents verges. Suivant toute apparence, ils avoient rencontré les trois qui nous attaquerent d'abord ; car, dès qu'ils nous apperçurent, ils firent halte & sembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin, nous entrâmes dans l'eau & nous la passâmes à gué jusqu'au bateau ; ils resterent à leur poste sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à bord, nous ramâmes

vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient alors être au [redacted]
nombre de soixante ou cent. Nous les exami- 1770.
nâmes à loisir; leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle-Hollande*; ils sont à-peu-près de la même taille, & ils ont les cheveux courts comme eux : ils vont entiérement nuds, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si brune; peut-être cette différence venoit elle uniquement de ce qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce tems ils nous défioient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creuse, qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il en part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-tems. On observa du vaisseau ce phénomene surprenant, & l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si notre bateau n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque tems avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fusil sur

1770. leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles siffler parmi les arbres, ils s'en allerent tranquillement, & nous retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une lame de bambou rouge & garnies d'une pointe de bois dur où il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de force, car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs & nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Hollande*.

Cet endroit gît au 6 d 15 m de latitude S., à environ soixante-cinq lieues au N. E. du port *Saint-Augustin* ou cap *Walche*, & il est près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la Colta de S. Bonaventura*. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très-basse, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain & le plane très-florissans, quoique les noix de coco fussent vertes & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr: nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buissons qui sont com-

muns aux isles de la mer du sud, à la *Nou-velle-Zélande* & à la *Nouvelle-Hollande*. 1779.

Bientôt après notre retour au vaisseau, nous remontâmes le bateau à bord & nous fîmes voile à l'ouest, je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de tems sur cette côte. Je suis fâché de dire que quelques-uns des officiers me pressoient fortement d'envoyer un détachement à terre, & de couper les cocotiers pour en avoir les fruits. Je rejettai cette proposition comme injuste & cruelle. D'ailleurs les naturels du pays nous avoient attaqués lorsque nous ne faisions que débarquer sur la côte, dans un tems où nous ne voulions leur rien enlever; il étoit donc moralement sûr qu'ils feroient de vigoureux efforts pour défendre leur propriété, si nous tâchions de l'envahir; & dans ce cas plusieurs d'entr'eux, peut-être aussi quelques-uns de nos gens, auroient été la victime de cette entreprise. J'aurois été bien fâché d'user d'une pareille violence, même pour nous procurer des choses nécessaires à la subsistance de l'équipage; & certainement il auroit été très-criminel de l'employer pour deux ou trois cents noix de coco vertes qui ne pouvoient nous donner qu'un plaisir passager. Je pouvois, il est vrai, avancer le long de la côte, plus loin au nord & à l'ouest, & chercher un endroit où le vaisseau pût mouiller assez près de terre pour couvrir de son artille-

[redacted] rie, ceux de nos gens qui débarqueroient; mais
1770. cette ressource ne remédioit qu'à une partie des inconvéniens, puisqu'en nous mettant en sûreté, elle eut probablement été fatale aux Indiens. D'ailleurs, nous avons lieu de croire, qu'avant de trouver cette place, nous aurions été portés si loin à l'ouest, que nous aurions été obligés d'aller à *Batavia*, par le côté septentrional de l'isle de *Java*; & je ne pensois pas que cette route fût aussi sûre que celle de la côte méridionale de la même isle par le détroit de *la Sonde*. Le vaisseau avoit tant de voies d'eau, que je doutois s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia*; autre raison qui m'engageoit à naviguer promptement vers cette place, d'autant que nous n'avions aucune découverte à attendre dans des mers qui ont déja été parcourues, & où chaque côte a été marquée par les géographes Hollandois. Les Espagnols ainsi que les Hollandois, semblent avoir navigué tout autour des isles de la *Nouvelle-Guinée*, puisque presque toutes les places, tracées dans la carte, ont un nom dans les deux langues. J'ai comparé la partie de la côte que j'ai visitée, avec les cartes qu'on trouve dans l'ouvrage françois intitulé, *Histoire des Navigations aux Terres Australes*, & publié en 1756, & je les ai trouvées assez exactes : cependant je ne sais par qui & quand elles ont été dressées. Quoique la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y soient représentées comme deux pays

ſéparés, le récit qui les accompagne laiſſe en [redacted]
doute ce point. Je ne prétens pas avoir d'autre 1770.
mérite dans cette partie du voyage, que d'avoir établi d'une maniere inconteſtable la vérité de ce fait.

Comme les deux pays ſont ſitués près l'un de l'autre, & que l'eſpace intermédiaire eſt rempli d'isles, il eſt raiſonnable de ſuppoſer que la population de ces contrées tire ſa ſource d'une commune origine: cette communication entr'elles ne paroît pourtant pas s'être ſoutenue; car dans ce cas les noix de coco, le fruit à à pain, le fruit du plane & les autres fruits de la *Nouvelle-Guinée*, également néceſſaires à la ſubſiſtance de ces peuples, auroient ſûrement été tranſplantés dans la *Nouvelle-Hollande*; cependant on n'y en trouve aucune trace. L'auteur de l'*Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales*, dans la relation du voyage de *le Maire*, a donné un vocabulaire du langage qu'on parle ſur une isle qui gît près de la *Nouvelle-Bretagne*, en comparant ce vocabulaire avec les mots que nous apprîmes dans la *Nouvelle-Hollande* nous trouvâmes que les deux langues ne ſont pas les mêmes. Si donc, par la ſuite on reconnoiſſoit de l'analogie entre la langue de la *Nouvelle-Bretagne* & celle de la *Nouvelle-Guinée*, on auroit lieu de ſuppoſer que ces deux pays tirent leur population de la même ſource; & que, malgré leur proximité, les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ont une origine différente.

1770.

CHAPITRE VIII.

Passage de la Nouvelle-Guinée *à l'Isle de* Savu. *Ce que nous fîmes dans cette Isle.*

Depuis le midi du 3, jusqu'au midi du lendemain, nous portâmes à l'ouest, & pendant tout ce tems nous tinmes la sonde qui rapporta de 14 à 30 brasses, quelquefois plus, d'autrefois moins. Le 4, à midi, nous étions par 14 brasses, au 6 d 44 m de latitude S. & au 223 d 51 m de longitude O. Depuis le midi de la veille, notre route fut S. 76 d O., & nous fîmes cent vingt milles à l'ouest. Le 5, à midi, notre latitude étoit de 7 d 25 m S. & notre longitude de 225d 41m O.; ayant toujours un fond de 10 à 20 brasses.

Le 6, à une heure & demie du matin, nous dépassâmes une petite isle qui nous restoit au N. N. O. à trois ou quatre milles de distance; & à la pointe du jour nous découvrîmes une autre isle basse qui s'étendoit du N. N. O. au N. N. E. à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurois débarqué sur cette isle qui ne paroissoit pas très-petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Quand nous fûmes par son travers, nous n'avions que 10 brasses d'eau, fond de roches; c'est

c'est ce qui me fit craindre de tomber sous le vent, où je pourrois trouver une eau basse & un fond dangereux. Ces isles ne sont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les isles *Arrou*. Dans ce cas, elles sont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée*; j'ai reconnu que la partie méridionale de ces isles gît au 7^{d} 6^{m} de latitude S. & au 225^{d} de longitude O. 1770.

Nous continuâmes à gouverner à l'O. S. O., en faisant quatre milles & demi par heure, jusqu'à dix heures du soir. Nous avions alors 42 brasses; à onze heures nous en eûmes 37, à minuit 55, à une heure 49, & à trois 120, après quoi nous ne trouvâmes point de fond. A la pointe du jour nous forçâmes de voiles, & à dix heures nous découvrîmes terre qui s'étendoit du N. N. O. à l'O. ¼ N. O., à cinq & six lieues. A midi, elle nous restoit du N. à l'O., à-peu-près à la même distance; elle sembloit être unie & médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la *Nouvelle-Guinée*, elle doit faire partie des isles *Arrou*; mais elle gît un degré plus au sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée dans les cartes, & suivant notre latitude, c'est *Timor Laoet*. Nous fondâmes & nous n'avions point de fond à 50 brasses.

Comme les cartes ne m'apprenoient point quelle étoit la terre que je voyois sous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au sud, d'autant que le tems étoit si brumeux, que

[redacted] nous ne pouvions pas appercevoir fort au loin ; 1770. je gouvernai au S. O., & à quatre heures nous perdîmes l'isle de vue. Je fus sûr alors qu'aucune partie de cette terre n'est située au sud du 8^{d} 15^{m} S. Je continuai de porter au S. O. à petites voiles, avec une brise fraîche du S. E. ¼ E., & de l'E. S. E. Nous sondâmes à toutes les heures, sans rencontrer de fond à 120 brasses.

Le 7, à la pointe du jour, nous gouvernâmes O. S. O., & ensuite O. ¼ S. O., & nous nous trouvâmes à midi au 9^{d} 30^{m} de latitude S., & au 229^{d} 34^{m} de longitude O. D'après la route que nous avions suivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, nous aurions dû appercevoir les *Isles de Weasel*, qui sont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande* ; cependant nous ne vîmes rien ; ainsi il faut croire qu'elles ont été placées d'une maniere fautive. On n'en sera pas surpris si l'on considére que non-seulement ces isles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes personnes & à différens tems, & que d'autres ont dressé les cartes sur les divers résultats, peut-être plus d'un siecle après. Il faut remarquer en outre que les navigateurs qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouissons aujourd'hui.

Nous continuâmes notre route en gouver-

nant à l'ouest jusqu'au soir du 8, que la variation de l'aiguille, calculée par plusieurs azimuths, étoit de 12^d O. & par amplitude de 5^d O. Le 9, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 46^m S., & notre longitude de 232^d 7^m O. Pendant les deux derniers jours, nous avions gouverné directement à l'ouest; cependant nous reconnûmes, par observation, que nous avions fait seize milles au sud, six milles depuis le midi du 6 jusqu'au midi du 7, & dix depuis le midi de ce jour jusqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avoit un courant portant au sud. Au coucher du soleil, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 2^d O., & en même-tems nous apperçûmes une terre très-haute qui nous restoit au N. O. 1770.

Le matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au soir, étoit *Timor*. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 10^d 1^m S., quinze milles au sud de celle que nous donnoit le lock. Nous étions, par observation, au 233^d 27^m de longitude O. Afin de découvrir plus distinctement la terre que nous avions en vue, nous gouvernâmes N. O. jusqu'à quatre heures du matin du 11 que le vent sauta au N. O. & à l'O; & nous fit gouverner au sud jusqu'à neuf heures. Nous virâmes alors de bord & nous mîmes le cap au N. O. avec un vent de l'O. S. O. Au lever du soleil, la terre nous avoit paru

[redacted] s'étendre de l'O. N. O. au N. E., & à midi, 1770. nous la voyions se prolonger à l'O. jusqu'à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., mais à l'E., pas plus loin que le N. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous étions alors bien assurés que la premiere terre que nous avions vue étoit *Timor*. La derniere isle que nous venions de dépasser porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut*. *Laoet* est un mot de la langue malais, qui signifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'isle. La partie méridionale gît au 8^{d} 15^{m} de latitude S., & au 228^{d} 10^{m} de longitude O.; mais, dans les cartes, la pointe méridionale est marquée à différentes latitudes, depuis le 8^{d} 30^{m} jusqu'au 9^{d} 30^{m}. Il est possible, il est vrai, que la terre que nous découvrîmes soit quelqu'autre isle, mais on a de très-fortes raisons de présumer le contraire; car, si *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, nous devrions l'y avoir vu. Nous étions alors au 9^{d} 37^{m} de latitude S., & par une observation du soleil & de la lune, au 233^{d} 54^{m} de longitude O. Nous étions le jour précédent par les 233^{d} 27^{m}; le lock donnoit précisément la même différence de 27^{m}, d'où il suit que l'observation avoit un degré d'exactitude qu'il faut attendre rarement. L'après-midi nous courûmes sur la côte jusqu'à huit heures du soir, que nous virâmes de bord & gouvernâmes au large, étant à environ trois lieues de la terre, qui, au coucher du soleil, s'étendoit du S. O. $\frac{1}{2}$ O. au N. E. Nous sondâmes alors, & nous

ne trouvâmes point de fond par 140 brasses. 1770.
A minuit, comme nous avions peu de vent, nous virâmes de bord une seconde fois & portâmes sur la terre, & le lendemain, 12, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^{d} 36^{m} S. Ce même jour nous vîmes de la fumée sur la côte en plusieurs endroits, & pendant la nuit nous avions apperçu des feux. La terre paroissoit très-haute & disposée en collines s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en génér couvertes de bois épais, mais nous pouvions y distinguer des clairieres d'une étendue considérable & qui sembloient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions, à un demi-mille de la côte par 16 brasses d'eau, en travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre basse. Ce golfe gît au 9^{d} 34^{m} de latitude S., & c'est probablement le même dans lequel Dampierre entra avec sa chaloupe ; car l'eau n'y paroît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la greve, elle est couverte de grands arbres pyramidaux, qui suivant lui, ont l'apparence de pins. Derriere ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée & beaucoup de paletuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage & semble en quelques endroits s'avancer, à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la premiere colline. Quoique

[redacted] nous n'apperçussions dans cette partie de l'isle
1770. ni plantations ni maisons, la fertilité du sol & le nombre des feux nous firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

Quand nous fûmes à un mille & demi du rivage, nous virâmes de bord & portâmes au large. Les extrémités de la côte s'étendoient alors du N. E. $\frac{1}{4}$ E. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S. Une pointe basse, éloignée de nous d'environ trois lieues, en formoit l'extrémité sud-ouest. Pendant que nous portions vers la côte, nous sondâmes plusieurs fois, mais nous ne trouvâmes point de fond avant d'en avoir approché à deux milles & demi, & alors nous eûmes 25 brasses, fond de vase. Après avoir viré de bord, nous portâmes au large jusqu'à minuit avec un vent du sud; nous revirâmes ensuite & nous gouvernâmes deux heures à l'ouest. Le vent sauta bientôt au S. O. & à l'O. S. O., & nous mîmes le cap au sud une seconde fois. Le matin du 13, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille, mesurée par amplitude, étoit de 1^d 10^m O., & par azimuth, de 1^d 27^m. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 45^m S., & notre longitude de 234^d 12^m O.; nous étions alors à environ sept lieues de la terre, qui s'étendoit du N. 31^d E. à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O.

Nous avançâmes lentement à l'ouest avec de légeres brises de terre qui souffloient de l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant quelques heures le matin, & des brises de mer du S. S. O. & du S. Le 14, à

midi, nous étions à ſix ou ſept lieues de la terre qui ſe prolongeoit du N. ¼ N. E. au S. 78^{d} O.; nous voyions toujours ſur la terre baſſe & ſur les montagnes qui ſont par-derriere, de la fumée en pluſieurs endroits pendant le jour & du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte, juſqu'au matin du 15, la terre paroiſſant toujours montueuſe, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutiſſent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au-lieu de terres plates & couvertes de paletuviers, de grands bocages de coctiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la greve. Les plantations & les maiſons commençoient là & ſembloient être innombrables. Les maiſons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Boraſſus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies juſque ſur le ſommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement les yeux à nos lunettes, & nous fûmes fort ſurpris de ne voir ni hommes ni bétail. 1770.

Nous ſuivîmes la même route juſqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite isle, appellée *Rotte*; & à midi, l'isle *Semau* (*Simao*, ſuivant Danville), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de *Timor*, nous reſtoit au N. O.

Dampierre, qui a donné une deſcription fort étendue de l'isle de *Timor*, dit qu'elle a ſoixante

[redacted] & dix lieues de long & seize de large, & que sa
1770. direction est à-peu-près N. E. & S. O. J'ai trouvé que le côté oriental de l'isle court presque N. E. $\frac{1}{4}$ E. & S. O. $\frac{1}{4}$ O. & que l'extrémité méridionale gît au 10^{d} 23^{m} de latitude S. & au 236^{d} 5^{m} de longitude O. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté oriental, & nous avons reconnu que cette navigation étoit absolument sans danger. La terre qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, est basse dans un espace de deux ou trois milles en-dedans du rivage & entrecoupée en général de criques salées : par-derriere la terre basse il y a des montagnes qui s'élevent les unes au-dessus des autres à une hauteur considérable. Nous gouvernâmes O. N. O. jusqu'à deux heures de l'après-midi, étant alors à peu de distance de la pointe nord de *Rotte*. Nous mîmes le cap au N. N. O., afin de passer entre cette isle & celle de *Semau*; après avoir gouverné trois lieues dans cette direction, nous tournâmes au N. O. & à l'O., & à six heures, nous étions hors de toutes les isles. A ce tems, la partie méridionale de *Semau*, qui gît au 10^{d} 15^{m} de latitude S., nous restoit au N. E. à quatre lieues, & l'isle de *Rotte* s'étendoit au S. jusqu'au S. 36^{d} O. L'extrémité septentrionale de cette isle & la pointe sud de *Timor* sont situées au N. $\frac{1}{2}$ E. & au S. $\frac{1}{2}$ O. l'une de l'autre, à la distance d'environ trois ou quatre lieues. A l'extrémité ouest du passage

entre *Rotte* & *Semau*, il y a deux petites isles, 1770.
dont l'une est près de la côte de *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe S. O. de *Semau*; on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large; à travers lequel nous passâmes. L'isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs greves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espece d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Sur les dix heures du soir, nous observâmes dans le ciel un phénomene qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale & à d'autres en étoit très-différent : il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20^{d} au-dessus de l'horison : son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en-dehors de cette premiere couleur, passoient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient & reparoissoient à-peu-près au même instant comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire & de vibration qu'on observe dans ce phénomene. Le milieu de la lueur nous restoit au S. S. E. du vaisseau & elle dura sans que

[redacted] ſon brillant diminuât juſqu'à minuit; nous nous
1770. retirâmes alors pour nous coucher, & je ne puis pas dire combien elle continua de tems après.

Après avoir dépaſſé toutes les isles qui ſont placées entre *Timor* & *Java*, dans les cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'oueſt juſqu'à ſix heures du lendemain au matin, 17, que nous apperçûmes, ſans nous y attendre, une isle qui nous reſtoit à l'O. S. O. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement deſſus, & à dix heures nous étions près de ſon côté ſeptentrional; nous y apperçûmes des maiſons, des cocotiers, & nous fûmes ſurpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle, dans notre ſituation, nous ne pouvions pas réſiſter, d'autant que pluſieurs de nos gens ſe portoient aſſez mal & murmuroient de ce que je n'avois pas touché à *Timor*. Je réſolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroiſſoient ſi fort en état de nous fournir des proviſions, afin de diſſiper par-là la maladie & le mécontentement qui ſe répandoient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore, mon ſecond lieutenant, ſur la pinaſſe, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des préſents aux naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut

parti, nous découvrîmes du vaisseau deux [redacted]
hommes à cheval qui sembloient se promener 1770.
sur les collines, & s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avoient formé un établissement dans l'isle, & nous espérâmes que nous n'aurions pas à surmonter les circonstances désagréables qui suivent toujours les premieres entrevues avec des sauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse, près de quelques maisons, & il rencontra huit ou dix Insulaires qui, par leur habillement & leur figure, ressembloient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient sans armes; l'un d'eux conduisoit un âne. Ils inviterent poliment M. Gore à descendre à terre, & ils converserent avec lui par signes; mais ils ne purent gueres s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, & il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaisseau. Cependant, je le renvoyai une seconde fois avec de l'argent & des marchandises, afin d'acheter au moins, s'il étoit possible, quelques rafraîchissemens pour les malades; le docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce tems, je l'ouvoyai avec le vaisseau qui étoit alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous apperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un

[redacted] étoit vêtu à l'européenne, portant un habit
1770. bleu, une veste blanche & un chapeau bordé ; ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua ; mais ils se promenerent en regardant le vaisseau avec beaucoup de curiosité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers & un grand nombre de personnes à pied se rassembler autour de nos gens, & nous remarquâmes, avec beaucoup de plaisir, qu'on portoit plusieurs noix de coco dans le bateau ; d'où nous conclûmes qu'il s'étoit établi quelque espece de commerce.

Après que le bateau eut resté à terre environ une heure & demie, il nous fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où nous pourrions mouiller ; nous portâmes directement de ce côté & le bateau qui nous suivoit arriva bientôt à bord. Le lieutenant me dit qu'il avoit vu quelques-uns des principaux personnages de l'isle qui portoient du linge fin & avoient des chaînes d'or autour de leur col. Il ajouta qu'il n'avoit pas pu acheter des noix de coco, parce que celui à qui elles appartenoient étoit absent, mais qu'on en avoit envoyé environ deux douzaines en présent au bateau, & que les Insulaires avoient accepté quelques toiles en retour. Les naturels du pays, pour lui donner l'instruction qu'il demandoit d'eux, tracerent sur le sable une représentation grossiere d'un havre au-dessous du vent & d'une ville située tout auprès. Ils lui donnerent

auſſi à entendre que nous pourrions nous y procurer une grande quantité de moutons, de 1770.
cochons, de volailles & de fruits. Quelques-uns d'entr'eux prononçoient ſouvent le mot de *portugais* & faiſoient mention de *Larntuca* ſur l'isle d'*Ende*. D'après cette circonſtance, nous conjecturâmes qu'il y avoit des Portugais en quelques endroits de l'isle, & un de nos gens, Portugais de naiſſance, qui étoit dans notre bateau, entreprit de converſer dans ſa langue avec les Indiens; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en ſavoient qu'un ou deux mots par routine. Lorſqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avoit une ville près du havre qu'ils nous avoient indiqué, l'un d'eux, pour nous donner un renſeignement qui pût nous guider, nous fit entendre que nous devions examiner quelque choſe qu'il exprima en croiſant ſes doigts; notre Portugais imagina à l'inſtant qu'il vouloit nous parler d'une croix. Comme le bateau ſe rembarquoit pour revenir à bord, le cavalier habillé à l'européenne s'avança, mais l'officier n'ayant pas ſa *commiſſion* ſur lui, crut devoir éviter une conférence.

A ſept heures du ſoir, nous jettâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler, à environ un mille de la côte, par 38 braſſes, fond de ſable net. La pointe ſeptentrionale de la baie nous reſtoit au N. 30ᵈ E. à deux milles & demi, & nous avions au S. 63ᵈ O. la pointe ſud ou l'extrémité O. de l'isle. Lorſque nous entrâ-

[redacted] mes dans la baie, nous découvrîmes une grande
1770. ville indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après, nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon hollandois & d'entendre trois coups de canons. Nous continuâmes cependant notre chemin tant que nous eûmes fond, & quand il nous manqua, nous mîmes à l'ancre.

Le 18, dès qu'il fut jour, nous apperçûmes le même pavillon sur la greve vis-à-vis du vaisseau; je pensai que les Hollandois avoient un établissement dans cette isle, & j'envoyai à terre M. Gore, mon lieutenant, rendre visite au gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, & par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu, en débarquant, par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille; ils emporterent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage & marcherent sans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'isle, à qui il dit par un interprète portugais, que notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne, & qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques-uns des rafraîchissemens que l'isle fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle étoit disposée à nous procurer tout ce que nous

désirions, mais que par l'alliance qu'elle avoit faite avec la compagnie Hollandoise des Indes orientales ; elle ne pouvoit commerçer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander sur le champ à l'Agent de la compagnie, qui étoit le seul blanc de l'isle. Il envoya à cet homme, qui résidoit à quelque distance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de notre arrivée & de notre demande : sur ces entrefaites, M. Gore me depècha un de ses gens pour m'apprendre sa position & l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le résident hollandois vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avoit adressée ; il s'appelloit *Jean-Christophe Lange*, natif de Saxe, & c'étoit la même personne que nous avions vue à cheval habillée à l'européenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, & il l'assura que nous étions les maîtres d'acheter des naturels du pays tout ce qu'il nous plairoit. Peu de tems après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainsi que le Roi & plusieurs Indiens de sa suite. M. Gore leur dit qu'il étoit prêt à les y accompagner ; mais ils désirerent qu'on laissât deux de nos gens à terre, à quoi mon lieutenant consentit. 1770.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, & notre dîner étant prêt, ils accepterent l'offre que je leur fis de le partager avec eux. J'imaginois que sur le champ, ils alloient s'asseoir,

mais le Roi parut hésiter, & enfin il dit un peu
1770. confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs souffririons que lui qui étoit d'une couleur différente s'assît en notre compagnie. Nos complimens dissiperent bientôt ses scrupules, & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement & de cordialité. Heureusement nous ne manquions pas d'interprêtes ; le docteur Solander & M. Sporing savoient assez l'hollandois pour converser avec M. Lange, & plusieurs des matelots pouvoient parler avec ceux des naturels du pays qui entendoient le portugais. Il arriva que notre dîner consistoit en mouton, & le Roi témoigna le desir d'avoir un de ces animaux : quoiqu'il ne nous en restât qu'un ; nous le lui présentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à demander un chien anglois, & M. Banks lui donna poliment son lévrier. M. Lange nous fit entendre qu'il avoit envie d'une de nos lunettes, & sur le champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'isle abondoit en buffles, moutons, cochons & volailles, que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la greve afin que nous puissions en acheter autant que nous le désirerions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir que nous fîmes boire les Indiens & le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entiérement ivres ; ils furent reçus sur le pont, par nos soldats de marine sous

ſous les armes comme ils l'avoient été lors de [redacted]
leur arrivée. Le Roi parut curieux de voir faire 1770.
l'exercice : nous ſatisfîmes ſa curioſité & les ſoldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention, & il fut fort ſurpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, ſur-tout de la maniere dont ils bandoient leurs fuſils. La premiere fois, il frappa le platbord du vaiſſeau avec un bâton qu'il tenoit dans ſa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produiſoient qu'un ſeul ſon. Nous fîmes pluſieurs préſents à nos hôtes quand ils partirent, & nous les ſaluâmes de neuf coups de canons auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks & Solander allerent à terre avec eux, & les accompagnerent à la ville, qui eſt compoſée de pluſieurs maiſons, dont quelques-unes ſont aſſez grandes; ces maiſons conſiſtent uniquement en un toît couvert de feuilles de palmier & ſoutenu ſur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans préſenterent à nos naturaliſtes un peu de leur vin de palmier qui étoit le ſuc frais de l'arbre, non fermenté; il avoit une ſaveur douce, qui n'étoit pas déſagréable, & MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, eſpérerent que cette liqueur pourroit contribuer à la guériſon de nos ſcorbutiques.

Le matin du 19, j'allai à terre, avec M.

N

1770. Banks & plusieurs des officiers, pour rendre au Roi la visite qu'il nous avoit faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa Majesté & les Insulaires n'avoient faite aucune démarche pour tenir leur parole; cependant nous allâmes à la maison d'assemblée, construite, ainsi que deux ou trois autres, par la Compagnie hollandoise; elles sont distinguées de celles des naturels du pays, par deux pieces de bois ressemblant à une paire de cornes de vache; il y en a une placée à chaque extrémité du faîte qui termine le toît. L'indien dont nous avons parlé plus haut, vouloit certainement représenter ces pieces de bois quand il croisoit ses doigts; mais notre portugais, qui étoit bon catholique, y vit un signe de croix, & vouloit nous persuader par cette raison que ses compatriotes avoient un établissement dans l'isle. Nous rencontrâmes en cet endroit. M. Lange avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différente espece, que nous échangerions contre les rafraîchissemens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes permission de les débarquer, ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles,

moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition, & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du gouverneur de *Concordia* dans l'isle de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à son retour. 1770.

Comme la matinée étoit fort avancée & que nous n'étions pas disposés à retourner à bord & à manger des salaisons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ses sujets de nous les apprêter. Il répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remercimens, & sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

Le dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers qui contenoient ou du porc ou du riz; on avoit rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asseoir. On nous conduisit ensuite chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un homme tenant un vase fait de feuil-

[redacted] les de palmier & rempli d'eau, qui nous donna
1770. à laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour des plats & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la personne qui donnoit le repas, de s'asseoir avec ses hôtes; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendroit en goûter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pareille crainte, & nous demandâmes aux Indiens de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité. Le premier ministre & M. Lange nous tinrent compagnie, & nous fîmes un repas délicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens, & le bouillon assez bon; mais les cuillers, faites de feuilles de palmier, étoient si petites que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner, nous fîmes passer notre vin à la ronde; nous demandâmes une seconde fois le Roi, pensant que, quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient, que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & le riz. Dès que nous

eûmes dîné nous quittâmes la maiſon, & les matelots & les domeſtiques prirent nos places. 1770.
Ils ne purent pas conſommer tout ce que nous avions laiſſé, mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vaſes, les obligerent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé. Comme le vin échauffe & dilate ordinairement le cœur, nous ſaiſimes le moment où nous crûmes que les Indiens en ſentoient les effets pour parler de rechef des buffles & des moutons dont il n'avoit été fait aucune mention juſqu'alors, quoiqu'ils euſſent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon, agent de la compagnie, nous fit part alors, avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du gouverneur de *Concordia*. Cet officier, après l'avoir averti qu'un vaiſſeau avoit fait voile vers l'isle où nous étions alors, lui enjoignoit de l'aſſiſter ſi le bâtiment avoit beſoin de proviſions & qu'il en demandât, mais de ne pas ſouffrir qu'il reſtât plus long-tems qu'il n'étoit néceſſaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fit des préſens conſidérables aux Indiens de la claſſe inférieure, & qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang diſtingué. Il avoit la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier & des petits rafraîchiſſemens qu'on pourroit nous fournir.

Nous penſâmes tous que cette lettre avoit

[redacted] été fabriquée par le Saxon, qu'il n'avoit in-
1770. venté ces défenses que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en nous défendant de faire des libéralités aux naturels du pays, il espéroit les détourner à son avantage.

Nous apprîmes le soir qu'on n'avoit conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais seulement un petit nombre de moutons qu'on avoit remmenés avant que nos gens, qui étoient allé chercher de l'argent, pussent s'en procurer. Ils acheterent cependant quelques volailles & une grande quantité d'une espece de syrop fait de suc de palmier, qui étoit fort supérieur aux melasses & qui coûtoit beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes à M. Lange, qui imagina un autre subterfuge. Il dit que si nous étions allés nous-mêmes sur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu; mais que les naturels du pays avoient craint de recevoir de l'argent de nos gens, de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eut caché jusques-là ce fait s'il étoit vrai, ou osât l'alléguer s'il étoit faux. Cependant j'allai à l'instant vers la greve, mais je ne vis ni moutons ni bétail, & je n'apperçus aucun endroit dans le voisinage où nous pussions nous en procurer. Pendant mon absence, Lange qui savoit assez que je ne réussirois pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les naturels étoient mécontens de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or

pour leurs marchandiſes, & que ſans cet expé-
dient nous ne ferions rien. M. Banks ne crut 1770.
pas devoir lui répliquer ; il ſe leva bientôt après
& nous revinmes tous à bord, fort mécontens
de l'iſſue de nos négociations. Pendant le cou-
rant de la journée, le Roi avoit promis qu'on
nous ameneroit le lendemain du bétail & des
moutons au rivage, & il nous avoit donné des
raiſons un peu plus plauſibles que celles de l'a-
gent de la compagnie. Il nous dit que les buf-
fles étoient fort loin dans l'intérieur du pays,
& que juſqu'alors il n'y avoit pas eu aſſez de
tems pour les amener.

Le lendemain au matin, 20, nous débar-
quâmes encore. Le Docteur Solander alla à la
ville pour parler à Lange, & je reſtai au ri-
vage afin de voir quelles proviſions on pourroit
y acheter. J'y trouvai un vieil Indien à qui
nous avions donné le nom de premier miniſtre,
parce qu'il paroiſſoit avoir quelque autorité.
Voulant mettre cet homme dans nos intérêts,
je lui offris une lunette, mais je ne vis rien au
marché qu'un petit buffle ; j'en demandai le
prix & on me répondit qu'il étoit de cinq gui-
nées, c'eſt-à-dire, deux fois autant qu'il valoit ;
cependant j'en offris trois. Je crus m'apperce-
voir que le maître du buffle penſoit que je le
payois aſſez bien, mais il dit qu'il devoit aver-
tir le Roi de ce que je lui avois offert, avant
de pouvoir l'accepter. Il expédia ſur-le-champ
un meſſager à Sa Majeſté qui répondit que le

buffle ne ſeroit pas vendu pour moins de cinq
1770. guinées. Je refuſai abſolument d'en donner ce prix, ſur quoi on dépêcha un ſecond meſſager qui reſta plus long-tems que le premier. Tandis que j'attendois ſon retour, je fus fort ſurpris de voir le Docteur Solander revenir de la ville ſuivi de plus de cent hommes, dont quelques-uns étoient armés de fuſils & d'autres de lances. Lorſque je demandai la raiſon de cette apparence d'hoſtilité, le docteur me dit que M. Lange lui avoit expliqué un meſſage du Roi, qui portoit que ſes ſujets ne commerceroient point avec nous, parce que nous avions refuſé de leur payer leurs marchandiſes au-delà de la moitié de leur valeur, & que paſſé ce jour-là on ne nous permettroit plus de rien acheter en aucune maniere. Outre les officiers qui commandoient le détachement, il y avoit avec eux un homme né à *Timor*, de parens portugais, & que nous reconnûmes enſuite pour être une eſpèce de collègue du facteur hollandois. Cet homme m'annonça un ordre qu'il prétendoit venir du Roi, & qui contenoit en ſubſtance ce que le docteur Solander avoit appris de Lange. Nous crûmes tous que c'étoit un artifice employé par le facteur pour nous arracher de l'argent, & qu'il nous avoit déja préparés à cette exaction par la prétendue lettre reçue de *Concordia*. Pendant que nous délibérions ſur les meſures que nous avions à prendre, le portugais, afin d'accomplir plutôt ſon projet,

commença à renvoyer les Indiens qui avoient 1770.
apporté les volailles & le ſyrop, & d'autres qui amenoient des buffles & des moutons. En jettant mes yeux ſur le vieillard à qui j'avois donné le matin une lunette, je crus appercevoir dans ſes regards qu'il n'approuvoit pas ce qui ſe paſſoit; c'eſt pourquoi je le pris par la main, & je lui préſentai un grand ſabre. Ce préſent eut des ſuites favorables pour nous; il accepta le ſabre avec un tranſport de joie, il l'agita ſur la tète du portugais qui ſe mit à trembler; & il lui ordonna, ainſi qu'a l'officier qui commandoit le détachement, de s'aſſeoir derriere. Les Indiens, qui malgré les ſpécieux prétextes des injuſtes facteurs de la compagnie hollandoiſe, avoient grande envie de nous fournir ce dont nous avions beſoin, & qui paroiſſoient deſirer avec plus d'ardeur nos marchandiſes que notre argent, profiterent à l'inſtant de l'occaſion qu'on leur offroit, & dans peu le marché fut bien approviſionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles dont l'un ne peſoit pas plus de cent ſoixante livres; mais j'en achetai ſept autres à beaucoup meilleur marché, & j'aurois pu m'en procurer autant que je le déſirois au prix que j'aurois pu fixer, car on les amenoit alors en troupeaux ſur le rivage. Lange partagea ſûrement les profits des deux premiers qui me coûterent ſi cher; il eſpéroit également avoir part à la vente des autres; c'eſt pour cela

qu'il avoit prétendu que nous devions les payer en or. Les naturels furent contens de ce que nous leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous céderent dans la suite, & ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'agent de la compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier ministre, notre ami, eut mis de l'ordre dans le marché, ne nous coûterent qu'un fusil la piece, & à ce prix nous aurions pu en charger notre vaisseau.

Les rafraîchissemens que nous prîmes, consistoient en neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de coco, plusieurs douzaines d'œufs dont la moitié se trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de gallons de syrop de palmier.



CHAPITRE IX.

Description particuliere de l'isle de Savu, *de ses productions & de ses Habitans; avec un Vocabulaire de la Langue qu'on y parle.*

Le milieu de cette isle, appellée *Savu* par
1770. les naturels du pays, gît à-peu-près au 10^{d} 35^{m} de longitude O.; elle est si peu connue,

que je n'ai jamais trouvé de carte dans laquelle [redacted] elle fût marquée nettement ou avec exactitude. 1770. J'en ai vu une très-ancienne qui la nomme *Sou*, & qui la confond avec *Sandel Boſch*. Rumphius parle d'une isle de *Saow*, & il dit auſſi que c'eſt la même que les Hollandois appellent *Sandel Boſch*. L'isle de *Savu* eſt différente de celles dont on vient de faire mention, ainſi que de *Timor*, de *Rotte* & de toutes les autres isles que nous avons rencontrées dans ces mers & qui ſont placées à une aſſez grande diſtance de la véritable ſituation de *Savu*. Elle a environ huit lieues de long de l'E. à l'O.; je ne ſais pas quelle eſt ſa largeur, parce que je n'en ai examiné que le côté ſeptentrional. Le havre dans lequel nous mouillâmes eſt appellé *Seba*, du nom du diſtrict où il eſt ſitué; il gît ſur le côté N. O. de l'isle; il eſt à l'abri du vent aliſé de S. O., mais il eſt ouvert au N. O. On nous apprit qu'il y a deux autres baies où les vaiſſeaux peuvent mettre à l'ancre; que la meilleure, appellée *Timo*, eſt ſur le côté S. O. de la pointe S. E.; on ne nous a dit ni le nom ni la ſituation de la troiſieme. La côte de la mer eſt baſſe en général, mais il y a des collines d'une élévation conſidérable au milieu de l'isle. Nous étions ſur la côte à la fin de la ſaiſon ſeche; il n'y étoit point tombé de pluie pendant ſept mois; & l'on nous a aſſuré que lorſque cette ſechereſſe dure ſi long-tems, on ne trouve pas dans toute l'isle un ſeul courant

[redacted] d'eau douce, mais ſeulement de petites ſour-
1770. ces, qui ſont à une fort grande diſtance de la mer; cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aſpect du pays, vû du lieu de notre mouillage. Le terrein uni près de la greve eſt rempli de cocotiers & d'une eſpece de palmier, appellé *Arecas*; par derrierre, les collines qui s'élevent inſenſiblement & avec régularité ſont richement couvertes juſqu'aux ſommets, de plantations de palmier-éventail, qui forment des bocages preſque impénétrables au ſoleil. Chaque pied de terrein entre les arbres eſt garni de verdure, de maïs, de millet & & d'indigo; & lorſqu'on ne connoît pas la magnificence & la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puiſſe ſe peindre tous les charmes de cette perſpective. La ſaiſon ſeche commence en mars ou avril, & finit au mois d'octobre ou de novembre.

Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger & le mangue ſont les principaux arbres de cette isle; & entr'autres productions végétales, le ſol fournit du maïs, du bled-ſarraſin, du riz, du millet, des *callivances* & des melons d'eau. Nous y avons vu auſſi une canne à ſucre, quelques eſpeces de légumes d'Europe & en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil & de l'ail. Pour fournir aux beſoins de luxe & de fantaiſie, les Inſulaires de *Savu* ont du bétel, de l'areque,

du tabac, du coton, de l'indigo & une petite [redacted]
quantité de canelle, qu'ils semblent ne planter 1770.
que par curiosité; je doute même si c'est la véritable canelle, les Hollandois ayant un très-grand soin de ne pas laisser hors des isles dont ils sont les maîtres les arbres qui produisent les épiceries. Outre les fruits que je viens de décrire, il y en a cependant plusieurs especes d'autres, & en particulier le fruit doux du savonier qui est très-connu dans les isles d'Amérique, & un petit fruit ovale appellé *blimbi*; ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le *blimbi* a environ trois ou quatre pouces de long; dans le milieu il est de l'épaisseur du doigt, & il se termine en pointe à chaque extrémité. Il est couvert d'une pellicule très-mince d'un verd clair, & l'intérieur contient un petit nombre de semences, disposées en forme d'étoiles: sa saveur est peu forte & d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger crud. On dit qu'il est excellent mariné, & cuit à l'étuvée, il nous donnoit une sauce aigrelette très-agréable pour nos alimens bouillis.

Parmi les animaux apprivoisés dans l'isle, on compte le buffle, le mouton la chevre, le cochon; la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien & le chat qui y sont tous en grande quantité. Les buffles different beaucoup des bêtes à cornes d'Europe; leurs oreilles sont plus grandes; ils ont la peau presque sans poil; leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre,

& se prolongent toutes deux se rejettant en arriere, & ils n'ont point de fanons. Nous en avons
1770. apperçu plusieurs aussi gros que nos bœufs d'Europe qui ont pris tout leur accroissement, & il doit y en avoir quelques-uns qui le sont bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avoient trois pieds neuf pouces & demi de la pointe de l'une à celle de l'autre; quatre pieds un pouce & demi dans leur plus grande distance de l'une à l'autre, & le demi-cercle qu'elles formoient sur le front s'élevant à sept pieds six pouces & demi de hauteur. Il faut observer cependant qu'un buffle quelconque de l'isle de *Savu*, ne pese pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux que nous imaginions peser quatre cens livres, n'en pesoient que deux cens cinquante; parce que sur la fin de la saison seche, leurs os sont à peine couverts de chair: il n'y a pas une once de chair dans toute la carcasse, & sur les côtes ils n'ont à la lettre que la peau & les os. La chair en est succulente & d'un bon goût, & je crois qu'elle vaudroit mieux que celle de nos bœufs, si les buffles ne mouroient pas de faim dans ce pays brûlé par le soleil.

Les chevaux ont onze à douze palmes de haut, mais malgré leur petitesse, ils sont agiles & pleins de feu, sur-tout en marchant le pas qui est leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement sans selle, & ils

n'ont pas d'autre bride qu'un licou. Les moutons ſont de l'eſpece qu'on appelle en Angleterre, moutons de bengale, & ils different des nôtres à pluſieurs égards. Au lieu de laine, ils ſont couverts de poil; ils ont les oreilles très-grandes & pendantes au-deſſous des cornes; leur muſeau eſt arqué, on croit qu'ils ont quelque reſſemblance avec la chevre, & c'eſt pour céla qu'on les appelle ſouvent *cabritos*. Leur chair eſt auſſi maigre que celle du buffle, ſans ſaveur, & elle nous parut plus mauvaiſe que celle de tous les moutons que nous ayions jamais mangés. En revanche, nous n'avons point vu de cochons auſſi gras que ceux de ce pays, quoiqu'on nous ai dit qu'ils ſe nourriſſoient principalement de gouſſes de riz & de ſyrop de palmier diſſout dans l'eau. Les volailles ſont principalement de groſſes poules, dont les œufs ſont d'une petiteſſe remarquable. 1770.

Nous ne connoiſſons qu'un petit nombre des poiſſons que la mer y produit: on trouve quelquefois des tortues ſur la côte, & les inſulaires, ainſi que tous les autres peuples, les regardent comme un excellent manger.

Les naturels du pays ſont d'une taille au-deſſous de la moyenne; les femmes ſur-tout, ſont très-petites & trapues: leur teint eſt d'un brun foncé, & leurs cheveux ſont univerſellement noirs & liſſes. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches

& des pauvres, quoique dans les isles de la
1770. mer du sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air soient à-peu-près aussi bruns que les habitans de la *Nouvelle-Hollande*, tandis que les personnes d'un rang plus distingué, ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien-faits, vigoureux & actifs, & leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'un même pays. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tète avec un peigne, les femmes les nouent par derriere d'une maniere qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, & les hommes en font de même de leur barbe ; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la levre supérieure ; mais ils les tiennent toujours courts.

L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différens bleus, produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'étoit point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays : leur vêtement est composé de deux pieces qui ont chacune environ deux verges de long, & une verge & demie de large. L'une se replie autour des reins,

reins, & l'autre couvre la partie supérieure [redacted]
du corps. Les hommes ferrent sur la chair à 1770.
la réunion des cuisses, le bord inférieur de la piece qui enveloppe leurs reins, en laissant l'autre bord plus lâche, de maniere à former une espece de ceinture plissée qui leur sert de poche, & où ils mettent leurs couteaux & les autres petits meubles qu'ils portent avec eux. Ils passent l'autre piece en dessous cette ceinture par derriere, & ramenent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche, & l'autre par-dessus la droite, pour les faire tomber sur la poitrine & les rattacher à la ceinture par devant; de maniere qu'en étendant ou en resserrant les plis, ils peuvent couvrir leurs corps plus ou moins, suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes & les pieds nuds. La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la maniere dont est arrangée la piece qui sert de ceinture; les femmes, au lieu de serrer le bord inférieur & de laisser flotter en poche celui d'en haut, serrent au contraire la partie supérieure, & laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en-bas. Elles ne passent pas non plus la piece qui couvre le corps par-dessous la ceinture en devant, mais elles l'attachent sous les bras & s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence. J'ai déjà observé que les hommes attachoient leurs cheveux au sommet de la tête, & que les femmes les nouent en touffe par derriere;

mais il y a dans leur ajustement de tête une au-
1770. tre différence qui distingue les deux sexes. Les femmes n'ont rien qui leur tienne lieu de chapeau, & les hommes ont toujours autour de la tête, une espece de bandeau qui n'est pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent se procurer. Nous en avons vu quelques-uns qui employoient des mouchoirs de soie, & d'autres une toile de coton ou mousseline fine, dont ils font une sorte de petit turban.

L'exemple de ces peuples prouve bien que l'amour de la parure est une passion universelle; car ils ont un très-grand nombre d'ornemens. Quelques personnes d'un rang au-dessus du commun, portent des chaînes d'or autour de leur col; mais elles sont faites d'un fil tressé, & par conséquent légeres & de peu de valeur; d'autres ont des bagues si usées, qu'elles semblent leur avoir été transmises de pere en fils dans une suite de plusieurs générations. Un d'eux avoit une canne à pomme d'argent avec une espece de chiffre contenant les lettres Romaines V, O, C,; comme c'est la marque de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, il l'avoit probablement reçu d'elle en présent. Nous leur avons vu aussi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets; ils sont communs aux deux sexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec lesquels elles attachent leurs jupons. Les deux sexes, sans

aucune exception, ont les oreilles percées ; cependant nous n'avons jamais apperçu qu'ils y mettent des pendans. Nous n'avons vu perſonne porter d'autres vêtemens que ceux de l'uſage ordinaire, excepté le Roi, qui avoit une eſpece de robe de chambre d'une toile des Indes groſſiere, & ſon miniſtre qui nous reçut une fois en robe noire. Nous avons rencontré quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans qui avoient des cercles en ligne ſpirale d'un gros fil de cuivre paſſé trois ou quatre fois autour de leurs bras, au-deſſous du coude, & quelques hommes qui avoient ſur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large, & de plus d'un pouce d'épaiſſeur. On nous a dit que les fils ſeuls des Rajahs ou des chefs portoient ces ornemens incommodes comme une marque de leur haute naiſſance. 1770.

Preſque tous les hommes tracent leurs noms ſur leurs bras en caracteres ineffaçables d'une couleur noire, & les femmes s'impriment de la même maniere au-deſſous du pli du coude, une figure quarrée qui contient des deſſeins de fleurs. Nous fûmes frappés de la reſſemblance qui ſe trouve entre ces marques & le *Tattow* des Inſulaires de la mer du ſud ; &, faiſant des recherches ſur leur origine, nous apprimes que les naturels du pays avoient adopté cet uſage long-tems avant que les Européens arrivaſſent parmi eux ; & que dans les iſles voiſi-

[redacted] nes, les habitans tracent des cercles sur leurs
1770. cols & leurs poitrines. Ce seroit un objet de recherches curieuses que cette pratique universelle qui régne chez les Sauvages de toutes les parties du monde, depuis l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique, jusqu'aux isles des mers du sud, & qui, probablement, différe très-peu de la méthode qu'employoient les anciens Bretons pour imprimer sur leurs corps de pareilles marques (*).

Les maisons de l'isle de *Savu* sont toutes bâties sur le même plan; elles ne different que par l'étendue. Elles sont plus ou moins grandes en proportion du rang & des richesses de celui qui en est le maître. Quelques-unes ont jusqu'à quatre cents pieds de long, & d'autres n'en ont pas plus de vingt; elles sont toutes élevées sur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts est enfoncé

(*) M. Bossu rapporte le fait suivant dans la description qu'il a donné de quelques Indiens qui habitent les bords de l'*Akanza*, riviere de l'Amérique septentrionale qui prend sa source dans le nouveau *Mexique* & qui a son embouchure dans le *Missispi*. " Les Akanzas, dit-il, m'ont adopté pour „ leur compatriote, & comme une marque de ce privilege, „ ils m'ont imprimé sur la cuisse une figure de chevreuil. „ Voici comment ils ont fait cette opération: un Indien, „ après avoir brûlé de la paille, en délaya les cendres dans „ l'eau, & avec cette composition, il traca sur ma peau la „ figure de l'animal dont je viens de parler. Il la retraça une „ seconde fois, en donnant sur chaque point de la ligne des „ coups d'aiguille qui tiroient le sang: le sang mêlé avec les „ cendres de la paille forme une figure qui ne peut jamais „ s'effacer „. Voyez *Voyage à la Louisiane*, vol. 1. pag. 16.

en terrè & l'autre porte un plancher ſolide de bois; de ſorte qu'il y a entre le plancher & le terrein ſur lequel eſt bâtie la maiſon, un eſpace vuide de quatre pieds. Ils placent ſur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes qui ſoutiennent un toit incliné, dont le faîte eſt ſemblable à celui de nos granges. Les bords inférieurs de ce toit, qui eſt couvert de feuilles de palmier, deſcendent à deux pieds du plancher; l'intérieur eſt ordinairement diviſé en trois parties égales; la partie du milieu où le centre eſt enfermé des quatre côtés par une cloiſon qui s'éleve d'environ ſix pieds au-deſſus du plancher. Ils ménagent auſſi quelquefois deux petites chambres dans les côtés; le reſte de l'eſpace au-deſſous du toit eſt ouvert, de façon qu'il admet librement l'air & la lumiere. Le peu de ſéjour que nous avons fait dans l'isle, ne nous a pas permis d'apprendre l'uſage de ces divers appartemens; nous ſavons ſeulement que la chambre ménagée dans le centre eſt deſtinée aux femmes. 1770.

Ces Indiens ſe nourriſſent de tous les animaux apprivoiſés du pays; le cochon eſt celui qu'ils eſtiment le plus, & le cheval tient le ſecond rang; après le cheval, ils mettent le buffle au nombre des meilleurs alimens, enſuite la volaille; & ils préferent le chien & le chat au mouton & à la chevre. Ils n'aiment pas le poiſſon; je crois qu'il n'y a que les pauvres qui en mangent, & encore faut-il pour cela qu'ils ſe

[redacted] trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires
1770. les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement, & dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont pour ainsi dire sous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux & des fruits comestibles de l'isle ; mais le palmier-éventail demande une description particuliere ; car, dans certains tems de l'année, c'est presque l'unique nourriture des hommes & des animaux. Les Insulaires *de Savu* tirent de cet arbre une espece de vin appellé *Toddy* ; ils coupent pour cela les bourgeons qui doivent produire des fleurs peu de tems après qu'ils sont sortis de la tige, & ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin & soir sur les arbres pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases, & qui sert de boisson ordinaire à tous les habitans ; mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage, & de cet excédent ils font un syrop & du sucre grossier. La liqueur est appellée *Dua* ou *Duac*, & ils donnent au syrop & au sucre le nom de *Gula*. Ils fabriquent le syrop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce syrop ressemble beaucoup aux melasses, mais il est un peu plus épais, & il a un

goût plus agréable. Le ſucre eſt d'un brun rougeâtre, & peut-être le même que le ſucre *Jugata* du continent de l'Inde; nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à ſucre non-rafinées que nous ayons jamais goûtées. Nous craignîmes d'abord que le ſyrop, dont nos gens prenoient une grande quantité, ne leur causât la diſſenterie; mais il eſt ſi peu relâchant, qu'il nous fut plutôt ſalutaire que nuiſible. J'ai déjà obſervé qu'on le donne aux cochons mêlé avec des gouſſes de riz, & qu'ils deviennent énormement gras, ſans prendre aucune autre nourriture. On nous a dit que les habitans ſe ſervoient auſſi de ce ſyrop pour engraiſſer leurs chiens & leurs volailles, & qu'eux-mêmes vivoient de ce ſeul aliment pendant pluſieurs mois, lorſque les autres récoltes leur manquoient, & que les nourritures animales étoient rares. Outre les vaſes dont je viens de parler, ils ſe ſervent encore des feuilles du palmier-éventail pour couvrir leurs maiſons, pour faire des paniers, des coupes, des paillaſſons & des pipes à fumer. Le fruit n'eſt pas fort eſtimé; &, comme on fait des inciſions aux bourgeons pour le *Tuac* ou le *Toddy*, il en reſte fort peu à cueillir. Il eſt à-peu-près de la grandeur d'un gros turnep, & recouvert, comme la noix de coco, d'une enveloppe fibreuſe, ſous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles ſoient mûres; car elles deviennent ſi dures qu'on ne peut pas les mâcher. Quand elles ſont bonnes à

1770.

1770. manger, elles ont une saveur assez semblable à celle de la noix de coco verte, & probablement elles donnent, comme elle, une nourriture aqueuse & peu substantielle.

L'apprêt de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir; &, comme le bois à brûler est très-rare, & qu'ils n'ont ni charbon, ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entiérement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie gueres que dans les camps. Ils creusent par-dessous terre un trou dans une direction horisontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, & ils font une grande ouverture à l'une des extrémités & une petite à l'autre. Ils mettent le feu par la premiere, & la seconde sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous ronds au-dessus de ce sillon creusé, & ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu & pointus vers le fond; de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons; on ne voit pas, sans étonnement, combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau; une feuille de palmier ou une tige de plante seche, jettée de tems en tems dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette maniere qu'ils cuisent tous leurs alimens, & qu'ils font leurs syrops & leurs sucres. Il paroît, par le voyage de Frézier dans la mer du sud, que les Péruviens avoient une pratique à-peu-près sem-

blable, & peut-être que les pauvres gens d'un [redacted]
pays où le bois eſt cher, pourroient l'adopter 1770.
avec avantage.

Les deux ſexes ſont dans la mauvaiſe & pernicieuſe habitude de mâcher du bétel & de l'areque ; ils la contractent dès leur enfance, & depuis le matin juſqu'au ſoir, ils ne font autre choſe. Ils mêlent toujours avec le bétel & l'areque une eſpece de chaux blanche faite de pierre de corail & de coquillages, & ſouvent une petite quantité de tabac ; ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante à l'odorat & à la vue. Le tabac infecte leur haleine, & le bétel & la chaux pourriſſent leurs dents & les noirciſſent comme du charbon. J'ai vu des hommes de vingt ou trente ans dont les dents de devant étoient cariées juſqu'à la gencive ; ils n'en avoient pas deux qui fuſſent exactement de la même longueur & de la même épaiſſeur ; mais elles étoient rongées d'une maniere inégale, comme le fer l'eſt par la rouille ; ce qu'on attribue, ſi je ne me trompe, à l'habitude de mâcher des noix d'areque, dont l'enveloppe eſt dure & fibreuſe ; mais je crois que la chaux en eſt la ſeule cauſe. Les dents des Indiens ne ſont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive, comme elles le ſeroient ſans doute s'ils mâchoient continuellement des ſubſtances dures ; mais elles ſe rongent peu à peu, ainſi que les métaux qu'on expoſe à l'action d'un acide puiſſant. Lors même qu'il ne paroit point de dents

[redacted] au-dessus de la gencive, la racine adhere tou-
1770. jours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens, ne se trompent peut-être pas; car on sait que le sucre rafiné contient une quantité considérable de chaux; & si l'on doute que la chaux détruise les os, de quelque espece qu'ils soient, on peut s'en convaincre par l'expérience.

Lorsque les Insulaires de *Savu* ne mâchent pas du bétel & de l'areque, ils fument. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération; ils roulent un peu de tabac; ils le mettent au bout d'un tube d'environ six pouces de long, fait d'une feuille de palmier & de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très-petite, afin d'en augmenter l'effet, ils avalent la fumée, ce qui arrive sur-tout aux femmes.

On ne connoît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'isle se sont réunis en société civile; mais aujourd'hui elle est partagée en cinq principautés ou *Nigrées : Laai*, *Seba*, *Regenua*, *Timo* & *Massara*, dont chacune est gouvernée par son Rajah ou Roi particulier. Le Rajah de *Seba*, dans le domaine duquel nous débarquâmes, sembloit avoir beaucoup d'autorité, sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil, & sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avoit environ trente-cinq ans, & c'étoit l'homme le plus gras de toute l'isle. Il nous parut phlegma-

tique & pesant & se laissant conduire par le 1770.
vieillard, qui, en dépit des artifices & de la cupidité des facteurs Hollandois, avoit mis de l'ordre dans le marché, lorsque nous lui eûmes donné un sabre. Ce ministre s'appelloit *Mannà Djarme*; & l'on peut supposer avec raison, qu'il avoit des talens & une intégrité peu commune, puisque malgré l'autorité que lui donnoit son titre de favori du prince, il étoit animé de tout le district. On nous a dit que lorsqu'il s'éleve des différens parmi les naturels du pays, le Rajah & ses conseillers les terminent sans délai & sans appel, mais après une mûre délibération & avec la justice la plus impartiale.

M. Lange nous apprit que les chefs, qui avoient successivement gouverné les cinq principautés de cette isle, vivoient entr'eux depuis un tems immémorial dans la plus étroite alliance & la plus cordiale amitié; cependant il ajouta que ce peuple est naturellement brave & guerrier, & qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur isle. Il nous dit aussi que l'isle peut mettre en campagne, dans peu de jours, sept mille trois cents combattans, armés de fusils, de javelines, de lances & de boucliers. *Laai* en fournit pour sa part deux milles six cents; *Seba*, deux milles; *Regeeua*, quinze cents; *Timo*, huit cents, & *Massara*, quatre cents. Outre les armes dont je viens de faire mention, chaque homme porte une hache d'armes, res-

[redacted] ſemblant à un croiſſant à émonder, excepté
1770. qu'elle eſt plus étroite, mais plus peſante; & ce doit être un inſtrument terrible, lorſque les ſoldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On nous a aſſuré qu'ils ſont ſi adroits & ſi vigoureux qu'ils lancent leurs javelines à ſoixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, & qu'ils le percent d'outre en outre.

Nous ne déciderons pas ſi cette réputation de bravoure des Inſulaires de *Savu* eſt bien fondée; mais pendant notre ſéjour dans l'isle nous n'en avons point vu d'exemple. Nous avons remarqué, il eſt vrai, dans la maiſon-de-ville, ou maiſon d'aſſemblée, une centaine de javelines & de boucliers dont s'armerent les Indiens qui furent envoyés à notre marché pour nous intimider; mais il nous parut que c'étoient des reſtes de vieilles armures; il n'y avoit pas deux javelines de la même force & de la même longueur; les unes avoient ſix pieds de long, & les autres en avoient ſeize. Nous n'apperçumes point de lances, & quoique les fuſils fuſſent polis en dehors, cependant la rouille, en rongeant l'intérieur, y avoit formé des trous. Les ſoldats ſembloient connoître ſi peu la diſcipline militaire, qu'ils marchoient ſans aucun ordre: chacun d'eux, au-lieu de bouclier, avoit un ſac rempli de tabac ou de quelque autre marchandiſe pareille, tous cherchoient à profiter de cette occaſion pour nous les vendre. Preſque toutes leurs gibernes étoient

mal fournies de poudre & de balles, quoiqu'ils eussent mis dans les trous un petit morceau de 1770.
papier pour sauver les apparences : nous vîmes à la maison-de-ville quelques pierriers & des *Pateraros*, & un grand canon à l'entrée. Les pierriers & les *Pateraros* n'avoient point d'affuts, & le canon étoit sur un tas de pierres attaqué par-tout de la rouille ; on avoit tourné le trou de la lumiere en en-bas, probablement pour cacher sa largeur, qui peut-être n'étoit gueres moindre que celle de l'embouchure.

Nous n'avons pas découvert qu'il y ait parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le Rajah & les propriétaires des terres. Ceux-ci sont respectables à proportion de l'étendue de leurs possessions ; les classes inférieures sont composées de manufacturiers, de pauvres journaliers & d'esclaves. Les esclaves, comme les paysans de quelques parties de l'Europe, sont attachés à la glebe ; on les vend & on les transmet avec les terres ; mais, quoique le propriétaire soit le maître de vendre son esclave, il n'a point d'autre autorité sur sa personne ; il ne peut pas même le châtier sans l'aveu & le consentement du Rajah. Certains propriétaires ont cinq cents esclaves, & d'autres n'en ont pas une demi-douzaine ; la valeur commune d'un esclave est celle d'un cochon gras. Lorsqu'un homme de distinction paroît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite. L'un d'eux porte une épée ou un coutelas dont la

poignée est ordinairement d'argent & ornée de
1770. grandes touffes de crin de cheval ; un autre porte un sac qui contient du bétel, de l'areque, de la chaux & du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence, car le Rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

Une longue suite d'ancêtres respectables forme le principal objet de la vanité de ce peuple, ainsi que tant d'autres ; & le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison, qui a été habitée pendant plusieurs générations, devient presque sacrée, & il y a peu de marchandises de besoin & de luxe qui ait un aussi grand prix que les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant long-tems, & qui par-là sont devenues polies. Ceux qui peuvent acheter ces pierres ou qui les acquierent par héritage, les placent autour de leurs maisons, & elles servent de siéges aux personnes de la famille.

Chaque Rajah dresse dans la principale ville de sa province ou *Nigrée*, une grande pierre qui sert de monument à son regne. Il y avoit dans la premiere ville du canton de *Saba* où nous étions, treize de ces pierres, outre plusieurs fragmens d'autres qui y avoient été mises plus anciennement & qui avoient été détruites par les années. Ces monumens semblent prouver que depuis une époque fort éloignée il y a dans cette partie de l'isle quelque espece d'établissement civil. Les treize derniers régnes en



Angleterre renferment un eſpace d'un peu plus de 276 ans. 1770.

Pluſieurs de ces pierres ſont ſi grandes, qu'il eſt difficile de concevoir par quels moyens on a pu les amener au ſommet de la colline où elles ſont placées. La terre eſt remplie de monumens de la force de l'homme, qui ſemblent fort au-deſſus des forces de la méchanique actuelle, quoiqu'aidée dans ces derniers tems par les progrès des mathématiques. En Angleterre, il reſte un grand nombre de monumens ſemblables des ſiecles de barbarie, ſans compter ceux de la plaine de *Saliſbury*.

Ces pierres ne ſervent pas ſeulement à rappeller les regnes des différens princes; on les emploie encore pour un uſage beaucoup plus extraordinaire & qui eſt probablement particulier à ce pays. Quand un Rajah meurt, on proclame une fête générale dans l'étendue de ſes domaines, & tous ſes ſujets s'aſſemblent autour de ces pierres; ils tuent preſque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper, & l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de ſemaines ou de mois, ſuivant que le Royaume eſt alors fourni d'animaux; les pierres ſervent de table. Ce maſſacre fini, doit néceſſairement être ſuivi d'un jeûne, & s'il ſe fait dans la ſaiſon ſeche où on ne peut point ſe procurer de végétaux, tout le canton eſt obligé de ſubſiſter de ſyrops & d'eau, juſqu'à ce que le petit nombre d'animaux, échappés par haſard

[redacted] au carnage général, ou conſervé par la pré-
1770. voyance, puiſſe en engendrer de nouveaux, ou qu'on puiſſe en tirer des cantons voiſins. Tels ſont les faits que nous avons appris de M. Lange.

Nous n'avons pas eu occaſion d'obſerver leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes qu'ils ſavent filer, tiſſer & teindre ; nous ne les avons pas vu travailler, mais nous avons rencontré, chemin faiſant, pluſieurs des inſtrumens dont ils ſe ſervent. Nous avons apperçu leur machine pour tirer le coton de ſa gouſſe ; elle eſt faite ſur les mêmes principes que celles dont on ſe ſert en Europe ; mais elle eſt ſi petite qu'on pourroit la prendre pour un modele ou pour un joujou d'enfant. Elle conſiſte en deux cylindres d'un peu moins d'un pouce de diametre, & dont l'un tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis ſans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long & ſept de haut. Celle que nous avons examinée avoit beaucoup ſervi, & comme nous y avons vu du coton encore attaché, nous n'avons aucune raiſon de douter qu'elle fût faite ſur le modele des autres. Nous avons vu auſſi leur appareil pour filer ; c'eſt-à-dire, une bobine ſur laquelle étoit devidée une petite quantité de fil & une eſpece de quenouille garnie de coton. Nous conjecturâmes qu'ils filoient avec la main, comme faiſoient nos femmes avant l'uſage des rouets, qui, dit-on, n'ont

pas

pas encore été adoptés dans toute l'Europe. Leur métier ſemble, en un point, préférable 1770.
au nôtre. La toile n'eſt pas déployée ſur un chaſſis, mais étendue au moyen de deux pieces de bois placées à chaque extrémité; l'étoffe ſe roule autour de l'un & les fils de la chaîne ſe développent de deſſus l'autre. L'étoffe a environ une demi-verge de large, & la longueur de la navette eſt égale à cette largeur, de ſorte que, ſuivant toute apparence, l'ouvrage avance lentement. La couleur de cette étoffe, & l'indigo que nous avons trouvé dans leurs plantations, nous a fait juger qu'ils ſavoient teindre, & M. Lange nous a confirmés dans cette conjecture. Nous les avons vu teindre, en un rouge ſale, la piece qui ſert de ceinture aux femmes; mais nous n'avons pas cru devoir prendre la peine de rechercher quelle matiere ils y employoient.

La religion de ces peuples, ainſi que nous l'apprit M. Lange, eſt une eſpece de paganiſme abſurde. Chaque homme choiſit ſon Dieu & détermine lui-même la maniere dont il doit l'adorer, de façon qu'il y a preſque autant de Dieux & de cultes différens qu'il y a de perſonnes. On dit cependant que leur morale eſt irréprochable & qu'elle ne contredit point les principes du chriſtianiſme. Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux ſexes eſt en quelque maniere inconnu parmi eux. Les exemples du vol

y ſont très-rares, & ils ſont ſi éloignés de ſe
1770. venger par l'aſſaſſinat d'une injure qu'on leur a faite, que s'il s'éleve des différends ils n'en font pas même le ſujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement; mais ſur-le-champ ils renvoient l'affaire à la déciſion de leur Roi.

Ces Inſulaires ſemblent jouir d'une bonne ſanté & d'une longue vie; quelques-uns d'entr'eux étoient pourtant marqués de la petite vérole, que M. Lange nous a dit s'être manifeſtée pluſieurs fois dans le pays, & qu'ils traitent avec la même précaution que la peſte. Dès qu'une perſonne en eſt attaquée, ils la tranſportent dans un endroit ſolitaire, très-éloigné de toute habitation; ils laiſſent la maladie ſuivre ſon cours, & ils fourniſſent au patient des alimens qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Nous connoiſſons très-peu leur maniere de vivre dans leur intérieur; dans un certain cas, leur délicateſſe & leur propreté ſont très remarquables. Pluſieurs d'entre nous ont été à terre trois jours conſécutifs dès le grand matin, & n'en revenant qu'au ſoir, ſans avoir jamais apperçu le moindre veſtige de leurs excrémens; il eſt très-difficile d'expliquer ce phénomene dans un pays ſi peuplé, & il n'y a peut-être point d'autre contrée du monde où l'on ſatisfaſſe à ce beſoin d'une maniere ſi ſecrette.

Les bateaux dont ils ſe ſervent ſont une eſpece de pros.

1770.

Les Portugais formerent un établissement dans cette isle, dès qu'ils commencerent à naviguer sur cette partie de l'océan; mais ils furent bientôt supplantés par les Hollandois. Ceux-ci n'en prirent cependant pas possession; ils y envoyerent seulement des *Sloups*, pour acheter probablement des naturels du pays des provisions pour la subsistance des habitans de leurs isles à épiceries, qui, s'appliquant entiérement à la culture de cet article important de commerce, & employant tout leur terrein en plantations, ne pouvoient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les secours qu'ils tiroient de ce trafic accidentel ne furent-ils que précaires; peut-être craignirent-ils d'être supplantés à leur tour. Quoiqu'il en soit, leur Compagnie des Indes Orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les Rajahs, par lequel elle s'engageoit à fournir toutes les années, à chaque Rajah, une certaine quantité de soie, de toiles, de coutellerie, d'arrack & d'autres articles; les Rajahs promettant de leur côté que ni eux ni leurs sujets ne commerceroient avec aucune autre personne que les Hollandois, sans en avoir obtenu sa permission, & qu'ils admettroient dans l'isle, pour le compte de la Compagnie, un résident qui seroit chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent aussi de lui fournir annuellement du riz, du maïs & des *callivances*. Le maïs & les *callivances* sont envoyés à *Timor* sur des *sloups* qu'on y

achete pour cet usage, & dont chacun est monté
1770. par dix Indiens. Le riz est exporté toutes les années par un vaisseau qui apporte les retours de la Compagnie, & qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de présent aux Rajahs, qui, avec les principaux personnages de leur suite, ne cessent pas de boire l'arrack tant qu'il en reste une goutte.

En conséquence de ce traité, les Hollandois avoient placé trois personnes à l'isle de *Savu*. M. Lange, son collegue, natif de *Timor*, & fils d'une femme Indienne & d'un Portugais, & Fréderick Craig, fils d'une femme Indienne & d'un Hollandois. Lange visite chacun des Rajahs une fois tous les deux mois, & il fait alors le tour de la ville, il est alors suivi par cinquante esclaves à cheval. Il exhorte ces chefs à mieux soigner leurs plantations, quand ils se laissent aller à un peu de négligence; il remarque les endroits où l'on vient de faire la récolte, afin d'ordonner des *sloups* pour l'enlever & la faire passer immédiatement des champs qui la produisent aux magasins Hollandois à *Timor*. Dans ces excursions, il porte toujours avec lui quelques bouteilles d'arrack, qui lui font d'un grand usage, pour toucher le cœur des Rajahs avec qui il doit traiter.

Depuis dix ans qu'il résidoit dans cette isle, il n'avoit jamais vu d'autres Européens que nous, excepté lors de l'arrivée du vaisseau Hol-

landois qui y avoit mouillé deux mois avant notre débarquement. On ne peut plus le distinguer des naturels du pays que par sa couleur & par son habillement ; car il s'asseoit à terre, il mâche du bétel & il a entiérement adopté leur caractere & leurs mœurs. Il a épousé une Indienne de l'isle de *Timor*, qui tient sa maison à la mode du pays : il s'excusa par cette raison de ne pas nous inviter à lui rendre visite ; il dit qu'il ne pourroit nous régaler que de la maniere dont les Indiens nous avoient donné un repas ; il ne parloit facilement aucune langue, si ce n'est celle de *Savu*. 1770.

M. Fréderic Craig est chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire & à écrire & les principes de la religion chrétienne. Les Hollandois ont imprimé dans la langue de cette isle & des voisines, des versions du Nouveau Testament, un catéchisme & plusieurs autres traités. Le docteur Solander qui alla chez lui, a vu les livres & les copies de ses écoliers, dont plusieurs écrivoient fort bien. Il se vantoit d'avoir fait six cents chrétiens dans la ville de *Seba* ; il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi consiste le christianisme de ces Indiens, car il n'y a pas une église, ni un seul prêtre dans toute l'isle.

Pendant notre séjour à *Savu* nous avons fait plusieurs recherches sur les isles voisines ; voici ce que nous en avons appris.

Il y a à l'ouest de *Savu* une petite isle dont

[redacted] on ne nous a pas dit le nom ; elle ne produit
1770. rien d'important, si ce n'est la noix d'*areque*, dont les Hollandois reçoivent annuellement une cargaison de deux *sloups*, en retour des présens qu'ils font aux Insulaires.

Timor est le principal de ces établissemens, & les résidens Hollandois des autres isles, y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. L'isle est à-peu-près dans le même état que du tems de Dampierre ; les Hollandois y ont un fort & des magasins ; & Lange nous dit que nous y trouverions tout ce dont nous avions besoin, & que nous comptions nous procurer à *Batavia*, sans en excepter les provisions salées & l'arrack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de *Timor*, & en particulier de *Lifao* & de *Sesial*.

Un vaisseau françois avoit fait naufrage sur la côte orientale de *Timor*, environ deux ans avant notre arrivée. Après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pieces & engloutit dans la mer le capitaine & la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauverent à terre, parmi lesquels étoit un des lieutenants, allerent promptement à *Concordia*. Ils resterent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue ; les autres, au nombre de quatre-vingt, arriverent à la ville. On leur fournit ce dont ils avoient be-

ſoin, & on les renvoya avec des aides au lieu [redacted]
où le bâtiment avoit coulé à fond, afin d'en 1770.
tirer tout ce qui n'étoit pas perdu dans les flots. Heureuſement ils rattraperent tout leur argent qui étoit dans des caiſſes, & pluſieurs de leurs canons qui étoient très-grands. Ils retournerent enſuite à la ville; mais ils ne retrouverent plus leurs compagnons qu'ils avoient laiſſé dans la rade. On croit que les Indiens les ont retenus par perſuaſion ou par force; car ils deſirent fort d'avoir parmi eux des Européens pour les inſtruire dans l'art de la guerre. Après un ſéjour d'un peu plus de deux mois à *Concordia*, la maladie, ſuite de la fatigue & des maux qu'ils avoient ſoufferts dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage, & on renvoya en Europe ceux qui avoient ſurvécu.

L'iſle de *Rotte* gît à-peu-près dans le même parallele que *Savu*. Un facteur Hollandois y fait ſon ſéjour pour conduire les naturels & veiller ſur leurs récoltes, dont un des principaux articles eſt le ſucre. Ils le fabriquoient autrefois, en briſant ſeulement les cannes, & en faiſant bouillir le ſuc juſqu'à ce qu'il fût réduit en ſyrop, ſelon la méthode qu'ils employent pour le vin de palmier; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établiſſement Hollandois de *Concordia* étend auſſi ſon autorité ſur les trois petites iſles appellées *The Solars* (*les Solaires*). Elles ſont plates & baſſes, & abondantes en toutes

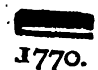
sortes de provisions ; on dit que celle du milieu
1770. a un bon havre pour les vaisseaux. *Ende*, autre petite isle à l'ouest des *Solaires*, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port & une ville nommée *Larntuca* ; ils fréquentoient autrefois un havre sur le côté méridional, mais il a été entiérement négligé depuis quelque tems, parce qu'il est beaucoup moins bon que celui de *Larntuca*.

Les habitans de chacune de ces petites isles parlent une langue qui leur est particuliere, & les Hollandois, par politique, les empêchent autant qu'il est possible d'apprendre celle de leurs voisins. S'ils parloient un langage commun, en communiquant les uns avec les autres, ils apprendroient à cultiver des productions qui leur seroient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres, & qui seroient moins avantageuses aux Hollandois ; mais leurs idiômes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumieres, & la Compagnie s'assure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, & d'en fixer le prix, qu'on peut raisonnablement supposer n'être pas modéré. C'est probablement dans la même vue que les Hollandois n'enseignent point leur langue aux naturels de ces pays, & qu'ils se sont donné la peine de traduire le Nouveau Testament & des Catéchismes en chaque langue de ces différentes isles ; car, à mesure que le Hollandois seroit

devenu la langue commune de la religion, il [redacted] se seroit bientôt répandu par-tout. 1770.

Je vais ajouter à cette description de l'isle de *Savu*, un petit vocabulaire de la langue qu'on y parle, par où l'on verra qu'elle a quelque analogie avec celle des isles de la mer du sud. Plusieurs des mots sont exactement les mêmes, & les noms qui désignent les nombres, dérivent manifestement des mêmes racines.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU.
un homme,	momonne.
une femme,	mobunnee.
la tête,	catoo.
les cheveux,	row catoo.
les yeux,	matta.
les cils des yeux,	rowna matta.
le nez,	swanga.
les joues,	cavaranga.
les oreilles,	wodeeloo.
la langue,	vaio.
le col,	lacoco.
la poitrine,	soosoo.
les mamelles,	caboo soosoo.
le ventre,	dulloo.
le nombril,	assoo.
les cuisses,	tooga.
les genoux,	rootoo.
les jambes,	baibo.
le pied,	dunceala.



1770.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU.
les doigts du pied,	kiſſovei yilla.
les bras,	çamacoo.
la main,	wulaba.
un buffle,	cabaou.
un cheval,	djara.
un cochon,	vavee.
un mouton,	doomba.
une chevre,	keſavoo.
un chien,	guaca.
un chat,	maio.
une poule,	mannu.
la queue,	carow.
le bec d'un oiſeau,	pangoutoo.
un poiſſon,	ica.
une tortue,	unjoo.
une noix de coco,	niev.
le palmier-éventail,	boaceree.
l'areque,	calella.
le bétel,	canana.
la chaux,	aou.
un hameçon,	maanadoo.
le tattow, les marques qu'ils portent ſur la peau,	tata.
le ſoleil,	lodo.
la lune,	wurroo.
la mer,	aidaſſee.
l'eau,	ailea.
le feu,	aee.

1770.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU.
mourir,	maate.
dormir, *ſe coucher*,	tabudge.
ſe lever,	tateetoo.
un,	uſſe.
deux,	lhua.
trois,	tullu.
quatre,	uppah.
cinq,	lumme.
ſix,	unna.
ſept,	pedu.
huit,	arru.
neuf,	ſaou.
dix,	ſingooroo.
onze,	ſingurung uſſe.
20,	lhuangooroo.
100,	ſing aſſu.
1000,	ſetuppah.
10000,	ſelacuſſa.
100000,	ſerata.
1000000,	ſereboo.

Je dois rappeller, en finiſſant ce chapitre, qu'excepté les faits dont nous avons été témoins, & la deſcription des objets que nous avons eu occaſion d'examiner, tout le reſte eſt fondé uniquement ſur le témoignage de M. Lange ; on ne doit compter ici que ſur ſa ſeule autorité.



CHAPITRE X.

Traverſée de l'Isle de Savu *à* Batavia. *Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on radouboit notre vaiſſeau.*

1770. NOUS mîmes à la voile le matin du 21 ſeptembre 1770; & nous portâmes à l'oueſt le long de la côte ſeptentrionale de l'isle de *Savu*, & d'une autre petite isle qui gît à l'oueſt, & qui à midi, nous reſtoit au S. S. E., à deux lieues. A quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes à notre S. S. O., à trois lieues, une petite isle baſſe qui n'eſt marquée dans aucune des cartes actuellement exiſtantes, au moins de celles que j'ai pu me procurer; elle eſt ſituée au 10^{d} 47^{m} de latitude S., & au 238^{d} 28^{m} de longitude O.

Nous étions le 22 à midi, par le 11^{d} 10^{m} de latitude S., & le 249^{d} 38^{m} de longitude O.; le ſoir du 23 nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 2^{d} 44^{m} O. Dès que nous fûmes hors des isles, nous eûmes conſtamment une houle du ſud; je penſai qu'elle n'étoit pas cauſée par un vent ſoufflant de ce rumb, mais que la poſition de la côte de la *Nouvelle-Hollande* lui donnoit cette direction.

Le 26, à midi, étant au 10^{d} 47^{m} de latitude

S., & au 249^{d} 52^{m} de longitude O., la variation de l'aiguille étoit de 3^{d} 10^{m} O., & nous nous trouvions à vingt-cinq milles plus au nord que notre eſtime par le lock, différence dont je ne puis pas rendre raiſon. Le 27, à midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 10^{d} 51^{m} S., ce qui s'accordoit avec le lock, & notre longitude, de 252^{d} 11^{m} O. Nous gouvernâmes N. O. pendant toute la journée du 28, afin de découvrir la terre de *Java*, & le 29, à midi, nous étions, par obſervation, au 9^{d} 31^{m} de latitude S., & au 254^{d} 10^{m} de longitude O. Les officiers, les bas-officiers & les matelots me remirent le 30, au matin, le livre du lock, & tous les journaux que je pus obtenir; & je leur enjoignis le ſecret relativement au voyage que nous avions fait. 1770.

Nous trouvant à ſept heures du ſoir à la latitude de la pointe de *Java*, ſans voir de terre, je conclus que nous étions trop loin à l'oueſt; c'eſt pourquoi je mis le cap à l'E. N. E., après avoir gouverné auparavant au N. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous eûmes pendant la nuit du tonnere & des éclairs; & vers minuit, nous apperçûmes à la lueur des éclairs une terre qui nous reſtoit à l'eſt. Je virai de bord alors, & je portai au S. O. juſqu'à quatre heures du matin du premier octobre; & à ſix heures, nous avions au S. E. $\frac{1}{4}$ E., à cinq lieues la pointe de *Java*, ou l'extrémité occidentale de l'isle. Bientôt après, nous découvrîmes l'*Isle du prince* à l'E. $\frac{1}{2}$ S.; & à dix heures,



1770. celle de *Cracata* nous restoit au N. E. *Cracata* est une isle remarquable, élevée, & qui se termine en pic; à midi, nous l'avions au N. 40^{d} E., à sept lieues.

Je dois observer ici que pendant notre route depuis l'isle de *Savu*, je faisois entrer dans mes calculs 20 minutes par jour pour le courant ouest, que je croyois alors devoir être très-fort, sur-tout à la hauteur de la côte de *Java*, & je trouvai que cette compensation étoit précisément équivalente à l'effet du courant sur la route du vaisseau.

Le 2, à quatre heures du matin, nous nous trouvâmes tout près de la côte de *Java* par 15 brasses. Nous la longeâmes ensuite, & dès la pointe du jour j'envoyai à terre, afin de tâcher d'en tirer quelques fruits pour Tupia qui étoit très-mal, & de l'herbe pour les buffles qui vivoient toujours. Une ou deux heures après, on nous rapporta quatre noix de coco, un petit paquet de fruits du plane acheté pour un scheling & quelques herbages pour nos animaux que les Indiens donnerent si volontiers à nos gens, qu'ils les aiderent à les couper. Le pays, qui est d'un aspect très-agréable, sembloit former un bois continuel.

Sur les sept heures, nous apperçûmes deux vaisseaux Hollandois mouillant en travers de la pointe *Anger*, & j'envoyai M. Hicks à bord de l'un d'eux, pour demander des nouvelles de notre pays, d'où nous étions absens depuis

ſi long-tems. Sur ces entrefaites nous eûmes calme, & vers midi, nous mîmes à l'ancre par 1770.
18 braſſes, fond de vaſe. M. Hicks nous apprit à ſon retour que les vaiſſeaux étoient des bâtimens Hollandois de *Batavia*, dont l'un étoit deſtiné pour *Ceylan*, & l'autre pour la côte de *Malabar*; qu'il y avoit auſſi un paquebot qu'on diſoit être chargé de porter à *Batavia* les lettres des navires Hollandois qui viennent ici; mais je penſai bien plutôt que ſon principal ſoin étoit d'examiner tous les vaiſſeaux qui paſſent le détroit: enfin, nous apprîmes avec grand plaiſir que le *Swallow* avoit été à *Batavia* environ deux ans auparavant.

A ſept heures, il s'éleva une briſe du S. S. O., nous en profitâmes pour appareiller, & nous portâmes au N. E. entre l'isle & le cap; la ſonde rapportant de 18 à 28 braſſes. Nous eûmes peu de vent pendant la nuit & un courant fort ayant ſa direction contre nous; le 3, à huit heures du matin, nous n'étions que vis-à-vis la pointe de *Bantam*. Le vent ſauta alors au N. E., & nous obligea de mettre à l'ancre par 22 braſſes, à environ deux milles de la côte. La pointe nous reſtoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E., à une lieue de diſtance, & nous trouvâmes un courant fort qui portoit au N. O. Le matin, nous avions vu le paquebot Hollandois marchant à nous, mais il s'en retourna lorſque le vent paſſa au N. E.

A ſix heures du ſoir, le vent nous forçant

toujours à rester à l'ancre, un des bateaux du
1770. pays, à bord duquel étoit le maître du paque-
bot, vint sur le côté de notre vaisseau. Sa visite
sembloit avoir deux objets; l'un de connoître
l'état du bâtiment, l'autre de nous vendre des
rafraîchissemens; car il avoit des tortues, des
poules, des canards, des perroquets, des becs
croisés de risieres, des singes & d'autres mar-
chandises qu'il évaluoit fort cher, mais que
nous n'étions pas obligés d'acheter à ce prix,
parce que les provisions que nous avions em-
barquées à *Savu* n'étoient pas encore consom-
mées. Cependant, je lui donnai une piastre es-
pagnole d'une petite tortue qui pesoit trente-
six livres; je lui en donnai une seconde de dix
grosses poules, & j'en achetai ensuite quinze
autres au même prix; j'aurois pu, pour une
piastre, obtenir deux singes & un grand nom-
bre de becs croisés. Le maître du Sloup appor-
toit avec lui deux livres, dans l'un desquels il
me pria de faire écrire, par un des officiers, le
nom du vaisseau & de son commandant, celui
de l'endroit d'où nous étions partis & du lieu
pour lequel nous étions destinés, & telles au-
tres particularités que nous jugerions à propos
de lui apprendre pour l'instruction de nos amis
qui pourroient naviguer après nous. Il enre-
gistra dans le second livre les noms du vaisseau
& du commandant, afin d'en envoyer la note
au gouverneur & conseil des Indes. Nous re-
marquâmes que dans le premier livre, plusieurs
bâtimens,

bâtimens ; & en particulier des Portugais y avoient inséré les mêmes détails qu'on nous demandoit. M. Hicks pourtant, après avoir écrit le nom du vaisseau, se contenta d'ajouter, d'Europe. Le Hollandois s'en apperçut ; mais il dit qu'il étoit satisfait de ce que nous voudrions lui communiquer ; puisqu'il ne nous interrogeoit que pour donner de nos nouvelles à quelques navigateurs qui pourroient s'en informer dans la suite par intérêt. 1770.

Nous fîmes plusieurs tentatives pour appareiller avec un vent qui ne pouvoit pas surmonter le courant ; mais nous fûmes toujours obligés de retourner à l'ancre. Le 5, au matin, il arriva à nos côtés un Pros monté par un officier Hollandois, qui m'envoya un papier imprimé en Anglois, & dont il avoit des doubles en d'autres langues, & sur-tout en Hollandois & en François. Ils étoient tous signés en forme, au nom du gouverneur & conseil des Indes, par leur secretaire. Celui qu'on me présenta contenoit neuf questions très-mal exprimées dans les termes suivans.

« 1°. A quelle nation appartient le vaisseau, » & quel est son nom ?

» 2°. Vient-il d'Europe ou de quelque autre » endroit ?

» 3°. Quelle est la derniere place d'où il est » parti ?

» 4°. Où se propose-t-il d'aller ?

„ 5°. Combien y avoit-il de vaiſſeaux de la
1770. „ Compagnie Hollandoiſe dans le dernier port
„ d'où il eſt parti, & quels ſont leurs noms?
„ 6°. Eſt-il parti pour cet endroit ou pour
„ un autre, accompagné d'un ou de pluſieurs
„ de ces vaiſſeaux?
„ 7°. Lui eſt-il arrivé, ou a-t-il vu quelques
„ particularités pendant ſon voyage?
„ 8°. A-t-il vu ou parlé à quelques vaiſſeaux
„ en mer, ou dans le détroit de la ſonde? Et
„ quels ſont ces vaiſſeaux?
„ 9°. Eſt-il arrivé au vaiſſeau quelqu'autre
„ incident digne de remarque au dernier en-
„ droit d'où il eſt parti, ou pendant la traver-
„ ſée?
„ Au château de *Batavia*, par ordre du gou-
„ verneur-général & des conſeillers de l'Inde,
„ J. BRANDER BUNGL, ſecretaire. „

Je ne répondis qu'à la premiere & à la quatrieme de ces queſtions; quand l'officier s'en apperçut, il dit que la réponſe aux autres n'étoit pas de conſéquence; cependant, il ajouta ſur-le-champ qu'il devoit envoyer ce papier à *Batavia*, & qu'il y arriveroit le lendemain à midi. J'ai rapporté en détail cet incident, parce que je ſais, à n'en pouvoir douter, que ce n'eſt que depuis quelques années que les Hollandois ſe ſont aviſés d'examiner ainſi les vaiſſeaux qui paſſent dans ce détroit.

A dix heures de la même matinée, nous

appareillâmes avec une petite brise du S. O.; [redacted]
comme elle pouvoit à peine nous porter contre 1770.
le courant, vers les deux heures, nous remîmes à l'ancre au-dessous de la pointe de *Bantam* & nous y restâmes jusqu'à neuf heures. Un vent léger s'élevant alors au S. E., nous levâmes l'ancre, & nous gouvernâmes à l'est jusqu'à dix heures du lendemain au matin 6, que le courant nous força de nouveau à mouiller par 22 brasses, *Pulo-Babi* nous restant à l'E. ¼ S. E., cinq degrés & demi au S., à trois ou quatre milles de distance. Après avoir alternativement appareillé & remis à l'ancre plusieurs fois jusqu'à quatre heures de l'après-midi du 7, nous mîmes ensuite le cap à l'est avec une très-petite brise du N. E., & nous dépassâmes l'isle *Wapping*, & la premiere isle qui est à l'est de celle-là. Lorsque le vent tomba, nous fûmes portés par le courant entre la premiere & la seconde des isles situées à l'est de celle de *Wapping*; nous y jettâmes l'ancre par 30 brasses; parce que nous étions très-près d'un banc de rochers qui se prolonge en mer depuis l'une de ces isles. A deux heures du lendemain au matin 8, nous appareillâmes avec le vent de terre du sud, & nous dépassâmes le banc; mais avant midi, nous fûmes obligés de mouiller de nouveau par 28 brasses, près d'une petite isle qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille isles* & que nous ne trouvâmes marquée dans aucune carte. *Pulo-pare* nous restoit alors à l'E. N. E.,

[redacted] à ſix ou ſept milles de diſtance.

1770. MM. Banks & Solander débarquerent ſur l'isle, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cents verges de long & cent de large ; ils rencontrerent cependant une maiſon & une petite plantation, où, entr'autres fruits, il y avoit le *Palma Chriſti*, dont on fait l'huile appellée *de caſtor* dans les isles d'*Amérique*. Ils augmenterent un peu leur collection de plantes, & ils tuerent une chauve-ſouris qui avoit trois pieds d'envergeure, & quatre pluviers qui reſſembloient exactement au pluvier doré d'Angleterre. Quelque tems après leur retour, un petit bateau Indien s'approcha de nous ; il avoit à bord deux Malais qui nous apportoient trois tortues, quelques poiſſons ſecs & des citrouilles. Nous achetâmes pour une piaſtre les tortues, qui peſoient enſemble cent quarante-ſix livres, & conſidérant que nous avions dernierement payé la même ſomme pour une ſeule qui n'en peſoit que trente-ſix, nous crûmes avoir fait un bon marché. Le vendeur parut auſſi content que nous, & nous traitâmes enſuite pour ſes citrouilles, qu'il ne vouloit nous céder que pour une piaſtre. Nous lui dîmes que ce prix étoit trop haut ; il en convint, mais il nous propoſa de couper la piaſtre & de lui en donner une partie. A la fin cependant, une pataque portugaiſe très-brillante le tenta, & il nous donna pour l'avoir ſes vingt-ſix citrouilles. En partant, il nous fit ſigne de ne pas dire à

Batavia qu'un bateau étoit venu à notre bord. [redacted]
Nous ne pûmes pas doubler *Pulo-pare* ce jour-là ; mais vers les dix heures du ſoir, ayant gagné le vent de terre du ſud, nous appareillâmes & nous portâmes à l'E. S. E. pendant toute la nuit. Nous remîmes à l'ancre, le 9, à dix heures du matin, pour attendre la briſe de mer ; elle ſe leva à midi au N. N. E. ; nous courûmes alors vers la rade de *Batavia*, où nous mouillâmes à quatre heures de l'après-midi. 1770.

Nous y trouvâmes l'*Harcourt*, vaiſſeau de notre compagnie, deux bâtimens Anglois de particuliers, treize grands vaiſſeaux Hollandois, & un nombre conſidérable d'autres petits bâtimens. Sur-le-champ nous vîmes arriver à notre bord un bateau appartenant à un vaiſſeau qui arboroit une grande flamme, & l'officier qui le commandoit ayant demandé qui nous étions & d'où nous venions, s'en retourna avec les réponſes que nous jugeâmes à propos de lui faire. Lui & ſes gens étoient auſſi pâles que des ſpectres, préſages ſiniſtres des maux que nous aurions à ſouffrir dans un pays ſi mal-ſain ; mais notre équipage qui, excepté Tupia, étoit très-bien portant, & fort accoutumé à toutes ſortes de climats, n'imaginoit pas que rien pût l'incommoder. Sur ces entrefaites, j'envoyai un lieutenant à terre pour avertir le gouverneur de notre arrivée, & lui faire des excuſes ſi je ne le ſaluois pas. Comme je ne pouvois tirer

[redacted]

1770. que trois canons, outre les pierriers, qui, à ce que je craignois, ne ſeroient pas entendus, je penſai qu'il valoit mieux ne point faire de ſalut.

Dès que le bateau fut parti, le charpentier me remit un état des avaries de notre vaiſſeau, dont voici la copie.

« Le vaiſſeau a beaucoup de voies d'eau, » puiſqu'il fait de douze à ſix pouces d'eau » par heure; la quille eſt endommagée en plu- » ſieurs endroits, & les empatures de la poupe » ſont très-larguées. Il a perdu ſa fauſſe quille » depuis le milieu à l'avant, & peut-être plus » loin, parce que l'eau ne m'a pas permis de » la viſiter en entier quand on l'a mis à la bande » pour le radouber. Il eſt fort endommagé à » bord au-deſſous du grand porte-boſſoir, où » j'imagine qu'eſt la plus grande voie, ce que » je n'ai pas pu vérifier. Une des pompes du » bas-bord eſt inutile, les autres ſont fort mau- » vaiſes; les mâts, les vergues, les bateaux » & la calle ſont d'ailleurs en aſſez bon état. »

Comme nous croyions unanimement que le bâtiment ne pouvoit pas en ſûreté remettre à la voile pour l'Europe, ſans qu'on eût examiné ſa quille, je réſolus de demander permiſſion de mettre à la bande *à Batavia*. Penſant qu'il étoit néceſſaire de faire cette demande par écrit, je dreſſai une requête, & après qu'elle fut traduite en Hollandois, nous allâmes tous à terre le lendemain au matin. 10.

Nous nous rendîmes ſur-le-champ à la mai-

son de M. Leith, le seul négociant Anglois un peu considérable qui résidât dans cette ville ; il nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous instruire sur la maniere dont nous devions nous y prendre pour nous procurer un logement & les autres choses dont nous aurions besoin pendant notre séjour ; il nous dit qu'il y avoit un hôtel ou une espece d'hôtellerie, entretenue par ordre du gouvernement, où tous les marchands & les étrangers étoient obligés de loger, en payant un demi pour cent de la valeur des marchandises mises dans un magasin que le maître de la maison devoit fournir ; mais que puisque nous étions sur un vaisseau de Roi, nous serions les maîtres de vivre où il nous plairoit, en demandant permission au gouverneur qui l'accordoit ordinairement. Il ajouta qu'il nous en coûteroit moins de louer une maison dans la ville, & d'amener à terre nos domestiques, si nous avions quelqu'un sur qui nous puissions compter pour acheter des provisions ; mais comme nous n'avions personne qui parlât Malais, MM. Banks & Solander & nos officiers résolurent d'aller à l'hôtel. Nous y retînmes donc nos lits, & nous fîmes dire que nous y coucherions le soir. 1770.

A cinq heures de l'après-midi, je fus introduit chez le gouverneur-général qui me reçut fort honnètement : il me dit qu'on me fourniroit tout ce dont j'aurois besoin, & que le len-

[redacted] demain au matin, ma requête seroit mise sous
1770. les yeux du conseil, où je voudrois bien me rendre.

Vers les neuf heures, nous eûmes une tempête terrible, des éclairs, de la pluie & du tonnerre; le grand mât d'un des vaisseaux de la Compagnie hollandoise fut fendu & couché sur le pont. Son grand mât de hune & son grand perroquet furent mis en pieces; il y avoit au-haut de ce dernier une verge de fer qui probablement attira le tonnerre. Ce bâtiment n'étoit pas à plus de deux encablures du nôtre, & suivant toute apparence, nous aurions partagé le même sort, si la chaîne électrique que nous avions dressée depuis peu n'eût conduit la foudre sur le côté du vaisseau. Nous échappâmes à ce danger, mais l'explosion causa sur nous un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, & la chaîne parut en même-tems comme une traînée de feu. Dans ce moment, une sentinelle chargeoit son fusil; la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui se brisa. A cette occasion, je ne puis m'empêcher de recommander à tous les vaisseaux, quelle que soit leur destination de prendre, des *conducteurs* de la même espece que le nôtre; & j'espere que l'accident du bâtiment hollandois déterminera tous ceux qui liront cette relation à ne point laisser de verges de fer au haut de la grande hune.

Le lendemain au matin, 11, je me rendis

[redacted]
1770.

à la chambre du conseil, & l'on m'assura de nouveau qu'on me fourniroit tout ce dont j'avois besoin. Sur ces entrefaites, nos observateurs & nos officiers qui étoient à terre convinrent de donner chacun au maître de l'hôtel deux rixdalles ou neuf chelings par jour, pour la table & le logement; comme ils étoient au nombre de cinq, & qu'ils devoient recevoir probablement plusieurs visites des gens du vaisseau, l'hôte promit de leur servir une table séparée, à condition qu'ils donneroient une rixdalle pour le dîner de chaque étranger & une seconde pour son souper & son lit. D'après cette stipulation, on leur fournit du thé, du caffé, du punch, des pipes & du tabac, pour eux & pour leurs amis, autant qu'ils purent en consommer. Ils fixerent aussi le prix d'une demi-roupie ou d'un cheling & trois pences par jour, pour chacun de leurs domestiques.

Ils apprirent bientôt que ce taux étoit plus que double de celui que coûtoient ordinairement la table & le logement dans la ville; & leur table, quoiqu'elle eût un air de magnificence, étoit très-mal servie. Leur dîner étoit composé d'un service de quinze plats, & celui de leur souper de treize; mais il y en avoit neuf ou dix de mauvaises volailles diversement apprêtées & servies souvent pour la seconde, troisieme & quatrieme fois; cependant peu de jours après, on leur dit à *Batavia* que la maniere dont on les traitoit étoit une sorte d'essai;

1770. que c'étoit l'usage de servir les étrangers à leur arrivée avec le moins de dépense possible de la part de l'hôte; que si par indifférence ou par bonté de caractere ils se trouvoient contents, l'aubergiste continuoit à les servir de même; mais s'ils se plaignoient, on rendoit peu à peu leur table meilleure, jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits, ce qui arrivoit quelquefois avant qu'on les traitât à proportion de ce qu'ils payoient. D'après cet avis, ils firent des remontrances, & leur table fut mieux servie. Cependant M. Banks, dégoûté de cette maniere de vivre, loua pour lui & ses compagnons de voyage, une petite maison voisine de l'auberge, au prix de dix rixdalles, ou deux livres cinq chelings sterling par mois; mais il fut bien loin d'y rencontrer les commodités & l'agrément qu'il attendoit; il étoit défendu, sous peine de châtiment à qui que ce fût, d'y coucher lorsqu'on viendroit lui rendre visite; & presque tous les hollandois alloient, chacun à leur tour, demander sans aucune cérémonie ce qu'on y vendoit; car il arrive très-rarement à *Batavia* des particuliers qui ne soient pas marchands. Toutes les personnes à leur aise y louent des voitures : M. Banks en loua deux pour quatre rixdalles. Ce sont des chaises ouvertes, qui ont deux places & qui sont conduites par un homme assis sur un siege.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle demeure, il envoya chercher Tupia qui jusqu'alors étoit

reſté à bord du vaiſſeau à cauſe d'une maladie [redacted]
occaſionnée par la bile & pour laquelle il avoit 1770.
refuſé opiniâtrément de prendre aucun remede.
Il arriva bientôt avec ſon valet Tayeto ; en
ſortant du vaiſſeau & pendant qu'il fut dans le
bateau, il étoit abattu & engourdi ; mais à peine
fut-il entré dans la ville, qu'il parut animé
d'une nouvelle vie. Les maiſons, les voitures,
les rues, les habitans & une multitude d'autres
objets nouveaux pour lui, ſe précipitoient à la
fois dans ſon imagination, & y produiſirent
un effet ſemblable à celui de cette force ſubite
& ſecrete qu'on imagine provenir d'un enchantement.
Tayeto exprimoit ſon étonnement &
ſon plaiſir avec encore moins de retenue ; il ſe
mit à danſer dans les rues ſaiſi d'une eſpece
d'extaſe, & il examinoit tout avec une curioſité
empreſſée & ardente, à chaque inſtant
éveillée & ſatisfaite. Les divers habillemens des
hommes qu'il voyoit furent une des premieres
choſes que remarqua Tupia, & il nous fit
pluſieurs queſtions ſur ce point. Quand nous
lui dîmes que dans cette ville qui raſſemble
des habitans des nations les plus éloignées,
chacun portoit le vêtement de ſon pays, il
voulut ſe conformer à l'uſage & prendre celui
d'*Otahiti*. On lui apporta du vaiſſeau des étoffes
de la mer du ſud & il s'habilla lui-même
avec beaucoup de promptitude & de dextérité.
Les habitans de *Batavia* qui avoient vu Otaourou,
l'Indien qu'y avoit amené M. de Bougain-

[redacted] ville, demandoient si Tupia n'étoit pas la même
1770. personne. Nous apprîmes par-là que le vaisseau dont les Otahitiens nous avoient parlé n'étoit point Espagnol, mais François.

Sur ces entrefaites, j'obtins pour le sur-intendant de l'isle d'*Onrust* un ordre qui lui enjoignit de recevoir notre bâtiment qui devoit y être radoubé; & j'envoyai à M. Stephens, secretaire de l'amirauté, la nouvelle de notre arrivée à *Batavia* par un des vaisseaux qui faisoient voile pour la Hollande.

Les dépenses qu'entraînoient le radoub de l'*Endeavour* me forcerent de chercher de l'argent dans cette place; j'imaginois en trouver facilement; mais je me trompois. Après bien des démarches, je ne pus rencontrer aucun particulier qui eut le pouvoir ou la volonté de m'avancer la somme dont j'avois besoin. Dans cet embarras, je présentai ma requête par écrit au gouverneur lui-même, & il ordonna au Sabandar de me fournir de la caisse de la Compagnie l'argent que je demanderois.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours, par des contretemps & des méprises, le 18, au matin, je levai l'ancre, & je fis voile vers *Onrust*. Peu de jours après, nous allâmes le long du quai sur l'isle de *Cooper* qui est tout près d'*Onrust*, pour y débarquer notre équippement.

Nous n'étions que depuis neuf jours dans ce pays, & nous commencions déjà à ressentir

les funestes effets du climat & de sa situation. Après la premiere activité qu'inspira à Tupia 1770.
la nouveauté des objets qu'il apperçut, il retomba dans sa premiere langueur & son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine; les deux domestiques de M. Banks étoient mourants, & le docteur Solander avoit la fievre. Presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades; il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse & marécageuse de Batavia, & aux canaux sans nombre remplis d'ordures qui coupent la ville dans tous les sens. Le 26, je fis dresser une tente pour y loger les gens du vaisseau; un très-petit nombre d'entr'eux étoit en état de faire leur service; le pauvre Tupia, dont l'état commençoit à nous sembler désespéré, & qui jusqu'alors étoit resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respireroit un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il étoit environné. On ne pouvoit cependant pas le conduire à bord de l'*Endeavour*, car il étoit désagréé, & on se préparoit à le mettre à la bande pour le caréner; mais le 28, M. Banks l'accompagna dans l'isle de *Cooper*; ou, comme on l'appelle ici, de *Kuypor*; & comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui dressa une tente. La brise de mer & de terre souffle directement sur cet en-

[redacted] droit, & il témoigna qu'il étoit fort content de
1770. sa nouvelle situation. M. Banks, que son humanité retint deux jours près de ce malheureux Indien, revint à la ville le 30; il avoit une fievre intermittente qui se changea en fievre tierce, si violente, que pendant l'accès elle le privoit de l'usage de ses sens, & lorsqu'il finissoit, il étoit si foible qu'il pouvoit à peine se traîner pour descendre son escalier. La maladie du docteur Solander avoit aussi augmenté, & notre chirurgien, M. Monkhouse, étoit au lit.

Le 5 novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtiments Hollandois qui venoient charger du poivre le long des quais, notre vaisseau entra dans le port, & le même jour M. Monkhouse, homme plein de lumieres & de raison, fut la premiere victime de ce climat mal-sain : l'état où nous nous trouvions, aggravoit encore le regret de sa perte. Le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, & M. Banks ne pouvoit pas sortir. Notre détresse étoit on ne peut pas plus grande, & l'avenir très-effrayant. Tous nos efforts étoient incapables de surmonter les dangers qui nous menaçoient; le courage, les soins & la vigilance étoient aussi peu efficaces, & la mort que nous ne pouvions ni éviter ni fuir, s'approchoit à chaque instant de nous. Nous louâmes des domestiques Malais pour nous servir, mais ils étoient si négligents & si inca-

pables de commisération qu'ils ne se tenoient pas même auprès des malades, qui étoient souvent obligés de quitter leur lit pour les aller chercher. Le 9, notre pauvre Tayeto, valet de Tupia, mourut, & son maître en fut si affecté que nous désespérâmes de lui voir survivre jusqu'au lendemain. 1770.

Cependant, on examina le fond de notre vaisseau, & on le trouva dans un état beaucoup plus mauvais que nous ne l'imaginions ; il avoit perdu toute sa fausse quille jusqu'à vingt pieds de l'étambord ; la quille étoit considérablement endommagée en différents endroits. Une grande partie du doublage étoit détachée, & plusieurs planches étoient brisées ; deux d'entr'elles & la moitié d'une troisieme au-dessous du grand porte-bossoir, près de la quille, étoient si usées qu'elles n'avoient pas plus d'une ligne & demie d'épaisseur, & les vers y avoient pénétré jusqu'aux couples. Cependant, avec toutes ces avaries, il avoit fait plusieurs centaines de lieues dans des parages où la navigation est aussi dangereuse qu'en aucune autre partie du globe. A combien nous échappâmes de tourmens, en ignorant qu'une partie si considérable de la quille n'étoit plus que de l'épaisseur d'une semelle de soulier, & qu'entre nous & la mort il n'y avoit qu'une barriere si mince & si fragile ! mais il sembloit que nous n'avions été conservés jusqu'alors que pour périr ici. MM. Banks & Solander étoient si mal, que les

[redacted] 1770.

médecins déclarerent qu'il ne leur restoit d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. En conséquence, je louai pour eux, à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenoit au maître de l'auberge qui s'engagea à leur fournir des provisions & des esclaves. Comme ils avoient déjà éprouvé qu'ils ne pouvoient pas se faire servir par ces esclaves, qui avoient d'autres maîtres & qui étoient absolument sans attention & sans intérêt pour les malades ; ils acheterent chacun une femme Malaise dans l'espoir d'être mieux soignés. Ils ne se tromperent pas, & ils retrouverent dans ces femmes, qui leur appartenoient en propre, toute la tendresse & les soins de leur sexe. Tandis qu'on faisoit ces préparatifs, ils apprirent la mort de Tupia qui succomba à son mal, peu de jours après la perte de son valet, qu'il aimoit avec l'attachement d'un pere.

Le 14, la quille du vaisseau fut entiérement radoubée, & je fus fort content du calfatage. Je manquerois à la justice qui est due aux officiers & aux ouvriers de ce chantier, si je ne déclarois pas que, suivant moi, il n'y en a point dans le monde où l'on puisse mettre un vaisseau à la bande plus sûrement & avec plus de commodités & de promptitude, & le réparer avec plus de soin & d'adresse. A *Onrust*, ils abattent le vaisseau en le tirant sur ses deux mâts, pratique que nous n'avons pas encore adoptée & qui est incontestablement plus sûre &

& plus expéditive que celle d'appliquer le cabeſtan ſur un ſeul. Il faut que le reſpect ſuperſtitieux pour les anciennes coutumes ait bien de la force & qu'on manque abſolument de raiſon, ſi l'on n'adopte pas cet uſage lorſqu'on a vu avec quelle facilité les Hollandois couchent leurs plus grands vaiſſeaux ſur le côté. 1770.

MM. Banks & Solander recouvroient peu à peu leur ſanté à leur maiſon de campagne, qui étoit expoſée à la briſe de mer; & en outre ſituée ſur un courant qui contribuoit beaucoup au renouvellement de l'air. J'étois alors très-mal; M. *Sporing* & un matelot, qui avoient accompagné M. Banks, eurent auſſi la fievre intermittente, & il n'y avoit plus dans tout l'équipage que dix perſonnes qui fuſſent en état de faire le ſervice.

Cependant on ſe mit à gréer le vaiſſeau, & à conduire l'eau & l'équippement à bord; nous fûmes obligés d'acheter de l'eau à Batavia, & de payer ſix chelings huit pences pour cent cinquante gallons.

Vers le 26, nous eûmes le commencement de la mouſſon d'oueſt, qui ordinairement, pendant la nuit, ſouffle du S. O. ou du N. Quelques nuits avant celle-ci, la pluie fut très-forte & accompagnée de beaucoup de tonnerre; dans la nuit du 25 au 26, elle tomba pendant près de quatre heures ſans interruption, avec tant d'abondan-

ce, que je n'ai jamais rien vu de ſembla-
1770. ble. L'eau entroit de tous côtés dans la maiſon de M. Banks; elle y formoit dans les chambres baſſes un courant qui auroit pu faire aller un moulin: il étoit alors aſſez bien rétabli pour en ſortir, & quand il arriva à *Batavia* le lendemain au matin, il fut fort ſurpris de voir tous les lits, qu'on avoit été obligé de ſuſpendre pour les ſécher.

Quoique la ſaiſon pluvieuſe eût commencé, cependant nous avions quelques intervalles de beau tems. Les grenouilles qui croaſſent dans les marais dix fois plus haut que celles d'Europe, nous annonçoient la pluie par un bruit continuel qui étoit preſque inſupportable; & le nombre des couſins & des moſquites qui avoient été incommodes, même dans la ſaiſon ſeche, étoit alors devenu infini, on les voyoit ſortir en foule de deſſus les eaux ſtagnantes comme les abeilles d'une ruche. Ils ne nous incommodoient pourtant pas beaucoup dans le jour; & leurs piquures, quelques douloureuſes qu'elles fuſſent d'abord, ne faiſoient jamais mal plus d'une heure; de ſorte que nous ne nous reſſentions pas le jour des piquures que nous avions reçues pendant la nuit.

Le vaiſſeau étant entiérement radoubé le 8 Décembre, après que nous eûmes embarqué ſon eau & ſon équippement, & recon-

duit les malades à bord, nous remontâmes [redacted]
dans la rade de *Batavia*; & nous mîmes à l'ancre par quatre brasses & demie. 1770.

Depuis ce tems jusqu'au 24, nous nous occupâmes à mettre à bord le reste de l'eau & nos provisions, avec quelques nouvelles pompes, & à faire plusieurs autres préparatifs pour appareiller. Tous ces travaux auroient fini beaucoup plutôt, si la maladie & la mort n'avoient pas mis hors de service ou enlevé un grand nombre de nos gens.

Pendant notre séjour à *Batavia*, le *Comte d'Elgin*, capitaine *Cook*, vaisseau de la Compagnie Angloise, mouilla dans la rade. Il alloit de Madrass à la Chine, & ayant perdu le tems du passage, il touchoit à *Batavia* pour attendre la saison suivante. *Le Phœnix*, capitaine *Black*, autre vaisseau Anglois, venant de *Bencouli*, y mit aussi à l'ancre.

L'après-midi de la veille de Noël, je pris congé du gouverneur & de plusieurs des principaux habitans de la ville avec qui j'avois formé des liaisons, & dont j'ai reçu tous les secours & toutes les honnêtetés possibles; mais sur ces entrefaites, il nous arriva un accident qui pouvoit avoir des suites désagréables. Un matelot s'étoit enfui d'un vaisseau Hollandois qui mouilloit dans la rade & s'étoit réfugié à bord du mien : le capitaine s'adressa au gouverneur pour le reclamer comme sujet de la Hollande, & il en obtint pour cela

[redacted] un ordre. Lorſqu'on me remit cet ordre, je
1770. répondis que je délivrerois le déſerteur, ſi on prouvoit qu'il fut Hollandois. Je donnai à l'officier Hollandois un billet par lequel j'enjoignis à M. Hicks, qui commandoit au vaiſſeau, de relâcher le matelot à cette condition. Je paſſai la nuit à terre, & le lendemain au matin 25, le capitaine Hollandois vint me dire que mon Lieutenant n'avoit pas voulu ſe deſſaiſir du matelot, allégant qu'il n'étoit pas Hollandois, mais ſujet de la Grande-Bretagne né en Irlande. Je lui répliquai que l'officier avoit éxécuté mon commandement à la lettre, & que ſi l'homme étoit ſujet de l'Angleterre, on ne devoit pas attendre que je l'abandonnaſſe. Le capitaine me déclara alors qu'il venoit de la part du gouverneur redemander l'homme qui étoit Danois & enregiſtré dans les livres du vaiſſeau comme natif d'Elſeneur. J'obſervai au capitaine que puiſqu'il ne ſoutenoit plus que le matelot fût Hollandois, qu'il ſembloit y avoir quelque mépriſe dans les ordres du gouverneur, parce que certainement il ne me redemanderoit jamais un matelot Danois qui n'avoit commis d'autre crime que de préférer le ſervice d'Angleterre à celui de la Hollande. Afin de le convaincre que je deſirois ſincérement d'éviter les conteſtations, j'ajoutai que ſi l'homme étoit Danois, je le céderois par politeſſe, quoiqu'on ne pût pas l'exiger de droit ; mais

que si de fait, il étoit natif de la Grande-Bretagne, je le retiendrois à tout évenement. 1770.
Nous nous quittâmes ainsi, & bientôt après, je reçus de M. Hicks une lettre qui prouvoit d'une maniere incontestable que le matelot en question étoit sujet de sa Majesté Britannique. Je portai sur-le-champ cette lettre au Sabandar, en le priant de la montrer au gouverneur, & de signifier à son Excellence que je ne relâcherois point le matelot. Ma déclaration eut l'effet que je souhaitois, & je n'entendis plus parler de cette affaire.

Le soir j'allai à bord avec M. Banks & le reste de nos officiers & observateurs qui avoient toujours résidé à terre, & dont la santé étoit un peu meilleure, quoiqu'ils ne fussent pas parfaitement rétablis.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous mîmes à la voile avec une petite brise du S. O. *L'Elgin*, vaisseau de notre Compagnie, nous salua de trois acclamations & de treize coups, & la garnison de quatorze; nous rendîmes les deux saluts avec nos pierriers. Bientôt après le vent se fixa au N. ¼ N. O., ce qui nous obligea de mettre à l'ancre précisément en dehors des bâtimens qui étoient dans la rade.

A notre départ, le nombre de nos malades montoit à quarante, & le reste de l'équipage étoit très-foible. Tout le monde avoit été malade, excepté le voilier; vieillard de soi-

xante-dix à quatre-vingts ans, & il eſt à re-
1770. marquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant notre relâche à *Batavia.* Nous y enterrâmes ſept perſonnes, le chirurgien, trois matelots, le domeſtique de M. Green, Tupia & Tayeto, ſon valet. Tous furent victimes de l'inſalubrité de l'air ſtagnant & putride du pays, hormis Tupia: comme il étoit accoutumé dès ſa naiſſance à ſe nourrir principalement de végétaux, & en particulier de fruits mûrs, le changement de nourriture lui fit contracter bientôt toutes les maladies des marins, & il auroit probablement ſuccombé avant la fin de notre voyage, quand même nous n'aurions pas été obligés de toucher à *Batavia* pour radouber *l'Endeavour.*

CHAPITRE XI.

Deſcription de Batavia *& du pays adjacent; de ſes fruits, fleurs & autres productions.*

Batavia, la capitale des domaines Hollandois dans l'Inde, à laquelle on ne peut comparer aucune autre ville des poſſeſſions Européennes en Aſie, eſt ſituée ſur le côté ſeptentrional de l'iſle de *Java*, dans une plaine baſſe & marécageuſe, où pluſieurs petites rivieres qui prennent leur ſource dans les mon-

tagnes appellés *Blaeuwen Berg*, à environ qua- [redacted]
rante milles dans l'intérieur du pays, débou- 1770.
chent dans la mer, & où la côte forme une grande baie appellée *Baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la *Sonde*. D'après les obſervations aſtronomiques faites ſur les lieux par M. Mohr, qui a bâti un bel obſervatoire auſſi bien fourni d'inſtrumens que ceux d'Europe, on ſait qu'elle gît au 6^{d} 10^{m} de latitude S., & au 106^{d} 50^{m} de longitude O. du méridien de Greenwich.

Les Hollandois ſemblent avoir choiſi ce terrein pour la commodité de la navigation intérieure; & à cet égard, c'eſt véritablement une ſeconde Hollande ſupérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur conſidérable, où l'eau eſt ſtagnante plutôt que courante, & dont pluſieurs ſe prolongent à pluſieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maiſons ſont grandes & les rues larges, proportionnellement au nombre de maiſons qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrein qu'aucune ville de l'Europe. *Valentyn*, qui en a fait la deſcription vers l'an 1726, dit qu'il y avoit alors dans l'enceinte des murailles douze cents quarante-deux maiſons Hollandoiſes, & douze cents Chinoiſes; & que hors des remparts on en comptoit mille ſoixante-ſix Hollandoiſes, & douze cents quarante Chinoiſes, outre douze autres où l'on

vendoit de l'arrack ; ce qui fait en tout quatre
1770. mille ſept cents ſoixante ; mais ce nombre nous paroît fort exagéré, ſur-tout relativement à la quantité de maiſons qu'on dit être en dedans des murs.

Les rues ſont ſpacieuſes & belles, & les bords des canaux ſont plantés de rangées d'arbres qui forment un coup-d'œil très-agréable ; mais les canaux & les arbres concourent à rendre cette ville mal-ſaine. L'eau ſtagnante des canaux exhale dans la ſaiſon ſeche une puanteur inſupportable & les arbres empêchent le renouvellement de l'air qui pourroit diſſiper, juſqu'à un certain point, les exhalaiſons putrides. L'inconvénient eſt égal dans la ſaiſon pluvieuſe ; car alors ces réſervoirs d'une eau corrompue ſortent de leurs lits, inondent la partie baſſe de la ville, ſur-tout dans le voiſinage de l'hôtel où logent les étrangers, & rempliſſent les étages inférieurs des maiſons où ils laiſſent une quantité inconcevable d'ordure & de vaſe. On nettoye quelquefois ces canaux, mais cette opération malfaite entraîne des ſuites auſſi funeſtes que ſi l'on y laiſſoit une eau croupiſſante. La boue noire qu'on tire du fond, eſt depoſée ſur les bords, c'eſt-à-dire au milieu des rues, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de conſiſtance pour qu'on puiſſe la charger ſur un bateau & l'enlever. Comme cette boue eſt compoſée principalement d'excrémens humains qu'on jette dans les canaux tous les matins,

parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoisonne l'air au loin, tandis 1770. qu'elle se seche. Les eaux courantes elles mêmes sont nuisibles à leur tour par la malpropreté des habitans. Ils traînent de tems en tems sur le rivage un cochon mort de maladie, ou le cadavre d'un cheval; & comme personne en particulier n'est chargé de nettoyer les rues, les cadavres y restent jusqu'à ce que le tems ou le hasard les ait consumés ou que quelqu'autre cause les emporte. Pendant que nous y étions, un buffle mort resta plus d'une semaine sur le bord d'une riviere qui traverse une des principales rues, & fut entraîné par une inondation.

Les maisons sont en général bâties d'une maniere très-convenable au climat; elles consistent en une très-grande chambre ou salle de plein pied, avec deux portes aux extrémités qui sont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la salle un cabinet où le maître du logis travaille à ses affaires; & au milieu de la maison, il y a une cour qui donne du jour à la salle & y répand en même-tems de l'air. D'un des coins de la salle, des escaliers conduisent à l'étage de dessus, où les chambres sont aussi spacieuses & aérées. Une galerie couverte, ménagée dans la cour, leur sert de salle à manger, & d'autres fois elle est occupée par les femmes esclaves à qui l'on ne permet pas de s'asseoir ailleurs.

Les bâtimens publics ſont, pour la plupart, 1770. vieux, lourds & de mauvais goût; mais la nouvelle Egliſe n'eſt pas ſans élégance; elle a un dôme qu'on apperçoit à une grande diſtance en mer; quoique l'édifice paroiſſe peſant, l'intérieur en eſt très-beau: il eſt magnifiquement illuminé par des luſtres, & l'on y voit un très grand orgue. La ville eſt fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il eſt ancien & tombe en ruines dans pluſieurs endroits. La muraille elle-même eſt environnée par une riviere qui a cinquante à cent verges de large; le courant en eſt rapide & l'eau baſſe. De l'autre côté du rempart dans l'intérieur; on trouve encore un canal d'une l'argeur inégale; de ſorte qu'en entrant ou en ſortant par les portes, il faut paſſer deux ponts. Il n'eſt pas permis aux gens oiſifs & aux étrangers de ſe promener ſur les remparts, qui nous ont paru mal fournis de canons.

Le château ou la citadelle eſt ſitué à l'extrémité N. E. de la ville; les murailles en ſont plus élevées & plus épaiſſes que celles de la ville, ſur-tout près de la place de débarquement, où il n'y a de l'eau que pour les bateux, & qui eſt entiérement commandée par la fortereſſe, munie d'une artillerie nombreuſe qui ſe préſente d'une maniere très-impoſante.

Le château contient des appartemens pour le gouverneur général & tout le conſeil de l'Inde, & il leur eſt enjoint de s'y refugier en cas

de siége. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie, & en particulier celles qui viennent d'Europe ; c'est-là que travaillent tous ses facteurs. On y trouve encore beaucoup de canons ; nous n'avons pas pu savoir si c'est pour les monter sur les murailles, ou pour en fournir les vaisseaux. On dit que la Compagnie a aussi beaucoup de poudre répandue en différens arsenaux, afin que si quelques-uns étoient détruits par la foudre, qui tombe souvent à *Batavia*, les autres dépôts soient conservés. 1770.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre à vingt ou trente milles dans les environs, un grand nombre de forts ; ils ne semblent être destinés qu'à tenir les naturels du pays en respect, & en effet ils ne sont propres qu'à cela. C'est dans la même vue que les Hollandois ont construit des especes de maisons garnies chacune de huit canons, & qui sont situées de maniere qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, & par conséquent aux chemins qui sont sur leurs bords. Quelques-unes se trouvent dans la ville, & c'est par le feu d'une de celles-ci que toutes les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740, lors de leur révolte. Ces redoutes sont dispersées sur toutes les parties de l'isle de *Java* & des autres isles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers. Nous

[redacted] aurions dressé le plan d'un de ces singuliers
1770. forts ou maisons fortifiées, si nos dessinateurs n'avoient pas été malades presque pendant tout le tems de notre séjour à *Batavia*.

Si les fortifications des Hollandois ne sont pas formidables en elles-mêmes, elles le sont du moins par leur situation, car elles sont placées parmi des marais, où les chemins, qui ne sont rien autre chose qu'une jettée entre un canal & un marais, peuvent être facilement détruits, ce qui arrêteroit entiérement ou retarderoit de beaucoup l'approche d'une grosse artillerie. Il seroit extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter les canons dans les bateaux, puisqu'il faudroit qu'ils passassent sous le feu de l'artillerie du château, dont l'ennemi ne pourroit pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai est mortel dans ce pays, & quiconque y arrêtera un ennemi, le détruira infailliblement. En moins d'une semaine nous avons ressenti les effets de ce climat mal-sain, & en moins de quinze jours notre équipage fut incapable de faire le service. On nous a dit que de cent soldats qui y arrivent d'Europe, il etoit rare qu'il en survécût cinquante la premiere année; que de ces cinquante, la moitié étoit à l'hôpital, & qu'il n'en restoit pas dix en parfaite santé. Ce calcul est peut-être exagéré, mais les misérables Européens que nous avons vu, pâles & foibles, se traîner avec un fusil, nous portent à croire qu'il

n'eſt pas bien éloigné. A la vérité, tous les blancs de la ville ſont ſoldats ; les plus jeunes 1770. ſont toujours ſous le drapeau, & ceux qui ont ſervi cinq ans, ſont ſujets à y être rappellés quand on juge que leur ſecours eſt néceſſaire ; mais comme on ne les exerce jamais & qu'ils ne font aucun ſervice, on ne peut pas attendre beaucoup de ces inſulaires. Les Portugais ſont en général bons tireurs parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons ſauvages ou des dains. Les *Mardykers* & les Chinois ne connoiſſent point l'uſage des armes à feu ; cependant comme ils ont la réputation d'être braves, ils pourroient faire beaucoup de carnage avec leurs armes, les ſabres, les lances & les dagues. Les *Mardykers* ſont des Indiens de toutes nations, dont les ancêtres étoient libres & qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

S'il eſt difficile d'attaquer *Batavia* par terre, il eſt abſolument impoſſible d'en former le ſiége par mer, car l'eau eſt ſi baſſe, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher de la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appellé *la Riviere* ; défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre. Il aboutit à l'autre extrémité ſous le feu de la partie la plus forte du château, & ſa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville, eſt interrompue par de grandes poutres flottantes ;

1770. formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, & qu'on n'ouvre jamais sous aucun prétexte avant le lendemain au matin. Le havre de *Batavia* passe pour le plus beau de l'Inde & il semble que c'est avec raison ; il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte ; & le fond en est si bon que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. La mer n'y est jamais incommode ; & il n'y a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade & la riviere. Quand la brise de mer souffle frais ; elle produit une mer moutonnante ; dangereuse pour les bataux. Notre chaloupe toucha un jour trois fois en entreprenant de sortir, elle ne regagna l'embouchure de la riviere qu'avec difficulté. Nous y avons vu échouer un bateau chargé de voiles & d'agrès qu'il portoit à un des vaisseaux de la Compagnie. En dehors & autour du havre, il y a plusieurs isles dont les Hollandois se sont emparées, & qu'ils emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appellée *Edam*, tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort. Quelques-uns sont condamnés à y rester quatre-ving-dix-neuf ans, d'autre quarante, vingt, ou moins, jusqu'à cinq, suivant la nature de leur délit. Pendant le tems de leur bannissement, on les occupe comme esclaves à faire des cordes & à d'autres travaux. Sur une autre isle appellée *Purmerent*, ils ont construit un

hôpital où l'on dit que les malades recouvrent [redacted]
la santé beaucoup plus promptement qu'à *Batavia*. 1770.
Dans une troisieme nommée *Kuyper*, la Compagnie a des magasins pour le riz & d'autres marchandises de peu de valeur ; & les vaisseaux étrangers qu'on met à la bande à *Onrust*, autre isle dont on a déja parlé, y déposent leurs cargaisons & équippemens sur des quais très-commodes pour cela. C'est-là que furent portés les canons, les voiles & les autres provisions du *Falmouth*, vaisseau de roi anglois, qui fut condamné en revenant de *Manille*, & le bâtiment resta plusieurs années, n'ayant à bord que les seuls officiers non brevetés. On leur fit régulierement des remises d'Angleterre, mais on n'eut aucune attention aux différens mémoires qu'ils présenterent pour être licenciés. Heureusement pour eux, les Hollandois, six mois avant notre arrivée, jugerent à propos de vendre à l'encan le vaisseau & tout son équippement, & de renvoyer les officiers en Angleterre, sur des bâtimens de la Compagnie.

Le pays des environs de *Batavia*, dans un espace de quelques milles, est semé par-tout de maisons de campagne & de jardins. La plupart des jardins sont très-grands, & par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrein peut en porter, de sorte que l'isle ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvroient autre-

[redacted] fois, si l'on en excepte les fruits que lui procu-
1770. rent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrein plat qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, & qui est entrecoupé par des rivieres & des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient; tous les champs & jardins sont environnés d'un fossé, & au milieu des terres cultivées, on touve par-tout des marais, des fondriéres & des amas d'eaux saumâtres.

Il n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie & la mort; ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulierement que des repas, & chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les saisons de l'année. Nous n'avons pas vû à *Batavia* un seul visage qui indiquât une santé parfaite; les joues des hommes & des femmes ne sont animées d'aucune couleur; les personnes du sexe seroient pourtant très-jolies, si, avec un air de maladie, on pouvoit avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp; & quand on annonce la mort de quelqu'un de connoissance, ils répondent communément "bon, il ne me devoit rien," ou bien "il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testamentaires ou de ses héritiers".

Il y a peu d'exceptions à la description que

nous

nous venons de faire des environs de *Batavia*. La maison de campagne du gouverneur est pla- 1770.
cée sur une monticule ; mais sa pente est si peu considérable, qu'elle n'est gueres au-dessus du niveau ordinaire des autres terreins. Cependant son Excellence, qui est originaire du pays, a fait à grands frais & par de grands travaux, enclore son jardin d'un fossé marécageux ; telle est l'influence de l'habitude sur le goût & la raison. On tient aussi un fameux marché appellé *Passar Tanabank*, sur une hauteur qui s'éleve perpendiculairement à environ trente pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs de *Batavia*, dans une étendue de trente à quarante milles, est exactement parallele à l'horison. Passé cette distance, il y a deux collines d'une hauteur considérable où l'on nous a dit que l'air étoit sain & frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe & en particulier les fraises qui ne peuvent pas supporter la chaleur, y croissent fort bien ; les Insulaires y sont vigoureux & ont des couleurs. Quelques-uns des principaux personnages de *Batavia* possedent des maisons de campagne sur ces collines, où ils vont une fois par année : on y en a commencé une pour le gouverneur sur le plan de *Blenheim*, célebre château du duc de Marlborough dans le comté d'*Oxford* ; mais elle n'a jamais été finie. Les médecins y envoyent aussi les malades recouvrer la santé ; l'air passe pour y produire des effets prodigieux,

[redacted] les malades s'y guériſſent en peu de tems, mais 1770. ils retombent toujours bientôt après leur retour à *Batavia*.

La même ſituation & les circonſtances qui rendent *Batavia* & ſes environs mal-ſains, les rendent auſſi le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le ſol eſt fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer ; & les productions de beſoin ou de luxe qu'il fournit ſont preſque ſans nombre.

Le riz qu'on ſait être le grain de ces pays, & qui ſert de pain aux habitans, y croît en grande abondance ; & je dois obſerver ici que ſur les parties montueuſes de *Java* & de pluſieurs des isles orientales, on cultive une eſpece de riz entiérement inconnue dans les parties occidentales de l'Inde. Il eſt appellé par les naturels du pays, *Paddy Gunung*, ou riz de montagne. Tandis que l'autre eſpece doit être ſous l'eau pendant les trois quarts du tems de ſa croiſſance, on ſeme celle-ci ſur des côteaux qui ne ſont arroſés que par la pluie ; il faut pourtant remarquer qu'on le ſeme au commencement de la ſaiſon pluvieuſe, & qu'on le recueille au commencement de la ſeche. Il ſeroit peut-être avantageux de rechercher juſqu'à quel point cette eſpece de riz pourroit être utile dans nos isles d'Amérique, qui ne produiſent point de froment.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays, le bled d'Inde ou maïs, que les ha-

bitans recueillent avant qu'il soit mûr ; & grillent en épi ; beaucoup d'especes différentes de 1770.
haricots ; des lentilles qu'ils appellent *Cadjang*, & qui font une partie considérable de la nourriture du peuple ; du millet ; des ignames fondantes, & d'autres sans suc ; des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité. On trouve dans les jardins des choux, des laitues & des concombres ; des raves blanches de la Chine, qui cuisent presque aussi bien que le turnep ; le fruit de la plante appellée *Plante aux œufs* ; des carottes, du persil, du céleri ; le pois d'angole qui est délicieux, lorsqu'après l'avoir rôti, on le mange avec du poivre & du sel ; une sorte de légume ressemblant à l'épinard ; des oignons très-petits, mais excellents ; des asperges ; & en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hyssope & la rue. On y recueille avec très-peu de culture des quantités immenses des plus belles & des plus grosses cannes de sucre qu'on puisse imaginer, & elles donnent beaucoup plus de sucre que celles des isles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux *pences* & demi la livre, & les melasses servent à la fabrique de l'arrack ; elles sont le principal ingrédient de cette liqueur ; ainsi que du rum ; en y ajoutant un peu de riz & de vin de coco, afin de lui donner quelque parfums. Il y croît encore de l'indigo qui, se

consommant dans le pays, ne fait pas une bran-
1770. che de commerce.

Mais les végétaux comestibles, les plus abondants dans le pays, sont les fruits ; il n'y en a pas moins de trente-six especes différentes, dont je vais donner une courte description.

1°. La pomme de pin, *Bromelia ananas*. Ce fruit qu'on appelle ici *ananas*, y vient très-gros & en si grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la premiere main pour un *farthing* la piece ; des fruitiers nous en ont vendu trois pour deux *pences* & demi. Ils ont beaucoup de suc & un bon goût ; mais nous convînmes tous que nous en avions mangé d'aussi agréables dans les serres d'Angleterre : leur végétation est si forte, qu'en croissant, la plupart portent deux ou trois têtes, & un grand nombre de rejettons depuis la partie inférieure du fruit, sur l'un desquels M. Banks en compta neuf une fois. Ces rejettons poussent de si bonne heure, que très-souvent, pendant qu'ils adherent à la mere plante, leur fruit est d'une grosseur assez considérable, lorsque le gros ananas est mûr. Nous en avons vu plusieurs fois trois sur une pomme, & l'on nous a dit qu'une de ces plantes en avoit donné une année jusqu'à neuf, sans compter la principale ; ce qui fut regardé comme une si grande curiosité, qu'on l'envoya au prince d'Orange conservée dans du sucre.

2°. Des oranges douces. Elles sont très-

bonnes, mais pendant que nous étions à *Batavia*, elles ſe vendoient ſix *pences* la piece. 1770.

3°. Des pimplemouſſes, qu'on appelle *Shaddocks* dans les isles d'Amérique. Elles ont une bonne ſaveur, mais elles ne ſont pas ſucculentes. Leur défaut de jus étoit pourtant un effet accidentel de la ſaiſon.

4°. Les citrons. Ils ſont très-rares, mais l'abondance des limons compenſe ce défaut.

5°. Les limons. Ils ſont excellens, & on les achete à environ douze *pences* le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois oranges de Séville où il n'y avoit preſque que l'écorce. On y trouve pluſieurs eſpeces d'oranges & de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne ſont eſtimés ni des Européens, ni des naturels du pays.

6°. Les mangues. Ce fruit, pendant notre relâche à *Java* étoit ſi attaqué des vers qui en rongeoient l'intérieur, que ſur trois, il y en avoit à peine un de mangeable; & le meilleur de tous eſt fort inférieur à ceux du Bréſil. Les Européens le comparent ordinairement à une pèche fondante; il y reſſemble véritablement par ſa douceur & ſa molleſſe, mais il n'a pas un ſi bon goût. On nous a dit que le climat étoit trop chaud & trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'eſpeces que de ſortes de pommes en Angleterre, & quelques-unes ſont fort ſupérieures aux autres. Un de ces mangues, appellé *Mangha cowani*, a une odeur ſi forte,

[redacted] qu'un Européen la ſupporte avec peine dans la
1770. chambre, quoique les naturels du pays l'aiment paſſionnément. Les trois ſortes qu'on préfere ordinairement aux autres ſont le *Mangha doodool*, le *Mangha ſantock* & le *Mangha gure*.

7°. Les bananes. Les eſpeces différentes de ce fruit ſont innombrables; mais il n'y en a que trois de bonnes, le *Piſſang mas*, le *Piſſang radja* & le *Piſſang ambou*. Toutes celles-ci ont un goût vineux fort agréable, & les autres ſont utiles à différens uſages. Ils en font frire quelques-unes en beignets, & ils en grillent & en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des botaniſtes, parce qu'à la différence des autres eſpeces de la même famille, elle eſt remplie de pepins; & on l'appelle pour cela *Piſſang batu*, ou *Piſſang bidjie*. Elle n'eſt pas agréable au goût; les Malais s'en ſervent comme d'un remede contre la dyſſenterie.

8°. Les raiſins. Ils ne ſont pas très-bons, & ils ſont fort chers; car nous n'avons pas pu en acheter une grappe médiocre pour moins d'un ſcheling ou dix-huit *pences*.

9°. Les tamarins. Ce fruit y croît en grande abondance & eſt à bon marché. Les naturels du pays cependant ne l'apprêtent pas comme les habitans des isles d'Amérique, mais ils l'aſſaiſonnent de ſel; ce qui en fait une maſſe

noire, si désagréable à la vue & au goût, que [redacted]
peu d'Européens veulent en manger. 1770.

10°. Les melons d'eau. Ils y sont abondans & très-bons.

11°. Les citrouilles. C'est, sans comparaison, le fruit le plus utile qu'on puisse porter en mer ; il s'y conserve plusieurs mois sans aucun soin, & en le mêlant avec du sucre & du jus de citron, on en fait des tourtes qu'on distingue à peine de celles qui sont faites des meilleures pommes.

12°. La papaye. Ce fruit, lorsqu'il est mûr, est rempli de pepins & presque sans saveur ; mais si on le pele quand il est verd & qu'on en ôte le pepin, il est meilleur que le turnep.

13°. Les goyaves. Les habitans des isles d'Amérique estiment beaucoup ce fruit. Ils en ont probablement d'une meilleur espece que celui que nous avons rencontré ici, car il avoit une odeur si forte & si désagréable, qu'elle incommoda quelques-uns de nous. Ceux qui le goûterent, dirent que sa saveur étoit également forte.

14°. Une espece de corosol ; l'*Annona squammosa* de Linnæus, qu'on trouve aussi dans les isles d'Amérique. Il est composé seulement d'une masse de gros pepins dont on peut sucer un peu de chair qui est très-douce, mais qui n'a gueres de saveur.

15°. Le *Cachiman* ou cœur de bœuf ; l'*Annona reticulata* de Linnæus. La qualité de ce

1770. fruit est bien exprimée par son nom Anglois, qui signifie *pomme-de-flan*. On l'a nommée ainsi dans les isles d'Amérique ; effectivement il ressemble au flan, & il est très-bon.

16°. La pomme de cachou. On la mange rarement, parce qu'elle est astringente. La noix qui croît au sommet est très-connue en Europe.

17°. La noix de coco. Elle est aussi très-connue en Europe. Il y en a de plusieurs sortes à *Java* ; la meilleure de celles que nous y avons trouvées, est appellée *Calappi edjou*, & on la distingue aisément par la rougeur de la chair qui est entre la peau & la coque.

18°. Le mangoustan ; le *Garcinia mangostana* de Linnæus. Ce fruit particulier aux Indes orientales, est à-peu-près de la grosseur d'une pomme sauvage, & d'une couleur de vin foncé. Sur son sommet il a une couronne de cinq ou six petits triangles qui se réunissent en cercle, & plusieurs feuilles vertes creuses qui sont des restes de la fleur. Lorsqu'on veut le manger, il faut en ôter la peau, ou plutôt une espece de chair, au-dessous de laquelle on trouve six ou sept noyaux blancs placés en rond. La pulpe, dont ils sont enveloppés, est le fruit qui est délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'est un heureux mêlange de doux & d'aigrelet qui n'est pas moins sain qu'agréable. Les malades qui sont attaqués de fievres putrides ou inflammatoires, prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce, & s'en trouvent fort bien.

19°. Le jambos ; l'*Eugenia mallaccenſis* de [redacted]
Linnæus. Ce fruit eſt d'un rouge foncé & d'une 1770.
forme ovale. Les plus gros, qui ſont toujours les meilleurs, ont la grandeur d'une petite pomme ; ils ſont agréables & rafraîchiſſans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de ſaveur.

20°. Le *jambu-eyer*, autre jambos ; une eſpece de l'*Eugenia* de Linnæus. Il y a deux eſpeces de ce fruit qui ont une forme ſemblable, reſſemblante à une cloche ; mais ils différent par la couleur ; l'une eſt rouge & l'autre blanche. Ils ſont un peu plus gros qu'une ceriſe ; ils n'ont ni ſaveur, ni douceur au goût ; ils ne contiennent qu'un ſuc aqueux légerement impregné d'acide. Cependant on les eſtime dans ce pays chaud, parce qu'ils ſont rafraîchiſſans.

21°. Le *jambu-eyer mauwar* ; l'*Eugenia jambos* de Linnæus. Celui-ci eſt plus agréable à l'odeur qu'au goût ; ſa ſaveur reſſemble à la conſerve de roſe, & ſon odeur au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

22°. La pomme de grenade. C'eſt le même fruit qui eſt connu en Europe ſous ce nom.

23°. Le durion. Ce fruit reſſemble à un petit melon ; mais la peau eſt couverte d'épines coniques & pointues, d'où il a tiré ſon nom ; car *dure*, dans la langue Malais, ſignifie piquant. Quand il eſt mûr, il ſe partage longitudinalement en ſept ou huit compartimens, dont chacun contient ſix ou ſept noix qui n'ont pas tout-à-fait la groſſeur des châtaignes, & qui

[redacted] ſont recouvertes d'une ſubſtance qui, par la
1770. couleur & la conſiſtence, reſſemble beaucoup à la crême épaiſſe; c'eſt la partie comeſtible, & lès naturels du pays l'aiment paſſionnément. Lés Européens qui en mangent pour la premiere fois, la trouvent ordinairement déſagréable; ſa ſaveur approche un peu d'un mélange de crême, de ſucre & d'oignons, & l'odeur de l'oignon y eſt dominante.

24°. Le *Nanca*. Ce fruit, appellé *Jack* dans quelques parties de l'Inde, a comme le durion une odeur très-déſagréable aux étrangers, & un peu reſſemblante à celle d'une pomme pourrie mêlée avec de l'ail. La ſaveur n'en eſt pas non plus du goût de tout le monde. On dit qu'il devient prodigieuſement gros dans quelques pays qui lui ſont favorables. Rumphius rapporte qu'il eſt quelquefois ſi grand, qu'un homme peut à peine le ſoulever, & un Malais nous a aſſuré qu'à Maduré il faut ſouvent deux hommes pour le porter. Cependant ceux de *Batavia* n'excédent jamais la groſſeur d'un gros melon, à qui ils reſſemblent beaucoup par la forme. Ils ſont couverts d'épines anguleuſes ſemblables aux aiguilles de quelques cryſtaux; mais qui ne ſont pourtant pas aſſez dures pour bleſſer ceux qui les manient.

25°. Le *Champada*. Celui-ci ne differe gueres du *Nanca*, qu'en ce qu'il n'eſt pas ſi gros.

26°. Le *Rambutan*. Ce fruit eſt peu connu aux Européens. Il reſſemble beaucoup à la châ-

taigne enveloppée de sa gousse, & comme elle, il est couvert de petites pointes émoussées & d'un rouge foncé. Le fruit se trouve sous cette peau, & il y a un noyau en dedans du fruit. La partie bonne à manger est en petite quantité; mais son acide est peut-être plus agréable que celui d'aucun des autres végétaux. 1770.

27°. Le *Jambolan*. Sa grosseur & sa figure approchent beaucoup de celles de la prune de damas; mais il est un peu plus âpre au goût, & par conséquent moins agréable.

28°. Le *Boa Bidarra*, ou *Rhamnus jujuba* de Linnæus. Ce fruit rond & jaune est à-peu-près de la grosseur d'une groseille. Sa saveur ressemble à celle de la pomme, & il est aussi âpre que la pomme sauvage.

29°. Le *Nam-nam*; le *Cynometra cauliflora* de Linnæus. La forme de ce fruit ressemble un peu à celle de la fève; il a environ trois pouces de long, & l'extérieur en est très-raboteux. On le mange rarement cru, mais cuit au beurre il est très-bon.

30°. 31°. Le *Catappa*, ou *Rerminalia catappa*; & le *Canare*, ou *Canarium commune* de Linnæus. Ce sont deux noix qui ont une pulpe un peu ressemblante à une amande; mais il est si difficile d'en rompre la coque, qu'on ne les vend pas au marché. Celles que nous goutâmes avoient été cueillies par curiosité par M. Banks sur l'arbre qui les porte.

32°. Le *Madja*, ou *Limonia* de Linnæus.

Ce fruit renferme ſous une coque dure & caſ-
1770. ſante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger ſans ſucre, & même avec ce ſupplément, il ne paſſe pas généralement pour être agréable.

33°. Le *Suntul*; le *Trichilia* de Linnæus. C'eſt le plus mauvais de tous les fruits que je viens de décrire; il reſſemble au *Madja* par la forme & la groſſeur, & ſous une peau épaiſſe, il contient une chair comme celle du mangouſtan; le goût en eſt acide & âpre, & ſi déſagréable, que nous fûmes ſurpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers.

34°. 35°. 36°. Le *Blimbling*, ou *Averrhoa belimbi*; le *Blimbling beſſe*, ou *Averrhoa carambola*; & le *Cherrema*, ou *Averrhoa acida* de Linnæus. Ce ſont trois eſpeces du même genre; & quoiqu'ils different par la groſſeur, ils ont à-peu-près le même goût. Le *Blimbling beſſe* eſt le plus doux; les deux autres ſont ſi acides, qu'on ne peut pas les manger ſans les apprêter; on en fait pourtant une excellente ſauce aigrelette.

37°. Le *Salach*, ou *Calamus rotang zalacca* de Linnæus. C'eſt le fruit d'un arbriſſeau garni de piquans; il eſt à-peu-près de la groſſeur d'une châtaigne, & couvert d'écailles. Au-deſſous des écailles il y a deux ou trois amandes jaunes, dont la ſaveur reſſemble un peu à celle de la fraiſe.

Outre ces fruits, l'isle de *Java*, & en parti-

culier le pays des environs de *Batavia*, en produit plusieurs especes d'autres qui n'étoient pas de saison pendant notre séjour; on nous dit aussi que les pommes, les fraises & d'autres fruits de l'Europe, avoient été plantés sur les montagnes, & qu'ils y croissoient en grande abondance. Nous avons vu plusieurs fruits conservés dans du sucre, que nous n'avons pas apperçus dans leur état naturel; l'un est appellé *Kimkit*, & un second, *Boa atap*: il y en a beaucoup d'autres, & en particulier, le *Kellor*, le *Guilindina*, le *Moringa* & le *Soccum*, qui ne sont mangés que par les naturels du pays. Le *Soccum* est de la même espece que le fruit à pain des isles de la mer du sud, mais si inférieur en bonté, que nous ne l'aurions pas rapporté à cette classe, si l'apparence extérieure du fruit & de l'arbre n'étoit pas la même au premier coup-d'œil. Ces fruits, ainsi que quelques autres, ne méritent pas une description particuliere.

[redacted]

1770.

La quantité de fruits qui se consomme à *Batavia* est incroyable; ceux qu'on expose publiquement en vente sont ordinairement trop mûrs. Cependant un étranger peut en acheter de bons dans la rue de Pessang, au nord, & tout près de la grande église. Cette rue n'est habitée que par des fruitiers Chinois qui se fournissent dans les jardins des particuliers des environs de la ville, & qui en tirent tout ce qu'il y a de plus frais & de meilleur en fruits;

1770. mais il faut les leur payer au moins quatre fois plus qu'ils ne leur ont coûté.

Une grande quantité de terreins, dont plusieurs sont à une distance considérable de *Batavia*, & où l'on ne cultive que des fruits, approvisionnent la ville de cette denrée. Les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, se rendent avec les habitans de la ville à deux grands marchés, dont l'un, appellé *Passar sineen*, se tient le lundi, & l'autre, nommé *Passar tanabank*, le samedi. Ces foires se tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens districts, mais aucune des deux n'est distante de *Batavia* de plus de cinq milles. On peut y acheter les meilleurs fruits, & à plus bas prix; le spectacle du marché est très-amusant. La quantité de fruits qu'on y amene est étonnante; il est ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux ananas, entassés aussi négligemment que les turneps en Angleterre, & les autres fruits s'y trouvent avec la même profusion. Cependant, les jours de marché sont mal disposés; l'intervalle du samedi au lundi est trop court, & celui du lundi au samedi trop long; la plus grande partie de ce qu'on achete le lundi ne peut pas se garder jusqu'au marché suivant; de sorte que pendant plusieurs jours de la semaine, il n'y a de bons fruits à *Batavia*, que chez les Chinois de *Passar-Pissang*.

Les habitans de cette partie de l'Inde ont

une eſpece de luxe qui n'eſt gueres pratiqué dans les autres pays ; ils brûlent continuellement des bois aromatiques & des réſines, & s'environnent d'odeurs, en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs ; c'eſt peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaiſons infectes de leurs foſſés & de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entiérement inconnues en Europe ; je vais donner une deſcription des principales. 1770.

1°. Le *Champacka*, ou *Michelia champacca*. Cette fleur croît ſur un arbre auſſi grand qu'un pommier ; elle a quinze pétales longues & étroites, ce qui lui donne l'apparence d'être double, quoique réellement elle ne le ſoit pas. Sa couleur eſt jaune & beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle reſſemble un peu par ſon parfum.

2°. Le *Cananga*, ou *Uvaria cananga*. C'eſt une fleur verte qui ne reſſemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe ; elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur ; ſon parfum eſt agréable, mais il lui eſt particulier.

3°. Le *Mulatti*, ou *Nyctanthes ſambac*. Celle-ci eſt très-connue ſous le nom de jaſmin d'Arabie dans les ſerres chaudes d'Angleterre. Elle croît à *Batavia* dans la plus grande abondance ; & ſon odeur, ainſi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement

agréable, n'a pas cette force qui diſtingue quel-
1770. ques-unes de la même eſpece en Europe.

4°. 5°. Le *Combang Caracnaſſi*, & *Combang Tonquin Percularia Glabro*; ce ſont de petites fleurs de l'eſpece des apocins, & qui y reſſemblent beaucoup par la forme & le parfum; elles ſont fort odoriférantes & très-différentes de toutes les productions de nos jardins Anglois.

6°. Le *Bonja Tanjong*, ou *Mimuſops Elengi* de Linnæus. Cette fleur a la forme d'une étoile de ſept ou huit rayons, & d'environ un demi-pouce de diametre; elle eſt d'une couleur jaunâtre & d'un agréable parfum.

On y trouve encore le *Sundal Malam*, ou *Polianthes Tuberoſa*. Cette fleur étant la même que notre tubéreuſe, ne doit point être rangée parmi celles qui ſont inconnues en Europe; mais j'en parle à cauſe de ſon nom Malai qui ſignifie " intriguante de nuit ", qualité qui lui convient aſſez bien. La chaleur de ce climat eſt ſi grande que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour; la tubéreuſe étant alors abſolument ſans odeur, & ſa couleur étant modeſte & ſans éclat, elle paroît négliger de s'attirer des admirateurs; mais dès que la nuit vient, elle répand ſon parfum, attire l'attention, & charme tous ceux qui l'approchent.

On vend des fleurs dans les rues tous les ſoirs au coucher du ſoleil; elles ſont diſpoſées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui

qui ſe ſéparent. Il y a encore dans les jardins particuliers pluſieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croiſſent pas en aſſez grande quantité pour être apportées au marché. Les perſonnes des deux ſèxes rempliſſent leurs cheveux & leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appellée *Pandang*, & coupées en petits morceaux. Ils pouſſent la recherche encore plus loin, ils répandent ce mélange ſur leurs lits, de maniere que la chambre dans laquelle ils couchent reſpirent le plus délicat & le plus pur de tous les parfums, & comme ils n'ont d'autre couverture qu'une ſimple piéce de toile fine, cette odeur n'eſt point altérée par la tranſpiration, qui n'eſt pas ſi abondante que lorſqu'on paſſe la nuit entre deux ou trois couvertures & des matelats. [redacted] 1770.

Avant de terminer ma deſcription des productions végétales dans cette partie de l'Inde, je dois parler des épiceries. *Java* ne produiſoit originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe, pour de très-grandes ſommes ; la quantité qu'on en conſomme dans l'isle eſt très-petite, les habitans employant preſque univerſellement à ſa place du *Capſicum*, ou, comme on l'appelle en Europe, du poivre de Cayenne. Les Hollandois s'étant emparés des clous de géroſle & des muſcades, ils ſont devenus trop chers, pour que les autres habitans de ce pays, qui les aiment paſſionnément, en faſſent beaucoup d'uſage.

[redacted] Les clous de gérofle sont à présent confinés à
1770. *Amboine* & dans les petites isles situées dans les environs; on dit qu'originairement ils viennent de *Machian* ou *Bachian*, petite isle fort éloignée de *Java* à l'est, mais qui n'est qu'à quinze milles au nord de la ligne, & que de-là les Hollandois, lors de leurs premiers établissemens, les repandirent dans toutes les isles orientales. Ils stipulerent par différens traités de paix, passés entr'eux & les Rois des isles conquises dont on vient de parler, que ceux-ci n'auroient qu'un certain nombre de gérofliers dans leurs domaines; & dans les contestations qui survinrent, sous prétexte de punir la désobéissance de ces Princes; ils diminuerent la quantité permise des gérofliers, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent entiérement détruits. Les noix muscades ont été extirpées en quelque maniere de toutes les isles; excepté de *Banda* leur premier sol naturel qui en approvisionne toutes les nations de la terre, & qui en fourniroit également aux peuples d'un autre globe, s'il y en avoit un second où l'industrieux Hollandois pût transporter cette marchandise. Il est sûr qu'il y a très-peu de ces arbres sur la côte de la *Nouvelle-Guinée*. Peut-être y a-t-il des gérofliers & des muscadiers sur les autres isles à l'est, mais les Hollandois & les autres Européens paroissent ne pas les regarder comme dignes d'être visitées.

1770.

Les animaux domestiques de ce pays parmi les quadrupedes sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chevres & les cochons. Les chevaux sont petits; leur taille ne surpasse jamais celle des chevaux qu'on apelle en Angleterre *Galloway*; mais ils sont agiles & pleins de feu, & on dit que les Européens les trouverent à *Java*, lorsqu'ils doublerent pour la premiere fois le cap de *Bonne-Espérance*. On prétend que les bœufs sont de la même espece que ceux d'Europe; cependant leur figure est si différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils soient de la même race. Ils ont, il est vrai, le *palearia* ou le fanon, que les Naturalistes donnent comme le caractéristique qui distingue l'espece que nous avons en Europe, mais il est certain qu'on en trouve de sauvages non-seulement à *Java*, mais encore dans plusieurs des isles d'Orient. Celui que nous mangeâmes *à Batavia* avoit une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il étoit moins succulent & excessivement maigre. Les buffles y sont abondans; les Hollandois n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils sont persuadés que cette nourriture est mal-saine, & tendante à donner la fievre; quoique les naturels du pays & les Chinois mangent de l'un & de l'autre sans en être incommodés. Les moutons sont de l'espece de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes &

du poil au lieu de laine; la chair en eſt dure &
1770. coriace, & c'eſt à tous égards le plus mauvais
mouton que nous ayons jamais mangé. Nous y trouvâmes pourtant quelques moutons du Cap, excellents; mais ſi chers que nous en achetâmes quatre à quarante-cinq ſchelings la piece, & le plus gros ne peſoit que quarante cinq livres. Les chevres ne ſont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, ſur-tout ceux de la race Chinoiſe, ſont très-bons & ſi gras qu'on y achete le maigre ſéparément. Le boucher, qui eſt toujours Chinois, en ôte ſans la moindre difficulté autant de gras qu'on le veut, & il le revend à ſes compatriotes qui le fondent & le mangent en place de beurre avec leur riz; malgré l'excellence de ce porc, les Hollandois ſont ſi fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race Hollandoiſe, qui y ſont beaucoup plus chers que les Chinois, comme les moutons Chinois coûtent plus en Europe que les Hollandois.

Outre ces animaux qui ſont domeſtiques, ils ont encore des chiens & des chats ſauvages, ainſi que des chevaux & d'autres beſtiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'isle, on ne trouve plus de buffles ſauvages dans aucune partie de *Java*, quoiqu'ils ſoient abondans à *Macaſſar* & dans pluſieurs autres isles d'Orient. Les environs de *Batavia* ſont très-bien fournis de deux eſpeces de dains & de cochons ſau-

vages très-bons ; les Portugais, qui les tuent, les vendent à un prix raisonnable. 1770.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres & quelques rhinoceros dans les montagnes & les lieux déserts de l'isle ; ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes, qui ne sont qu'en petit nombre aux environs de *Batavia*.

On est étonné de l'abondance de poisson qui se trouvent à *Batavia* ; il y en a plusieurs d'excellents, & ils sont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité l'emporte même sur la gourmandise ; les seuls esclaves se nourrissent des poissons à bon marché, quoiqu'ils soyent la plupart de la meilleure espece, & les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers, précisément parce qu'ils sont rares, car ils valent souvent beaucoup moins que les premiers. Un aubergiste de bon sens nous parla un jour librement sur ce sujet. „ Je sais aussi-bien que vous, nous „ dit-il, que je pourrois pour un scheling acheter un plat de poisson meilleur qu'un autre „ qui m'en coûte dix ; mais si je prenois ce „ parti, je serois aussi peu estimé que vous le „ seriez en Europe, si vous serviez sur vos „ tables des mets qui ne seroient bons que pour „ les mendians ou pour les chiens „.

Il y a des tortues à *Batavia*, mais elles ne sont ni aussi tendres, ni aussi grasses que celles des isles d'Amérique, même lorsqu'on mange

[redacted] celles-ci à *Londres* ; telles qu'elles font, nous
1770. les regardions comme un fort bon aliment, mais les Hollandois finguliers, en ce point comme en beaucoup d'autres chofes, ne les mangent pas. Nous avons vu quelques lézards ou iguans très-grands ; on nous a dit que quelques-uns étoient auffi gros que la cuiffe d'un homme ; & M. Banks en tua un qui avoit cinq pieds de long : la chair de cet animal eft une excellente nourriture.

La volaille y eft très-bonne & en grande abondance. Les poules qui font très-groffes, les canards & les oies y font à fort bon marché ; les pigeons font chers ; & le prix des coqs-d'inde eft exorbitant. Nous avons trouvé quelquefois que la chair de ces animaux étoit maigre & feche, mais cela provenoit uniquement de ce qu'ils avoient été mal nourris, car ceux que nous nourriffions nous-mêmes étoient auffi bons qu'aucun de la même efpece que nous euffions mangé en Europe ; & quelquefois ils nous ont paru meilleurs.

En général, le gibier volant y eft rare : nous avons apperçu une foi dans les champs un canard fauvage, mais nous n'en avons jamais vu d'expofés en vente. Nous avons vu fouvent des beccaffines de deux efpeces, dont l'une eft exactement la même que celle d'Europe : & il y a une efpece de grive qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui, je ne fais pour quelle raifon, fe

ſont approprié le commerce du gibier. Il eſt à remarquer que les beccaſſines ſe trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiſeau ; elles ſont communes preſque dans toute l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. 1770.

La nature n'a pas accordé tant de boiſſons aux habitans de *Java* qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il eſt vrai que les naturels de *Java* & la plupart des autres Indiens qui habitent cette isle ſont mahométans, & par conſéquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin : mais, comme ſi la prohibition de leur loi ne regardoit que la maniere de s'enivrer & non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel juſqu'à perdre entiérement la raiſon & la ſanté.

L'arrack qu'on y fait eſt trop connu pour qu'il ſoit néceſſaire d'expliquer la maniere dont on le fabrique ; le palmier donne en outre un vin de la même eſpece que celui dont nous avons déja parlé dans la deſcription de l'isle de *Savu*. On le tire du même arbre ; on employe la même méthode pour le faire & on le vend dans trois états. Dans le premier, il eſt preſque tel qu'il ſort de l'arbre, & on l'appelle *Tuac maniſe*. Il a cependant déja reçu quelque préparation qui nous eſt entiérement inconnue, au moyen de laquelle il ſe garde deux jours, & ſans laquelle il ſe corromproit en dou-

[redacted] ze heures : il eſt alors d'une douceur agréable
1770. & n'enivre pas. Dans les deux autres états, il a ſubi une fermentation & on y a mis une infuſion d'herbes & de racines qui lui font perdre ſa douceur & lui donnent un goût très-auſtere & très déſagréable. L'une de ces liqueurs eſt nommée *Tuac cras* & l'autre *Tuac cuning*; je ne puis pas aſſigner quelle eſt leur différence, mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils expriment auſſi de la noix de coco une liqueur appellée *Tuac*; ils s'en ſervent principalement pour la mettre dans l'arrack, car c'eſt un ingrédient eſſentiel de la compoſition de celui qui eſt bon.



CHAPITRE XII.

Détails ſur les habitans de Batavia *& du Pays adjacent, ſur leurs mœurs, leurs coutumes & leur maniere de vivre.*

QUOIQUE *Batavia* ſoit la capitale des domaines Hollandois dans l'inde, elle eſt ſi loin d'être peuplée de Hollandois, que parmi les habitans Européens de la ville & de ſes environs, il n'y en a pas la cinquieme partie qui ſoient natifs de Hollande, ou d'extraction Hollandoiſe. Les Portugais forment le plus

grand nombre, & outre les Européens, il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois & beaucoup d'esclaves negres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe; mais des Anglois, des François, autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandois, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir dans leurs mains, & possédent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans. Cependant, dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au conseil qui lui permet de s'absenter de son corps & de se livrer au genre de commerce que sa fortune & ses talens le mettent en état d'entreprendre & c'est ce qui fait que tous les blancs de *Batavia* sont soldats. 1770.

Les femmes de toutes les nations peuvent s'établir à *Batavia* sans être soumises à aucunes gènes; mais on nous a dit que pendant notre séjour il n'y en avoit pas ving de nées en Europe, & que les blanches qui y sont en assez grande quantité, descendent de parens Européens de la troisieme ou quatrieme génération, les restes de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y fixer, & dont la ligne mâle s'est éteinte; car il est sûr que ce climat n'est

n'est pas si funeste aux femmes qu'aux hommes.

1770. Ces femmes imitent en tout les Indiennes ; leur habillement est composé des mêmes étoffes ; elles atrangent leurs cheveux de la même maniere, & elles se sont également asservies à l'habitude de mâcher du bétel.

Les marchands conduisent leur commerce avec moins de peine, peut-être que dans aucune autre partie du monde : chaque manufacture est dirigée par un Chinois qui vend le produit de leur travail au négociant résidant à *Batavia*, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive, & demande, par exemple, cent *leagers* d'arrack, ou quelque quantité que ce soit d'autres marchandises, le marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à son Chinois pour les faire mettre à bord. Celui-ci exécute l'ordre, tire un reçu du capitaine du bâtiment pour les marchandises, le porte au négociant qui l'a employé ; celui-ci reçoit l'argent, & après en avoir déduit son profit, paye au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au marchand ; il doit l'examiner, la recevoir, la mettre dans ses magasins suivant la pratique des autres pays.

Les naturels de l'isle appellent les Portugais *Oranserane*, ou hommes Nazaréens, pour les distinguer des autres Européens. *Oran*, dans la langue du pays signifie homme ; ils comprennent cependant les Portugais sous la dé-

nomination générale de *caper* ou *cafir*, nom injurieux que les Mahometans donnent à tous 1770.
ceux qui ne professent pas leur religion; quant aux Portugais ils ont renoncé à la religion de Rome pour devenir Luthériens; ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancètres, & même ils ne la connoissent pas. Ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du Portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils, plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge; & quelques-uns sont artisans & ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens dont on les distingue principalement par les traits & la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune & le nez plus pointu; si l'on en excepte la maniere d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même.

Les Indiens; mêlés avec les Hollandois & les Portugais à *Batavia* & dans le pays adjacent; ne sont pas Javans comme on pourroit l'imaginer, mais natifs de différentes isles d'où la Compagnie importe des esclaves, & ils ont été affranchis eux-mèmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, & ils sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie sectateurs de la vraie foi. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays particulier, & on

peut les reconnoître, comme des eſclaves à leur
1770. marque, par les vices & les vertus de leurs différentes nations. La plupart de ceux-ci ſont employés à la culture des jardins & à vendre des fruits & des fleurs. Ce ſont ces Indiens qui cultivent le bétel & l'aréque, qu'on appelle ici *Siri* & *Pinang*; les deux ſexes de tous les rangs en mâchent une quantité ſurprenante. Ils mêlent auſſi de la chaux avec ces racines, ainſi qu'on le fait à *Savu*; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en ſervir, & ils y ajoutent en outre une ſubſtance appellée *Gambir*, qu'on tire du continent de l'Inde; les femmes, au-deſſus du commun, y mettent encore du cardamome & pluſieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable. D'autres Indiens s'adonnent à la pêche & conduiſent par eau des marchandiſes d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entr'eux ſont riches & vivent avec la magnificence de leur pays, qui conſiſte, principalement, à avoir un grand nombre d'eſclaves.

Ces *Iſalams* ſont d'une tempérance remarquable à l'égard de la nourriture: elle conſiſte ſur-tout en riz bouilli, avec très-peu de buffle, du poiſſon ou de la volaille, quelquefois du poiſſon ſec, & des chevrettes ſeches qu'on y apporte de la Chine; chaque plat eſt fortement aſſaiſonné de poivre de Cayenne; ils ont auſſi pluſieurs eſpeces de patiſſeries faites de

farine de riz & d'autres ſubſtances que je ne connois pas, & ils mangent beaucoup de fruits & en particulier de ceux que produit le plane. 1770.

Malgré leur tempérance générale, leurs feſtins ſont ſomptueux & magnifiques à leur maniere. Comme ils ſont Mahométans, le vin & les liqueurs fortes ne font pas partie de leur régal en public, & ils n'en boivent pas ſouvent en particulier; ils ſe contentent de leur bétel & de leur opium.

Le mariage eſt la principale cérémonie d'appareil parmi eux; les familles empruntent, à cette occaſion, autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux; de ſorte que leurs habillemens de nôce ſont très-brillans & très-magnifiques. Les fêtes que donnent les riches durent quelquefois quinze jours & quelquefois plus long-tems; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec ſon épouſe, quoiqu'il ſoit marié dès le premier jour.

La langue que parlent preſque tous ces peuples, de quelques pays qu'ils tirent leur origine, eſt le Malais, au moins c'eſt le nom qu'on lui donne, & c'eſt probablement un dialecte très-corrompu de celui qui eſt en uſage à *Malacca*. Chaque petite isle cependant a ſon langage particulier, & *Java* en a deux ou trois; mais cette eſpece de langue franque eſt la ſeule qu'on y parle aujourd'hui, & on m'a dit qu'elle étoit uſitée dans une grande partie des

[redacted] Indes Orientales. Thomas Bowrey a publié à
1770. Londres, en 1701, un dictionnaire Malais & Anglois.

Les femmes portent tous les cheveux qui croissent sur leurs têtes, & afin d'en augmenter la quantité, elles se servent d'huiles & d'autres ingrédiens. Elles en ont beaucoup; ils son généralement noirs; elles en forment une espece de tresse circulaire sur le sommet de la tête où elles l'attachent avec une aiguille d'une maniere on ne peut pas plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'une autre tresse de fleurs, dans laquelle le jasmin d'Arabie est agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du *Bonger Tanjong*.

Les deux sexes se baignent constamment dans la riviere, au moins une fois par jour. Cet usage, dans ce pays chaud, est également nécessaire à la propreté & à la santé. Ils donnent aussi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altere fortement par le bétel qu'ils mâchent. Par une opération très-incommode & très-pénible, ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, avec une espece de pierre à aiguiser, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales & polies, de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure, un sillon profond parallele aux gencives; la profondeur de ce sillon est au

moins égale à la quatrieme partie de l'épaiſſeur [redacted]
de la dent, de ſorte qu'il peut aller fort au-delà 1770.
de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager ſuivant les dentiſtes d'Europe, ſans perdre la dent. Cependant nous n'en avons jamais vu une de gâtée parmi ces peuples qui ſont dans l'uſage univerſel d'en ſillonner ainſi l'émail. La noirceur qui y reſte après l'opération, s'enleve en la lavant, & la dent paroit alors auſſi blanche que l'ivoire, ce qui n'eſt pourtant pas eſtimé comme un avantage par les belles & les petits-maîtres de ces nations.

Depuis un tems immémorial, la pratique appellée *mock*, ou *courir un muck*, eſt établie chez ces peuples. On dit qu'un Indien *court un muck*, dans le ſens originaire du mot, lorſqu'après s'être enivré d'opium il ſe précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les perſonnes qu'il rencontre, juſqu'à ce qu'il ſoit tué lui-même ou arrêté. Nous en avons vu pluſieurs exemples pendant notre ſéjour à *Batavia*, & un des officiers chargés de ſaiſir ces furieux, nous dit qu'il ſe paſſoit rarement une ſemaine ſans que lui ou ſes confreres fuſſent appellés pour en arrêter quelqu'un. Dans un des cas dont nous avons été témoins, l'homme avoit eu pluſieurs fois à ſe plaindre de la perfidie des femmes, & étoit devenu fol de jalouſie avant de s'enivrer d'opium; on nous a dit que l'Indien *qui court*

[redacted] *un muck*, eſt toujours réduit au déſeſpoir par
1770. quelque outrage, & qu'il ſe venge d'abord ſur ceux qui lui ont fait des injures; on nous a appris auſſi que, quoique ces miſérables courent les rues une arme à la main, écumans de rage, cependant ils ne tuent jamais que ceux qui tâchent de les arrêter, ou ceux qu'ils ſoupçonnent de ce deſſein; & que ceux qui les laiſſent paſſer ſont en ſûreté. Ce ſont ordinairement des eſclaves qui, par conſéquent, ſont très-expoſés aux injuſtices, & qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale; les hommes libres cependant ſe livrent quelquefois à cette extravagance, & un de ceux que nous vîmes étoit libre & aſſez riche. Il étoit jaloux de ſon propre frere, qu'il maſſacra d'abord, ainſi que deux autres hommes qui voulurent lui faire réſiſtance; il ne ſortit pourtant pas de ſa maiſon: il tâcha de s'y défendre, quoique l'opium l'eût tellement privé de ſes ſens, que de trois fuſils qu'il mit en joue contre les officiers de la police, aucun n'étoit ni chargé, ni amorcé. Si l'officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, ſa récompenſe eſt très-conſidérable; mais s'il le tue, il ne reçoit rien au-delà de ſa paie ordinaire. Cependant, tel eſt le déſeſpoir de ces furieux qu'ils tuent trois ou quatre des perſonnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des eſpeces de grandes tenailles pour les ſaiſir ſans ſe mettre à la

portée de leurs armes. Ceux qu'on prend en vie ſont ordinairement bleſſés, mais ils n'en 1770.
ſont pas moins rompus vifs ; & ſi le médecin qui eſt chargé d'examiner leurs bleſſures, penſe qu'elles peuvent être mortelles, la peine eſt infligée ſur-le-champ, & la place de l'exécution eſt communément le lieu où ils ont commis leur premier aſſaſſinat.

On trouve chez ces peuples pluſieurs pratiques & opinions abſurdes qu'ils ont reçues des payens leurs ancêtres : ils croyent que le diable, qu'ils appellent Satan, eſt la cauſe de toutes les maladies & de toutes les adverſités ; & pour cette raiſon, lorſqu'ils ſont infirmes ou dans l'infortune, ils lui conſacrent, comme une offrande propitiatoire, des alimens, de l'argent, & beaucoup d'autres choſes. Si quelqu'un parmi eux ne peut pas prendre du repos, & fait des rêves deux ou trois nuits conſécutives, il conclut que ſatan emploie cette voie pour lui intimer ſes commandemens, & que s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne ſoient pas révélés aſſez clairement pour en comprendre le ſens, il tombera certainement malade ou mourra. Il fait, pour interpréter ſes ſonges, de grands efforts d'imagination, & ſi en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en ſens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le ſatisfaſſe, il a recours au *Cawin*, ou prêtre qui

[redacted] l'aide de ſes commentaires & de ſes éclairciſſe-
1770. mens, & qui lui explique diſtinctement les myſtérieuſes inſpirations de la nuit. L'interprétation générale eſt que le diable a beſoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner : ils placent ces préſens ſur une petite planche de feuilles de coco, & ils les ſuſpendent ſur les branches d'un arbre près de la riviere ; de ſorte que ces peuples ne paroiſſent pas penſer que le diable dans ſes courſes ſur la terre, " ſe promene, comme dit l'Ecri- „ ture, dans les lieux déſerts & arides „. M. Banks leur demanda une fois s'ils penſoient que le diable dépenſât l'argent ou mangeât les alimens ; on lui répondit que quant à l'argent, il eſt regardé plutôt comme une expiation que paie le pécheur, que comme un don dont ſatan doive jouir ; & que s'il eſt offert par l'homme qui fait des ſonges, il n'importe pas en quelles mains il arrive, qu'il eſt ordinairement pris par quelque étranger qui paſſe dans ce lieu. Ils ajoutent que pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties groſſieres, cependant, en les approchant de ſa bouche, il en ſuce toute la ſaveur ſans changer leur forme ; de ſorte qu'enſuite ils ſont auſſi inſipides que de l'eau.

Ils ont une autre opinion ſuperſtitieuſe, dont il eſt encore plus difficile de rendre compte. Ils croyent que les femmes en accouchant, mettent ſouvent au monde en même-tems un jeune cro-

codile, jumeau de l'enfant ; ils imaginent que la ſage-femme reçoit cet animal avec beaucoup 1770. de ſoin, & le porte ſur-le-champ à la riviere où elle les met dans l'eau. La famille dans laquelle on ſuppoſe qu'eſt arrivée cette naiſſance, porte conſtamment des alimens à la riviere pour ces parens amphibies, & le jumeau ſur-tout y va à certain tems, dans tout le cours de ſa vie, accomplir ce devoir fraternel; ils ſont unanimement perſuadés que s'il y manquoit, il ſeroit puni de maladie ou de mort. Il n'eſt pas aiſé de deviner ce qui a pu introduire pour la premiere fois une idée ſi extravagante & ſi abſurde, d'autant plus qu'elle ne paroît avoir aucune liaiſon avec leur croyance, & il eſt encore plus difficile d'expliquer comment on peut ſoutenir qu'un fait qui n'eſt jamais arrivé, arrive tous les jours, ſur-tout lorſqu'il eſt affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, & qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'eſt cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, & tous les Indiens que nous avons interrogés ſur ce fait nous l'ont unanimement atteſtée. Elle ſemble avoir pris naiſſance dans les isles de *Celebes* & de *Bouton*, où pluſieurs des habitans nourriſſent des crocodiles dans leurs familles; mais, quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, cette opinion s'eſt répandue ſur toutes les isles orientales juſqu'à *Timor* & *Ceram*, &

à l'ouest, jusqu'à *Java* & *Sumatra*, où cepen-
1770. dant, je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

Ces crocodiles jumeaux sont appellés *Sudaras*, & je vais rapporter une des fables sans nombre, qu'on nous a racontées pour certifier, nous disoit-on, d'une maniere incontestable leur existence par un témoignage oculaire.

Une jeune femme esclave, née & élevée parmi les Anglois de *Bencouli*, & qui savoit un peu notre langue, dit à M. Banks que son pere en mourant, lui apprit qu'il avoit un crocodile pour son *sudara*, & qu'il l'avoit chargée solemnellement de lui donner à manger quand il seroit mort, en lui indiquant dans quelle partie de la riviere elle le trouveroit, & par quel nom elle devoit l'appeller : que suivant les instructions & le commandement de son pere, elle étoit allé sur les bords de la riviere, & qu'elle l'avoit appellé *Radja pouti*, " Roi blanc " ; sur quoi un crocodile étoit sorti de l'eau & avoit mangé de sa main les provisions qu'elle lui avoit apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel qui faisoit sa demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'étoit pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau ; que son corps étoit tacheté & son nez rouge ; qu'il avoit des bracelets d'or à ses pattes, & des pendans de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté

ridicule, & il renvoya enſuite la fille, ſans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles étoit un monſtre auſſi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque tems après, un domeſtique que M. Banks avoit loué à *Batavia*, & qui étoit fils d'un Hollandois & d'une femme *Javane*; jugea à propos d'avertir ſon maître qu'il avoit vu avec pluſieurs autres Hollandois & Malais, un crocodile de la même eſpece; qu'il étoit très-jeune; qu'il n'avoit que deux pieds de long, & des bracelets d'or à ſes pattes. Je ne puis pas croire cette hiſtoire, lui répondit M. Banks; car on m'a aſſuré l'autre jour qu'un crocodile avoit des pendans d'oreille, & vous ſçavez que cela eſt faux, puiſque ces animaux n'ont point d'oreilles. " Ah, monſieur, „ lui répliqua le valet, ces *ſudara oran* ne ſont „ pas comme les autres crocodiles; ils ont „ cinq doigts à chaque pied, une grande lan„ gue qui remplit leur bouche, & des oreilles „ auſſi, quoiqu'à la vérité elles ſoient très„ petites „. 1779.

On ne peut pas ſavoir juſqu'où ces perſonnes croyoient à la vérité de ce qu'elles racontoient; car la crédulité de l'ignorance & de la ſottiſe n'a point de bornes. Cependant, il y a dans la relation de la fille, des faits ſur leſquels il lui étoit impoſſible de ſe tromper, & par conſéquent elle étoit coupable d'une fauſſeté manifeſte & volontaire. Son pere a pu la charger de

[redacted] nourrir un crocodile qu'il imaginoit être ſon
1770. *ſudara*; mais dire qu'il eſt ſorti de la riviere lorſqu'elle l'a appellé par le nom de *Roi blanc*, & qu'il a pris les alimens qu'elle lui avoit apportés, c'eſt une fable de ſa propre invention, puiſqu'il lui a été impoſſible de croire que ce fait fût vrai. Cependant, ſon hiſtoire prétendue, ainſi que celle du domeſtique, ſont une forte preuve qu'ils étoient fermement perſuadés de l'exiſtence des crocodiles *ſudaras*, & on expliquera aiſément la fiction de la fille, ſi l'on conſidere que le deſir vif que chacun éprouve naturellement de perſuader aux autres ce qu'il croit lui-même, eſt une tentation puiſſante de le ſoutenir par les preuves les plus abſurdes. On ſait qu'il eſt arrivé ſouvent que pluſieurs perſonnages, reſpectables d'ailleurs, ſe ſont rendu coupables de cette eſpece de faux témoignage, afin d'opérer ſur les autres la perſuaſion d'une opinion qu'ils croyoient être vraie.

Les Bougis, les Macaſſars & les Boetons ſont ſi fermement perſuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivieres de leur pays, qu'ils font en leur ſouvenir une cérémonie périodique. Ils vont par troupes ſur un bateau, fourni d'une grande quantité de proviſions & de toute ſorte de muſique; ils chantent & pleurent alternativement; chacun invoque ſes parens juſqu'à ce qu'un crocodile paroiſſe, & dès-lors la muſique s'arrête, & ils jettent dans l'eau les proviſions, le bétel & le tabac. Par ces honneurs

qu'ils rendent à l'eſpece, ils eſperent être agréa- [redacted]
bles aux individus qui ſont leurs parens, & que 1770.
ceux-ci accepteront ces offrandes générales qu'ils ne peuvent pas leur adreſſer en particulier.

Parmi les habitans de *Batavia*, après les Indiens, il faut ranger les Chinois qui ſont en très-grand nombre dans cette place, mais qui poſſédent très-peu de bien; pluſieurs d'entr'eux vivent en dedans des murailles & tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de *Paſſar-Piſſang* : d'autres étalent une grande quantité de marchandiſes Européennes & Chinoiſes; la plus grande partie cependant vit en dehors des murailles dans un quartier qui leur eſt particulier, & qui eſt appellé le camp Chinois. Pluſieurs d'entr'eux ſont charpentiers, menuiſiers, forgerons, tailleurs, cordonniers, teinturiers & brodeurs; ils y ſoutiennent la réputation d'hommes induſtrieux qu'on leur attribue univerſellement; quelques-uns ſont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins, cultivent du riz & du ſucre, ou nourriſſent des vaches & des buffles, dont ils portent journellement le lait à la ville.

Il n'eſt rien de vil ou de mal-honnête, que l'appas du gain ne faſſe entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand danger d'être ſurpris : quoiqu'ils travail-

lent avec beaucoup d'application, & qu'ils ſup-
1779. portent patiemment toute eſpece de fatigue, cependant, ils n'ont pas plutôt quitté leur ouvrage qu'ils ſe mettent à jouer aux cartes, aux dez, ou à quelques autres jeux qu'ils ont inventés, & qui ſont entiérement inconnus en Europe. Ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le tems de manger & de dormir; de ſorte qu'il eſt auſſi rare de voir un Chinois oiſif que de rencontrer un Hollandois ou un Indien occupés.

Ils ſont très-polis, ou plutôt ſerviles dans leurs manieres; & de quelque rang qu'ils ſoient, leur habillement eſt toujours d'une propreté remarquable. Je n'entreprendrai pas de décrire ici leur figure & leurs vètemens; car la belle eſpèce de papier Chinois, qui eſt aujourd'hui commune en Angleterre, en donne une repréſentation parfaite; quoique peut-être avec quelques légeres exagérations qui approchent de la caricature.

Ils ne ſont pas difficiles ſur le manger; leurs repas ſont peu ſomptueux, quoique le petit nombre de riches ſe nourriſſent de mets délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poiſſon, ſert de nourriture aux pauvres, & ils ont en cela de grands avantages ſur les Indiens Mahométans, à qui la religion défend de manger pluſieurs choſes qu'ils pourroient aiſément ſe procurer. Comme on ne leur a point impoſé de défenſes pareillles, outre le porc, ils man-

gent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpens de plusieurs sortes, & 1770. un grand nombre de poissons qui ne sont pas partie des alimens des autres habitans de ce pays : ils y font entrer aussi plusieurs végétaux, auxquels un Européen ne toucheroit jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de périr de faim.

Les Chinois ont une superstition singuliere sur l'enterrement de leurs morts; car jamais, dans aucun cas, ils n'ouvrent la terre une seconde fois, à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimetieres, dans les environs de *Batavia*, couvrent plusieurs centaines d'acres de terrein; & les Hollandois, fâchés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'au prix le plus exorbitant. Cependant les Chinois trouvent moyen de se procurer la somme qu'on demande, & ils nous donnent un autre exemple de la folie & de la foiblesse de la nature humaine, qui transporte aux morts les égards qu'elle a pour les vivans, & qui fait de ce point un objet de sollicitude & de dépenses qui ne peuvent procurer aucun avantage à ceux qui ont quitté la vie. Entraînés par ce préjugé universel, ils emploient une méthode peu commune pour conserver le cadavre entier, & empêcher que ses cendres ne se mêlent avec la terre qui les environne. Ils le renferment dans une biere de bois large & épaisse, qui n'est pas faite de planches jointes ensemble, mais d'un tronc d'arbre solide, creusé comme un canot.

[redacted] Après en avoir recouvert le deſſus, ils la placent dans la foſſe & l'enduiſent d'une couche
1770. de leur mortier appellé *Chinam*, d'environ huit ou dix pouces d'épaiſſeur, laquelle en peu de tems, devient auſſi dure que la pierre. Les parens du défunt aſſiſtent aux funérailles avec un nombre conſidérable de femmes louées pour pleurer : on peut bien penſer que cet appareil de deuil, acheté à prix d'argent, ne flatte pas plus les vivans qu'il n'eſt utile aux morts ; cependant on paie des pleureurs chez des peuples beaucoup plus raiſonnables & plus éclairés que les Chinois. La loi ordonne à *Batavia* que chacun ſoit enterré ſuivant ſon état, & on n'en diſpenſe dans aucun cas ; de ſorte que, ſi le défunt n'a pas laiſſé de biens pour payer ſes dettes, un officier fait un inventaire de ce qui lui reſtoit en mourant ; il en préleve une partie pour faire les funérailles, ſuivant l'uſage preſcrit, & les créanciers ne ſe partagent que le ſurplus. C'eſt ainſi que dans pluſieurs cas les vivans ſont ſacrifiés aux morts, & que l'argent qui devroit acquitter une dette ou nourrir des orphelins, eſt dépenſé dans des cérémonies inutiles, ou enfoui dans le ſein de la terre.

Les eſclaves forment une autre claſſe nombreuſe parmi les habitans de ce pays ; les Hollandois, les Portugais & les Indiens d'un certain rang, ſont toujours ſuivis par des eſclaves : on les tire de *Sumatra*, de *Malacca* & de preſque toutes les iſles à l'eſt. Les natifs de

Java, dont un très-petit nombre, comme je l'ai déjà remarqué, vivent dans les environs de *Batavia*, ne peuvent pas être réduits en servitude; les loix statuent sur cette matiere des peines très-séveres qui, à ce que je pense, sont très-rarement violées. Le prix de ces esclaves est de dix à vingt livres sterlings, mais les femmes en coûtent quelquefois cent si elles ont de la beauté; ces malheureux sont très-paresseux, & comme ils font peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture; ils vivent uniquement de riz bouilli & d'une petite quantité du poisson le moins cher. Etant originaires de différens pays, ils different extrêmement les uns des autres par la figure & le caractere. Les negres d'Afrique, appellés *Papua*, sont les plus mauvais, & par conséquent ceux qu'on achete à meilleur marché; ils sont tous voleurs & incorrigibles. Il faut ranger ensuite les *Bongis* & les *Macassars* de l'isle de *Celebes*; ceux-ci sont fainéans au dernier point, &, quoiqu'ils ne soient pas si adonnés au vol que les negres, ils ont un esprit vindicatif & cruel qui les rend extraordinairement dangereux; d'autant plus que pour satisfaire leur ressentiment, ils n'hésitent pas à sacrifier leur vie. Les meilleurs esclaves & les plus chers viennent de l'isle de *Bali*; les plus belles femmes sont originaires de *Nias*, petite isle sur la côte de *Sumatra*; mais leur constitution foible & délicate succombe bientôt à l'air mal-sain de *Batavia*. Il y en a en

1770.

outre des Malais & des esclaves de plusieurs
1770. autres dénominations, dont je ne me rappelle pas les différens caracteres.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs esclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie. Mais s'ils meurent par une suite de coups, quand même elle seroit arrivée contre le dessein du propriétaire, il est jugé très-séverement & condamné ordinairement à une peine capitale. C'est pour cela que le maître punit rarement lui-même son esclave ; dans ce cas, il s'adresse à un officier appellé *Marineu*, & il y en a un d'établi dans chaque district. Le *Marineu* est chargé d'appaiser les querelles & de mettre les délinquans en prison ; mais sur-tout d'arrêter les esclaves fugitifs & de les punir des crimes, dont le maître les accuse après en avoir donné des preuves convenables. Le *Marineu* en personne n'inflige pourtant pas le châtiment ; il y emploie des esclaves qui font les fonctions de bourreaux. Les hommes sont châtiés en public devant la porte de leur maître, & les femmes dans l'intérieur de la maison. On les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise ; on se sert pour cela de verges de rattans découpés en baguettes minces qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une rixdale au maître, & un châtiment plus sévere lui coûte un ducaton, c'est-à-dire, environ six schelings & huit pences.

Le maître est obligé aussi de donner à l'esclave trois *Dubbelcheys*, environ sept pences & demie par semaine, pour l'encourager au travail, & prévenir les tentations trop fortes qu'il pourroit avoir de voler. 1770.

Je dirai peu de chose du gouvernement de *Batavia.* Nous avons observé une grande subordination parmi les habitans. Tout homme qui est en état de tenir une maison, a son rang plus ou moins distingué qu'il acquiert par la longueur de ses services dans les affaires de la Compagnie. La qualité de ces différentes personnes est distingué par les ornemens des voitures & l'habillement des cochers : quelques-unes sont obligées de se servir de voitures unies ; on permet à d'autres de les faire peindre de certaine maniere & jusqu'à un certain point, & à d'autres de les dorer. Les habits des cochers sont aussi les uns unis, les autres plus ou moins garnis de galons.

Le gouverneur de *Batavia* a le titre de gouverneur général des Indes ; les gouverneurs Hollandois de tous les autres établissemens lui sont subordonnés, & ils sont obligés d'aller à *Batavia* pour qu'il arrête leurs comptes. S'ils paroissent coupables ou négligens, il les punit par le délai ; il les retient, suivant son plaisir, quelquefois un ou deux ans, & quelquefois trois ; car ils ne peuvent pas quitter la ville jusqu'à ce qu'il les renvoie. Après le gouverneur, les personnages les plus distingués sont

1770. les membres du conseil, appellés *Edele heeren*, & que les Anglois nomment par corruption *Idoleers*. Ces *Idoleers* exigent tant de respects, que quiconque les rencontre dans sa voiture, est obligé de se lever, de faire une révérence, de faire détourner son carrosse sur un des côtés du chemin, & de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés : on exige les mêmes égards envers leurs femmes & leurs enfans, & les habitans le leur rendent communément, Quelques-uns de nos capitaines de vaisseaux ont jugé que cet hommage servile étoit au-dessous de la dignité que leur conféroit le service de Sa Majesté Britannique, & ils ont refusé de s'y prêter; cependant, lorsqu'ils étoient dans une voiture de louage, ils ne pouvoient empêcher le cocher d'honorer le magistrat Hollandois à la maniere du pays, qu'en le menaçant de le tuer sur-le-champ.

La justice est administrée par un corps de magistrats divisés en plusieurs classes. Je ne connois point la maniere dont ils décident les procès qui s'élevent dans les affaires de propriété; mais leurs jugemens, dans les affaires criminelles, semblent être si séveres par rapport aux naturels du pays, & si doux relativement aux autres habitans, qu'ils en sont révoltans. Quel que puisse être le crime d'un chrétien, on lui fournit toujours moyen de s'échapper avant de l'appeller en justice; s'il y comparoît, & qu'il soit convaincu d'un délit capital,

il eſt rarement puni de mort; tandis que les pauvres Indiens, au contraire, ſont pendus, rompus vifs, & même empalés ſans miſéricorde. 1770.

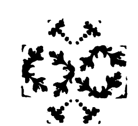
Les Malais & les Chinois ont des juges particuliers ſous le nom de capitaines & de lieutenans; ils décident dans les matieres civiles, & on appelle de leur ſentence au tribunal Hollandois.

Ces deux peuples payent des impôts très-conſidérables à la Compagnie, & celui qu'on exige d'eux pour avoir permiſſion de porter leurs cheveux longs, n'eſt pas le moindre; ils les acquittent tous les mois. Les Hollandois, afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir, arborent un pavillon au ſommet d'une maiſon ſituée au milieu de la ville, & les Chinois ont éprouvé qu'il eſt de leur intérêt d'y porter leur argent ſans délai.

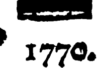
La monnoie courante à *Batavia* conſiſte en *ducats* de cent trente-deux *ſtivers*; en *ducatons* de quatre-vingt; en *rixdales de l'Empire* de ſoixante; en *roupies de Batavia* de trente; en *ſchelings* de ſix; doubles *cheys* de deux *ſtivers* & demi, & en *doits* d'un quart de *ſtiver*. Les piaſtres Eſpagnoles, pendant notre ſéjour, étoient à cinq ſchelings ſix pences, & l'on nous a dit qu'ils n'étoient jamais plus bas que cinq ſchelings & quatre pences, même dans les bureaux de la Compagnie. Nous n'avons pas pu faire paſſer les guinées d'Angleterre pour plus de

[redacted] dix-neuf ſchelings prix moyen ; car quoique les
1770. Chinois en donnaſſent vingt pour quelques-unes des plus neuves, ils n'en vouloient pas donner plus de dix-ſept pour celles qui étoient fort uſées.

Il ſera peut-être utile aux étrangers de dire ici qu'il y a deux eſpeces de monnoies de même dénomination ; l'une fabriquée au moulin & l'autre qui ne l'eſt pas ; & que la premiere eſt celle qui a la plus grande valeur. Un ducaton, frappé au moulin, vaut quatre-vingt ſtivers, tandis que les autres n'en valent pas plus de ſoixante & douze. Tous les comptes ſe tiennent à *Batavia* en rixdales & en ſtivers qui ſont des monnoies idéales comme notre livre ſterling. La rixdale vaut quarante-huit ſtivers, c'eſt-à-dire, environ quatre ſchelings & ſix pences courans d'Angleterre.



CHAP.



1770.

CHAPITRE XIII.

Passage de Batavia *au Cap de* Bonne-Espérance. *Description de l'Isle* du Prince *& de ses habitans. Comparaison de la langue de ces Insulaires avec celle des Malais & des Javans.*

LE 27 décembre, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre & nous portâmes au large. Après avoir souffert beaucoup de délai par les vents contraires, nous doublâmes *Pulo Paré* le 29, & nous mîmes le cap sur la terre. Nous atteignîmes bientôt une petite isle située au milieu de la route entre *Batavia* & *Bantam*, & qu'on appelle isle de *Maneater*. Le lendemain nous dépassâmes la premiere isle *Wapping*, & ensuite *Pulo Babi*. Le 31 nous gouvernâmes sur la côte de *Sumatra*, & le matin du premier janvier 1771, nous courûmes sur, 1771. celle de *Java*.

Nous continuâmes notre route autant que le vent le permettoit jusqu'à trois heures de l'après-midi du 5, que nous mîmes à l'ancre, par 18 brasses, sous le côté oriental de l'isle du *Prince*, afin de faire de l'eau & du bois, & de nous procurer des rafraîchissemens pour les malades, dont plusieurs étoient alors beaucoup plus mal qu'à notre départ de *Batavia*. Dès

[redacted] que le vaisseau fut en sûreté, j'allai à terre avec 1771. MM. Banks & Solander & nous rencontrâmes sur la greve quelques Indiens qui nous conduisirent à l'instant vers un homme qu'ils disoient être leur Roi. Après quelques complimens de part & d'autre, nous parlâmes d'affaires, mais nous ne pûmes pas convenir du prix d'une tortue. Nous ne nous découragéâmes cependant point, persuadés que le lendemain Sa Majesté nous la céderoit pour ce que nous voudrions lui en donner. Les Indiens se disperserent dès que nous nous fûmes quittés, & nous marchâmes le long de la côte en cherchant une aiguade. Nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce situé très-convenablement, & nous avions lieu d'espérer qu'en la puisant avec un peu de soin elle seroit très-bonne. Quelques insulaires qui étoient demeurés sur le rivage avec une pirogue, nous vendirent trois tortues; mais ils nous firent promettre que nous ne le dirions pas au Roi.

Le lendemain au matin, & tandis que quelques-uns de nos gens étoient occupés à remplir les futailles, nous fimes de nouvelles tentatives pour acheter des tortues. Les Indiens diminuerent d'abord par degrés le prix qu'ils nous en avoient demandé; mais vers le midi, ils consentirent à nous en livrer pour ce que nous leur offrions, de sorte qu'avant la nuit, nous en eûmes en abondance. On servit les trois que nous avions achetées la veille à l'équipage qui, depuis notre arrivée à *Savu* jusqu'à ce jour,

c'est-à-dire, pendant près de quatre mois, n'avoit pas mangé une seule fois des provisions salées. Le soir M. Banks alla présenter ses respects au Roi dans son palais, au milieu d'un champ de riz; & quoique Sa Majesté fût fort occupée à apprêter son souper, elle reçut l'étranger très-gracieusement. 1771.

Le lendemain, 7. les naturels du pays vinrent au lieu du marché avec des volailles, des poissons, des petits chevreuils & quelques végétaux, mais point de tortues, car ils nous dirent que nous les avions toutes achetées la veille. Le 8, cependant, il en arriva un plus grand nombre, & tous les jours suivans, pendant notre séjour, ils en apporterent quelques-unes, quoique toutes prises ensemble elles ne formassent pas une quantité égale à celle que nous avions achetée le lendemain de notre arrivée.

Le 11, M. Banks ayant appris du domestique qu'il avoit loué à *Batavia*, que les Indiens de cette isle avoient une ville sur la côte à quelque distance à l'ouest, il résolut de la voir. Dans ce dessein il partit le matin accompagné de mon second lieutenant, & comme il avoit quelque raison de penser que sa visite ne seroit pas agréable aux habitans, il dit aux Insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte, qu'il alloit chercher des plantes, ce qui étoit vrai. Après deux heures de marche, ils arriverent à un endroit où il y avoit quatre ou cinq maisons. Ils trouverent un vieillard à qui

[redacted] ils ſe haſarderent de faire quelques queſtions 1771. ſur la ville. Il leur dit qu'elle étoit fort éloignée, ce qui ne découragea pas nos voyageurs dans leur entrepriſe; l'Indien voyant qu'ils continuoient leur route, les joignit & ſe mit en marche avec eux. Il entreprit pluſieurs fois, mais inutilement, de les détourner d'aller plus avant, & enfin ils arriverent à la vue des maiſons. Le vieillard parut alors les conduire de meilleure grace, & il les mena à la ville; elle ſe nomme *Samadang*; elle eſt compoſée d'environ quatre cents maiſons, & coupée par une riviere d'une eau ſaumâtre, en deux parties, dont l'une eſt appellée la vieille ville, & l'autre la nouvelle. En entrant dans la vieille ville; ils rencontrerent pluſieurs Indiens qu'ils avoient vus au lieu du marché, & un d'eux s'offrit à les paſſer à la nouvelle ville pour deux pences par tête. Quand le marché fut conclu, il alla chercher deux très-petites pirogues dans leſquelles M. Banks & M. Monkhouſe s'embarquerent. Les deux pirogues étoient placées à côté l'une de l'autre, & jointes enſemble, précaution qui étoit abſolument néceſſaire pour les empêcher de chavirer. Ils acheverent heureuſement, quoiqu'avec peine, leur navigation. Quand ils débarquerent dans la nouvelle ville, les habitans les reçurent avec beaucoup d'amitié & leur montrerent les maiſons de leurs Rois & de leurs principaux perſonnages qui habitent ce diſtrict. Il y en avoit ce-

pendant peu qui fussent ouvertes, car alors les [redacted]
Insulaires avoient transporté leur résidence 1771.
dans les champs de riz, pour défendre la récolte contre les oiseaux & les singes, qui la détruiroient sans cette précaution. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils louerent pour deux roupies & quatre schelings, un grand bateau à voile qui les ramena au vaisseau assez à tems pour le dîner qui étoit composé d'un petit chevreuil pesant seulement quarante livres, qui avoit été acheté la veille, & qui se trouva très-bon & très-succulent.

Nous allâmes à terre le soir pour voir s'il n'étoit rien arrivé à ceux de nos gens qui faisoient de l'eau & du bois, & nous apprîmes qu'on leur avoit volé une hache. Si nous avions toléré cette faute, nous aurions encouragé les Insulaires à en commettre d'autres de la même espece. Sur-le-champ nous nous adressâmes au Roi qui, après quelque altercation, promit que la hache seroit rendue le lendemain. Il tint parole; car elle nous fut rapportée par un homme qui prétendit que le voleur, craignant d'être découvert, l'avoit apportée secrettement la nuit & laissée dans sa maison.

Nous continuions à acheter deux ou trois cents livres de tortues par jour, outre des volailles & d'autres provisions; & le soir du 13, ayant presque achevé de faire notre eau & notre bois, M. Banks alla à terre pour prendre congé du Roi, à qui il avoit donné plusieurs baga-

telles en présent ; & en quittant Sa Majesté il
1771. lui offrit deux mains de papier qu'elle reçut gracieusement. Dans une longue conversation qu'ils eurent ensemble, le prince demanda pourquoi les Anglois ne relâchoient pas sur l'isle, comme ils le faisoient autrefois. M. Banks répondit qu'il pensoit que c'étoit parce qu'il n'y avoit pas assez de tortues, & que puisque un seul vaisseau ne pouvoit pas s'en approvisionner, il ne falloit pas s'attendre à y en voir arriver un grand nombre. Pour suppléer à ce défaut, il conseilla au Roi de nourrir du bétail, des buffles & des moutons, projet qu'il ne parut pas fort disposé à adopter.

Nous étions prêts, le 14, à remettre en mer ; nous avions à bord une bonne provision de rafraîchissemens que nous avions achetés des naturels du pays, & qui consistoit en tortues, volailles & poisson ; en dains de deux especes, les uns gros comme des moutons, les autres aussi petits que des lapins ; en noix de coco, fruits du plane, citrons & autres végétaux. Il falloit pourtant manger les dains tout de suite, car nous ne pouvions gueres les conserver en vie plus de vingt-quatre heures après les avoir embarqués. Nous achetâmes ces denrées principalement avec des piastres Espagnoles ; les naturels du pays sembloient attacher peu de valeur aux autres choses ; de sorte que nos gens, qui avoient une permission générale de commercer, furent obligés à leur

grand désavantage, de substituer à l'argent, de vieilles chemises & d'autres articles. Le matin du 15, nous levâmes l'ancre avec une brise légere du N. & nous remîmes en mer. Le cap *Java*, d'où je pris mon point de départ, gît au 6^{d} 49^{m} de latitude S. & au 253^{d} 12^{m} de longitude O. L'isle du *Prince*, où nous séjournâmes environ dix jours, est appellée *Pulo Selan* dans la langue Malaise, & *Pulo Paneitan* dans celle des habitans. C'est une isle située à l'embouchure occidentale du détroit de la sonde; elle est couverte de bois, & on en a défriché une très-petite partie; il n'y a point de hauteur remarquable, cependant les Anglois donnent à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de notre débarquement, le nom de *Pic*. Les vaisseaux de l'Inde de plusieurs nations, sur-tout ceux d'Angleterre, y relâchoient souvent; mais ils l'ont abandonnée dans ces derniers tems, parce qu'on dit que l'eau y est mauvaise, & ils touchent à la petite isle nord qui gît sur la côte de *Sumatra*, en-dehors de l'entrée orientale du détroit, ou à la nouvelle baie, qui n'est située qu'à quelques lieues de l'isle du *Prince*, quoiqu'on ne puisse pas se procurer à l'une ou l'autre de ces deux relâches, une quantité considérable de rafraîchissemens. Tout considéré, l'isle du *Prince* est préférable aux deux dont on vient de parler; l'eau n'est saumâtre que dans la partie inférieure du ruis-

ſeau, en rempliſſant les futailles plus haut, on
1771. la trouvera excellente.

Le premier, le ſecond, & peut-être le troiſieme vaiſſeau qui arrivent ſur cette isle dans la ſaiſon, peuvent s'y procurer aſſez de tortues; mais ceux qui y vont enſuite n'en trouvent plus que de petites. Celles que nous achetâmes étoient des tortues vertes, & nous les payâmes, les unes dans les autres, un demi-pence ou trois farthings la livre. Elles n'avoient ni graiſſe ni beaucoup de ſaveur; nous conjecturâmes que cela provenoit de ce qu'elles s'étoient traînées long-tems ſans nourriture dans une eau ſaumâtre. Les poules y ſont groſſes & nous en achetâmes une douzaine pour une piaſtre Eſpagnole, c'eſt-à-dire à raiſon d'environ cinq pences la piece. Les petits chevreuils nous couterent deux pences chacun, & les plus gros, dont on ne nous apporta que deux, une roupie. On peut acheter des naturels du pays, pluſieurs eſpeces de poiſſon que nous trouvâmes à aſſez bon marché. Nous payâmes les noix de coco choiſies, une piaſtre le cent, & nous en avions cent trente pour la même ſomme en les prenant ſans les trier. Nous y trouvâmes des fruits du plane en grande abondance; nous y fîmes auſſi proviſions de quelques pommes de pin, de melons d'eau & de citrouilles, de riz dont la plus grande partie étoit de l'eſpece qui croît ſur les montagnes & dans les terreins ſecs, d'ignames & d'au-

tres végétaux que nous obtînmes tous à un prix très-raisonnable. 1771.

Les habitans sont javans, & leur rajah est sujet du sultan de *Bantam*. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de *Batavia*; mais ils paroissent être plus jaloux de leurs femmes: car, pendant tout le tems de notre séjour, nous n'en avons jamais vu qu'une, qui se déroba à notre vue en fuyant dans le bois. Ils professent la religion mahométane; je crois pourtant qu'il n'y a point de mosquée dans toute l'isle. Nous étions parmi eux pendant la fète que les Turcs appellent *Ramadan*; ils sembloient l'observer avec beaucoup de rigueur, car aucun d'eux ne vouloit ni manger ni même mâcher du bétel avant le coucher du soleil.

Ils se nourrissent à-peu-près des mêmes alimens que les Indiens de *Batavia*, & ils mangent en outre les noix du palmier appellé *Cyas Circinalis*, qui rendirent malades plusieurs de nos gens sur la côte de la *Nouvelle-Hollande*, & empoisonnerent quelques-uns de nos cochons.

En remarquant que cette noix faisoit partie de leur nourriture, nous leur demandâmes par quels moyens ils la privoient de sa qualité vénéneuse. Ils nous dirent qu'ils la coupoient d'abord en tranches minces qu'ils faisoient secher au soleil, & qu'ils laissoient ensuite tremper dans de l'eau douce pendant trois mois;

[redacted]

qu'après cette opération ils en exprimoient l'eau
1771. & les sechoient au soleil une seconde fois ; mais nous apprîmes qu'ils ne mangent ce fruit que dans les tems de disette, & qu'ils le mêlent avec le riz, afin que leur provision de cette derniere denrée dure plus long-tems.

Les maison de leurs villes sont portées sur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre ; il y a sur ces poteaux un plancher de cannes de bambou, qui sont placées à quelque distance l'une de l'autre, de maniere qu'elles admettent librement l'air par en-bas ; l'enceinte est aussi de bambous entrelassés en forme de claie, & mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment : le toît est incliné & la maison est si bien couverte de feuilles de palmier, que la pluie & le soleil n'y peuvent pas pénétrer. Ce bâtiment est construit sur un terrein qui forme un quarré-long. La porte est au milieu d'un des côtés ; & entre cette porte & l'extrémité de la maison à gauche, il y a une fenêtre ; à chacun des deux murs du bout est une cloison qui se prolonge vers le milieu, & qui, si elle étoit continuée jusqu'à l'autre, couperoit la maison dans toute sa longueur en deux parties égales, mais elle est interrompue au milieu, de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison, à droite & à gauche de la porte, est donc partagée en deux chambres, qui ont

une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé. Les enfans couchent 1771. dans celle qui est à main gauche près de la porte ; on donne aux étrangers l'usage de celle qui lui est opposée à main droite ; le maître & sa femme occupent la partie intérieure à main gauche, & la quatrieme enfin, opposée à celle-ci, sert de cuisine. Les maisons des pauvres & des riches ne different entr'elles que par la grandeur ; il faut en excepter seulement le palais du Roi & la maison d'un homme qui s'appelle *Gundang* & qui, par les richesses & l'autorité, est le premier personnage après le Roi ; les parois de ces deux habitations sont de planches, au lieu de la palissade de bâtons & des bambous.

Comme les habitans sont obligés de quitter la ville, & de vivre dans les champs de riz à certaines saisons, afin de défendre leurs récoltes des oiseaux & des singes, ils y construisent des cabanes pour ce tems-là. Elles sont bâties exactement comme les maisons de la ville ; elles sont seulement plus petites & élevées de huit ou dix pieds au-dessus de terre, au lieu de quatre.

Le caractere de ce peuple, autant que nous avons pu le connoître, n'est pas méchant. Ils mirent de la bonne-foi dans leur commerce avec nous, mais, ainsi que tous les autres Indiens & les marchands détailleurs de poisson à Londres, ils demandoient pour leurs marchandises deux ou trois fois autant qu'ils vouloient

[redacted] nous les vendre. Comme un grand nombre
1771. d'Insulaires apportoit au marché sa petite provision, & qu'il auroit été difficile d'acheter leurs denrées par petites parties, ils trouverent un expédient très-commode qui nous satisfaisoit tous; ils rassembloient toutes les denrées d'une même espece, les fruits du plane, par exemple, ou les noix de coco, & quand nous étions convenus du prix de ce tas, ils partageoient entr'eux, en proportion de ce que chacun avoit fourni, l'argent que nous en donnions : ils changeoient quelquefois notre argent en nous donnant deux cents quarante *doits*, montans à cinq schelings, pour une piastre Espagnole, & quatre-vingt-seize montant à deux schelings pour une roupie du Bengale.

Ils parlent tous la langue Malaise, quoiqu'ils en aient une particulière différente du Malais & du Javan. Ils donnent à la leur le nom de *Catta Gunnung* „ la langue des montagnes „, & ils disent qu'elle est en usage sur les montagnes *de Java*, d'où leur tribu sortit originairement pour passer à la *Nouvelle-Baie* & ensuite dans l'endroit où ils sont aujourd'hui; parce qu'ils furent chassés de leur premier établissement par les tigres qu'ils trouverent en trop grand nombre pour les détruire. J'ai déja observé que les natifs de *Java* parlent différens dialectes dans les diverses parties de leur isle, & lorsque je dis que l'idiôme de ce peuple est différent du *Javan*, c'est-à-dire, qu'il n'est pas

le même que celui qu'on parle à *Samarang*, place qui n'eſt éloignée que d'une journée de la réſidence de l'Empereur de *Java*. Voici une liſte de quelques mots des trois langues de *l'Isle du Prince*, de *Java* & de *Malacca*. 1771.

FRANÇOIS	ISLE DU PRINCE.	JAVAN.	MALAIS.
un homme,	jalma,	oong lanang,	oran lacki lacki.
une femme,	becang,	oong wadong,	parampuan.
un enfant,	oroculatacke,	lari,	anack.
la tête,	holo,	undaſs,	capalla.
le nez,	erung,	erung,	edung.
les yeux,	mata,	moto,	mata.
les oreilles,	chole,	cuping,	cuping.
la dent,	cutock,	untu,	ghigi,
le ventre,	beatung,	wuttong,	prot.
le derriere,	ſerit,	celit,	pantat.
la cuiſſe,	pimping,	poopoo,	paha.
le genou,	hullootoor	duncul,	lontour.
la jambe,	metis,	ſickil,	kauki.
un clou,	cucu,	cucu,	cucu.
une main,	langan,	tangan,	tangan.
un doigt,	romolangan,	jari,	jaring.

J'ai choiſi les noms des différentes parties du corps, dans ce vocabulaire des langues de

[redacted] trois pays si voisins les uns des autres, parce
1771. qu'il est facile de les apprendre d'un peuple dont on ignore entiérement l'idiôme, & parce qu'étant les expressions des premiers objets auxquels on donne des noms, ils paroissent être la partie principale du tissu originaire du langage. Il est très-remarquable que le Malais, le Javan & l'idiôme de l'*isle du Prince* ont des mots qui, s'ils ne sont pas exactement semblables aux mots correspondans dans la langue des isles des mer du sud, dérivent manifestement de la même origine, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

FRANÇOIS.	MER DU SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ISLE DU PRINCE.
un œil,	matta,	mata,	moto,	mata,
manger,	maa;	macan,	mangan,	
boire.	einu,	menum,	gniumbe,	
tuer,	matte;	matte,	matte,	
un pou,	outou,	coutou,		
la pluie,	euwa,	udian;	udan;	
canne de bambou;	owhe,			awe.
la poitrine,	eu,	fousou;	fousou,	
un oiseau,	mannu;		mannu,	man-nuck.
un poisson,	eyca,	jcan,	iwa;	
le pied;	tapao,		tapaan,	

1771.

une écrevisse de mer,	tooura,	udang,	urang,
ignames;	eefwhe,	ubi,	urve,
enterrer,	etannou,	tannam,	tandour,
une mosquite,	enammou,	gnammuck,	
se gratter,	hearu,	garru,	garu,

FRANÇOIS.	MER DU SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ISLE DU PRINCE.
racines de coco;	taro;	tallas,	talas,	
intérieur des terres,	uta,	utan,		

Cette ressemblance est sur-tout remarquable dans les mots qui expriment les nombres, ce qui semble d'abord prouver que les sciences de ces différens peuples ont une origine commune. Mais les noms des nombres dans l'isle de *Madagascar*, ont quelque rapport avec tous ceux-ci; ce qui est un problême encore plus difficile à résoudre. La table suivante montrera que les mots qui expriment les nombres sont en partie communs à tous ces pays; elle a été dressée par M. Banks, à l'aide d'un esclave negre, né a *Madagascar*, qui étoit à bord d'un vaisseau Anglois à *Batavia*, & qu'on lui envoya pour satisfaire sa curiosité sur se sujet.

1771.	Franç.	Sud.	Malais.	Javan.	Isle du Prince.	Madagascar.
	un,	tahie,	ſatou,	ſigi,	hegie,	iſſe.
	deux,	rua,	dua,	lorou,	dua	rua.
	trois,	torou,	tiga,	tullu,	tollu,	tellou.
	quatre,	haa,	ampat,	pappat,	opat,	effats.
	cinq,	reina,	lima,	limo,	limah,	limi.
	ſix,	wheney,	annam,	nunnam,	gunnap,	enc.
	ſept,	hetu,	tudju,	petu,	tudju,	titou.
	huit,	waru,	delapau,	wolo,	delapan,	walon.
	neuf,	jva,	ſembilan,	ſongo,	ſalapan,	ſivi.
	dix,	ahouroa,	ſapoulou,	ſapou-lou,	ſapou-lou,	tourou.

Il y a dans la langue de *Madagaſcar* d'autres mots reſſemblans à ceux qui déſignent la même choſe dans la Malais. Le nez, dans ce dernier idiôme, eſt appellé *erung*, & à *Madagaſcar*, *ourou*; *lida*, la langue eſt nommée *lala*; *tangan*, la main, *tang*; & *tanna*, la terre, *taan*.

La reſſemblance qui ſe trouve entre la langue des Indes orientales & les isles de la mer du ſud, fait naître relativement à la population de ces pays, des conjectures qui ne peuvent pas s'appliquer aiſément à *Madagaſcar*. Les habitans de cette isle & les Javans ſemblent être d'une race différente; le *Javan* eſt d'une couleur olive & a les cheveux longs; le natif de *Madagaſcar* au contraire eſt noir & ſa tête n'eſt pas couverte de cheveux, mais de laine; cette diſtinction

distinction ne prouve peut-être pas, autant [redacted]
qu'il le paroît d'abord, que leurs ancêtres ne 1771.
sont pas communs. Il ne paroît pas moins difficile de rendre raison de la différence qu'on remarque entre un Anglois & un François, par la seule différence de situation locale, que de celle qu'on observe entre les naturels de *Java* & les insulaires de *Madagascar* : cependant on n'a jamais supposé que la population de l'Angleterre & de la France n'a pas une origine commune. Si un homme & une femme indigenes de la Grande-Bretagne s'épousent dans leur pays, & qu'ensuite ils choisissent pour demeure nos établissemens des isles d'*Amérique*; les enfans qui en naîtront auront le teint & le tour du visage qui distinguent les Créoles; s'ils reviennent ensuite dans leur patrie, les enfans qu'ils y feront ne porteront point ces marques caractéristiques. Si l'on dit que l'imagination de la mere frappée de différens objets extérieurs imprime à son enfant pendant sa grossesse, les traits & la couleur des habitans du pays où elle vit, cette explication souffrira autant de difficultés d'après les seuls principes de la physique que celle qu'on tire de la différence d'origine; car on ne voit pas davantage comment une simple idée, reçue dans l'imagination de la mere, peut changer la forme corporelle de son enfant, que comment la simple situation locale peut y apporter des différences. On sait que les habitans du petit

espace qui comprend d'Angleterre & l'Irlande,
1771. nés à la distance de deux à trois cents milles les uns des autres, sont distingués par des traits qu'on appelle physionomie Ecossoise, Galloise, Irlandoise. Ne peut-on pas supposer raisonnablement qu'il y a dans la nature des qualités qui agissent fortement comme causes efficientes, & qu'on ne connoît par aucune des cinq manieres de percevoir que nous appellons sens? un sourd qui voit vibrer une corde de harpe, lorsqu'en soufflant dans une flûte, à une certaine distance on produit des sons harmoniques de celui que rend la corde, sera témoin d'un effet dont il ne pourra pas mieux concevoir que la cause existe dans la flûte où l'on a soufflé, que nous ne concevons que la différence physique des divers habitans du globe, provient uniquement de leur situation locale, & il ne peut pas plus se former une idée de la cause elle-même dans le premier cas, que nous dans le second. Ce qui lui arrive alors, parce qu'il n'a que quatre sens au-lieu d'en avoir cinq, peut, relativement à plusieurs phénomenes de la nature, nous arriver, parce que nous n'en avons pas six ou un plus grand nombre.

Il est possible que les connoissances de l'ancienne Egypte, prenant deux routes, l'une, à travers l'Afrique, & l'autre, à travers l'Asie, aient répandu dans ces pays divers mots, & sur-tout ceux qui désignent les nombres, qui

ont pu devenir ainſi partie de la langue de dif-
férens peuples qui n'ont jamais eu de commu- 1771.
nication entr'eux.

Nous forcions de voiles pour arriver au cap de *Bonne-Eſpérance*, mais les germes de maladie que nous avions pris à *Batavia*, commencerent à ſe manifeſter en dyſſenteries & en fievres lentes, avec les ſymptômes les plus menaçants. Craignant que l'eau que nous avions faite à l'*Isle du Prince* ne contribuât en partie à cet effet, nous la mêlions avec du jus de citron; & pour purifier l'air, nous lavâmes avec du vinaigre toutes les parties du vaiſſeau entre les ponts. M. Banks étoit au nombre des malades, & nous déſeſpérâmes pendant quelque tems de ſa vie. Nous nous trouvâmes bientôt dans la ſituation la plus déplorable, notre bâtiment n'étoit qu'un hôpital, dans lequel ceux qui pouvoient ſe traîner étoient en trop petit nombre pour ſervir les malades retenus ſur les cadres; & nous avions preſque tous les jours un mort à jetter à la mer. Dans l'eſpace d'environ ſix ſemaines, nous perdîmes M. Sporing, qui étoit à la ſuite de M. Banks; M. Parkinſon, ſon peintre d'hiſtoire naturelle; M. Green, l'aſtronôme; le contre-maître, le charpentier & ſon aide; M. Monkhouſe, l'officier de poupe qui avoit lardé la bonnette quand le vaiſſeau échoua ſur la côte de la *Nouvelle-Hollande*; notre vieux voilier & ſon aide; le cuiſinier du bâtiment;

[redacted] le caporal des ſoldats de marine ; deux autres
1771. charpentiers ; un officier de poupe & neuf matelots ; c'eſt-à-dire, vingt-trois hommes, outre les ſept qui étoient morts à *Batavia.*



CHAPITRE XII.

Arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance. *Quelques remarques ſur la traverſée de la Pointe* Java *à cet endroit. Deſcription du Cap de* Sainte-Helene *& des Hottentots. Retour de l'*Endeavour *en Angleterre.*

Le 15 Mars, ſur les dix heures du matin, nous mîmes à l'ancre en travers du cap, de *Bonne-Eſpérance* par ſept braſſes, fond de vaſe. La pointe occidentale de la baie, appellée *Queue du Lion*, nous reſtoit à l'O. N. O., & le château au S. O., à la diſtance d'environ un mille & demi. J'allai ſur-le-champ rendre viſite au gouverneur, qui me dit qu'on me fourniroit tout ce que produit le pays. Mon premier ſoin fut de chercher à terre un endroit convenable pour les malades qui n'étoient pas en petit nombre ; je trouvai bientôt une maiſon, dont le propriétaire convint avec moi du prix de deux ſchelings par jour pour le logement & la nourriture de chaque perſonne.

Pendant notre traversée depuis la pointe *Java* à cet endroit, nous avons fait très-peu de remarques qui puissent être utiles aux navigateurs : je vais cependant les rapporter telles qu'elles sont. Nous ne trouvâmes le vent alisé général sud-est qu'onze jours après avoir quitté la pointe *Java*, & durant cet intervalle, nous n'avançâmes pas plus de 5^d au sud, & 3^d à l'ouest, ayant des petites fraîcheurs variables, interrompues par des calmes, avec un tems brûlant & un air mal-sain, occasionnés probablement par le poids des vapeurs qu'amenent dans ces latitudes le vent alisé Est & les moussons ouest, qui souffloient dans ces mers à la saison de l'année où nous y étions. Le vent Est regne jusqu'au 10 ou 12^d S., & le vent ouest jusqu'au 6 ou 8^d : dans l'espace intermédiaire, les vents sont toujours variables & l'air est toujours mal-sain. Cela aggravoit certainement les maladies que nous avions prises à *Batavia*, & en particulier, la dyssenterie que les secours de la médecine ne soulageoient en aucune maniere, de sorte que nous regardions comme un homme mort quiconque en étoit attaqué ; mais nous n'eûmes pas plutôt gagné le vent alisé, que nous ressentîmes ses effets salutaires ; il est vrai qu'alors nous jettâmes à la mer encore plusieurs de nos gens, mais nous les avions pris à bord dans un état si foible & si languissant, qu'il leur étoit presque impossible de recou- 1771.

[redacted] vrer la santé. Nous soupçonnâmes d'abord
1771. que cette terrible maladie provenoit de l'eau que nous avions prise à l'isle du *Prince* ou des tortues que nous y avions achetées. Mais il n'y a pas la moindre raison de croire que cette conjecture fût bien fondée ; car tous les vaisseaux qui viennent de *Batavia* à la même saison, souffrent également & quelquefois davantage, quoique aucun d'eux ne touche sur cette isle dans leur route.

Peu de jours après notre départ de *Java*, nous vîmes des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives, & comme on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, nous en conjecturâmes qu'il y avoit quelque isle dans les environs : c'est peut-être l'isle de *Selam*, dont le nom & la situation sont marqués très-diversement dans différentes cartes.

La déclinaison de l'aiguille à la hauteur de la côte occidentale de *Java*, est d'environ 3^{d} O. ; nous la trouvâmes la même sans aucune variation sensible, dans la route ordinaire des vaisseaux, jusqu'au 288^{d} de longitude O., & au 22^{d} de latitude S. : elle augmenta ensuite peu à peu ; de sorte qu'au 295^{d} de longitude & au 23^{d} de latitude, elle étoit de 10^{d} 20^{m} O. Sept degrés de longitude & un de latitude plus loin, elle augmenta de 2^{d} ; à la même distance plus loin à l'O., elle augmenta de 5^{d} ; au 28^{d} de latitude & au 314^{d} de longitu-

de, elle étoit de $24^{d}\ 20^{m}$: au 29^{d} latitude & au 317^{d} de longitude ; elle étoit de $26^{d}\ 10^{m}$, & elle fut alors ſtationaire pendant l'eſpace d'environ 10^{m} plus loin à l'oueſt : mais au 34^{d} de latitude & au 333^{d} de longitude, nous l'obſervâmes deux fois à $28^{d}\ \frac{1}{4}$ O. ; ce fut la plus grande variation où elle parvint ; car au $35^{d}\ \frac{1}{2}$ de latitude, & au 337^{d} de longitude, elle étoit de 24^{d}, & elle continua enſuite à diminuer peu à peu, de ſorte qu'à la hauteur du *cap des aiguilles*, elle étoit de $22^{d}\ 30^{m}$, & à la baie de *la Table* de $20^{d}\ 30^{m}$ O.

1771.

Quant aux courants, nous ne les avons trouvés conſidérables qu'en approchant du méridien de *Madagaſcar* ; car après que nous eûmes atteint le 52^{d} de longitude de la pointe *Java*, nous reconnûmes, par obſervation, que notre erreur en longitude n'étoit que de deux degrés ; différence que nous avions trouvée exactement la même lorſque nous n'avions encore fait que dix-neuf degrés. Cette erreur pouvoit provenir de différentes cauſes : d'un courant portant à l'oueſt ; de ce que nous n'avions pas aſſez alloué dans nos calculs à la dérivation cauſée par l'action de la mer, ſur laquelle nous naviguions, & peut-être enfin, d'une faute commiſe en prenant la longitude de la pointe *Java*. Si cette longitude eſt fautive, il faut en attribuer l'erreur à l'imperfection des cartes dont j'ai fait uſage pour rapporter la longitude de *Batavia* à celle de

[redacted] cet endroit ; car on ne peut pas douter que
1771. la longitude de *Batavia* ne soit bien déterminée. Après que nous eûmes dépassé le 307^{d} de longitude, les effets des courants ouest commencerent à être considérables ; car au bout de trois jours, notre erreur en longitude étoit de $1^{d}\ 5^{m}$. La vitesse du courant augmentoit tellement la mesure que nous avancions à l'ouest, que pendant cinq jours consécutifs, après que nous eûmes découvert terre, nous dérivions au S. O. & au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de vingt lieues toutes les vingt-quatre heures. Nous continuâmes à dériver ainsi jusqu'à ce que nous fûmes à soixante ou soixante-dix lieues du cap, où le courant portoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, quoique inclinant cependant vers l'ouest.

Après que les *boubies* nous eurent quittés, nous ne vîmes plus d'oiseaux avant d'arriver par le travers de *Madagascar*, ou au $27^{d}\ \frac{3}{4}$ de latitude S., que nous apperçûmes un albatross, & depuis ce tems nous en découvrîmes tous les jours un grand nombre, ainsi que des oiseaux de plusieurs autres especes, & en particulier un qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un canard, d'une couleur très-foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oiseaux devinrent plus nombreux à mesure que nous approchâmes de la côte, & dès que les sondes ne rapporterent plus de fond ; nous vîmes des mouettes que nous continuâmes d'appercevoir

tant que nous fûmes sur ce banc qui s'étend [redacted]
à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, à la distance 1771.
de quarante lieues, & qui a cent soixante lieues de long sur la côte, à l'est du Cap *False*. On ne connoît pas exactement l'étendue de ce banc. Il est cependant utile pour servir de direction aux vaisseaux & leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre.

Pendant notre séjour au Cap, le *Houghton*, vaisseau de l'Inde qui avoit perdu trente à quarante hommes pendant son séjour dans l'Inde, fit voile pour l'Angleterre, & quand il quitta le Cap, plusieurs personnes de son équipage étoient mortellement attaquées du scorbut. D'autres bâtimens qui n'étoient partis d'Angleterre que depuis un an, souffroient dans la même proportion; de sorte que notre état étoit beaucoup moins fâcheux après un voyage qui avoit duré trois fois plus longtems.

Nous relachâmes au Cap jusqu'au 13. Avril, pour laisser à nos malades le tems de se guérir, prendre des provisions & faire au vaisseau & aux agrès plusieurs réparations nécessaires; je rembarquai alors tous les malades, dont plusieurs étoient encore en danger. Après avoir pris congé du gouverneur, je démarrai le 14, & je tins prêt à remettre à la voile.

Le *Cap de Bonne-Espérance* a été si souvent décrit, & il est si connu en Europe, que je ne

parlerai que de quelques particularités qui sont
1771. omises ou mal exposées dans les autres relations.

Malgré tout ce qu'on a dit au contraire, nous n'avons point vu pendant notre voyage de pays qui présente un aspect plus désert, & qui dans le fait, soit plus stérile que le Cap. La péninsule formée au nord par la baie de la *Table*, & au sud par la fausse baie (*False-Bay*), est composé de hautes montagnes entiérement nues & désertes ; celle qui est par derriere à l'est, & qui forme une espece d'isthme est une plaine d'une vaste étendue, où il n'y a presque autre chose qu'une espece de sable léger, qui ne produit que de la bruyere, & qui n'est pas susceptible de culture. Tous les cantons qu'on peut cultiver & qui, relativement au tout, sont dans la proportion d'un à mille, sont plantés en vignobles, vergers & jardins, la plupart éloignés d'une distance considérable les uns des autres. On a aussi les plus grandes raisons de croire que dans l'intérieur du pays il n'y a pas une plus grande quantité de terres susceptibles de culture, en comparaison de celles qui sont stériles de leur nature ; car les Hollandois nous ont dit qu'ils y avoient des établissemens éloignés de huit & même de vingt journées de chemin, c'est-à-dire, d'au moins neuf cents milles, d'où ils apportent des provisions au Cap ; ce qui donne lieu de conclure qu'on ne peut pas en tirer

assez des environs pour la consommation de la ville. Pendant que nous y étions, un fermier qui résidoit dans la campagne, à quinze jours de distance de chemin, y arriva, & amena avec lui un jeune enfant. Nous en fûmes fort surpris, & nous lui demandâmes s'il n'auroit pas mieux valu le laisser entre les mains de son voisin. " Un voisin, répondit cet hom- „ me ! pour en trouver un, il faut faire cinq „ jours de marche. „ Surement un pays doit être fort stérile, quand ceux qui s'y établissent pour cultiver des denrées qu'ils puissent porter au marché, sont dispersés à une distance si considérable les uns des autres. Il est évident que le pays est par-tout dépourvu de bois ; puisqu'on y importe de *Batavia* presque tous le bois de charpente, & qu'on y dépense autant à se chauffer qu'à se nourrir. Nous n'avons point vu d'arbres de six pieds de haut, si ce n'est dans les plantations près de la ville, & les tiges qui n'étoient pas plus grosses, que le pouce, avoient des racines grosses comme le bras ou la jambe ; tant est funeste l'influence des vents sur la végétation, ce qui ne permet pas de douter de la stérilité du sol.

1771.

La seule ville que les Hollandois y aient bâtie, est appellée *Ville du Cap* à cause de sa situation : elle est composée d'environ mille maisons proprement construites en briques, & dont l'extérieur est ordinairement blanchi ; elles

[redacted] ne ſont pourtant couvertes que de chaume,
1771. car la violence des vents ſud-eſt rendroient tout autre toît incommode; embarraſſant & dangereux. Les rues ſont larges, commodes & toutes coupées à angles droits. Il y a dans la rue principale un canal, ſur chaque côté duquel eſt plantée une rangée de chênes qui ſont aſſez bien venus & qui donnent un ombrage agréable: il y en a un ſecond dans un autre endroit de la ville; mais la pente des lits de ces canaux eſt ſi rapide, que les écluſes ne ſont pas éloignées les unes des autres de plus de cinquante verges.

Les habitans hollandois y ſont proportionnellement en bien plus grand nombre qu'à *Batavia*, & comme la ville ſe ſoutient principalement par l'abord des vaiſſeaux étrangers, auxquels elle fournit des rafraîchiſſemens, chaque homme imite juſqu'à certain point les mœurs & les uſages de la nation avec laquelle il a le plus de commerce: cependant les femmes obſervent avec tant de fidélité la mode de leur pays, qu'elles ne ſortent jamais ſans une chaufferette que porte un domeſtique, afin de la placer ſous les pieds de ſa maîtreſſe par-tout où elle s'aſſied. Cette pratique eſt d'autant plus remarquable, que parmi ces chaufferettes il y en a très-peu qui contiennent du feu, que le climat rend tout-à-fait inutile.

Les femmes ſont en général très-belles, elles ont la peau blanche & fine, & un teint

qui annonce, que leur conſtitution eſt ſaine, & qu'elles jouiſſent d'une parfaite ſanté. Elles ſont les meilleures épouſes du monde, en même-tems qu'elles ſont bonnes maîtreſſes de famille & excellentes meres; il n'y a preſque point de maiſons qui ne fourmillent d'enfans. 1771.

L'air eſt infiniment ſain au Cap: de ſorte que preſque tous ceux qui y arrivent malades d'Europe recouvrent la ſanté en peu de tems; mais les maladies qu'on y apporte de l'Inde ne ſe guériſſent pas ſi ſûrement.

Malgré la ſtérilité naturelle du climat, l'induſtrie a fourni cette place de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; elle y a même répandu dans la plus grande profuſion les commodités du luxe. Le bœuf & le mouton y ſont excellents, quoique ces animaux ſoient originaires du pays. Les vaches y ſont plus petites que les nôtres; leur taille eſt plus élégante, & elles ont des cornes beaucoup plus longues & plus écartées. La toiſon des moutons eſt une ſubſtance mitoyenne entre la laine & le poid, & ils ont des queues d'une groſſeur énorme; nous en avons vu quelques-unes qui peſoient douze livres, & on nous a dit qu'il y en avoit de beaucoup plus fortes. Ils font avec le lait de vache un très-bon beurre, mais le fromage eſt fort inférieur au nôtre. Il y a des chevres qu'on ne mange jamais, des cochons & beaucoup de volailles. On y trouve auſſi des lievres exactement ſemblables à ceux d'Europe, des

[redacted] gazelles de plusieurs especes ; des cailles de deux
1771. sortes, & des outardes qui ont de la saveur, mais point de suc. Les champs produisent de notre froment & de notre orge, & l'on cultive dans les jardins tous nos végétaux & nos fruits ; outre ceux du plane, les goyaves, les jambos & quelques autres fruits de l'Inde, mais qui ne sont pas trop bons ; les fruits du plane en particulier sont très-mauvais, & les goyaves ne sont pas plus grosses que les groseilles. Les vignobles donnent encore des vins de plusieurs sortes inférieurs à plusieurs de ceux d'Europe, si l'on en excepte celui de Constance, dont le véritable ne se fait que sur un seul canton, à environ dix milles de la ville. Il y a un autre vignoble tout près ; où l'on fait du vin qu'on appelle du même nom, mais qui est fort au-dessous du premier.

Les étrangers prennent leur logement & leur table chez quelques habitans ; & l'on trouve plusieurs maisons toujours prêtes à les recevoir. En payant de cinq à deux schelings par jour, on leur fournit tout ce qui leur est néceſſaire. On peut louer des voitures pour vingt-quatre schelings par jour, & des chevaux pour six ; mais on n'est pas souvent tenté de s'en servir. Il n'y a point de fêtes ni de divertissemens publics : ceux que donnent les particuliers, & auxquels les étrangers d'un certain rang sont toujours admis, étoient suspen-

dus par une épidémie de rougeole pendant notre séjour au Cap. 1771.

A l'extrémité de la rue haute, la Compagnie a un jardin qui a environ deux tiers de mille de long; il est partagé par des allées qui se coupent à angles droits, & qui sont plantées de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu où on les laisse croître de toute leur hauteur : ces arbres produisent un ombrage agréable, & qui est recherché avec d'autant plus d'empressement qu'excepté les plantations des bords des deux canaux, il n'y a pas à plusieurs milles de la ville un seul arbre qui puisse donner de l'ombre. La plus grande partie de ce jardin est employée à la culture des légumes; mais il y en a deux petits quarrés destinés à la botanique, où il ne paroît pas y avoir la moitié autant de plantes qu'il y en avoit lorsque Oldenland fit son catalogue. Au bout du jardin, on trouve une ménagerie qui renferme plusieurs oiseaux & quadrupedes qu'on n'a jamais vus en Europe, & un en particulier appellé par les Hottentots *Coe-Doe*, qui est aussi gros qu'un cheval qui a de belles cornes spirales qu'on trouve quelquefois dans les cabinets d'histoire naturelle.

Nous n'avons guere appris que par ouï dire ce que nous savons sur les naturels du pays; car de toutes les habitations, où ils suivent leurs coutumes & leurs usages particuliers, il n'y en a aucune qui ne soit éloignée de plus de quatre

[redacted] jours de marche de la ville ; ceux que nous
1772. avons vus au cap étoient tous serviteurs des fermiers Hollandois, occupés à prendre soin du betail & aux autres travaux les plus vils. Ceux-ci sont en général d'une taille mince & plutôt maigres que gras ; mais ils sont d'une force, d'une vivacité & d'une activité remarquable. Leur taille est à-peu-près la même que celle des Européens, & quelques-uns ont six pieds de haut ; leurs yeux sont ternes & sans expression : ils ont la peau couleur de suie, ce qui provient sur-tout de la poussiere qui est si fortement attachée à leur peau, qu'on ne peut pas distinguer la couleur de l'une d'avec celle de l'autre ; car je crois qu'ils ne se lavent jamais aucune partie du corps. Leurs cheveux frisent naturellement, non pas comme ceux des negres, mais en boucles pendantes d'environ sept ou huit pouces. Leur habillement consiste en une peau, qui est ordinairement celle d'un mouton, jettée sur leurs épaules ; les hommes portent en outre une petite poche à la ceinture, & les femmes un large tablier de cuir, l'une & l'autre attachés à une ceinture ou cordon qui est orné de verroterie & de petites pieces de cuivre. Les deux sexes ont des colliers & quelquefois des bracelets de grains de verre ; & les femmes entourent les chevilles de leurs pieds d'un cercle de cuir dur, afin de se défendre des épines dont le pays abonde par-tout : quelques-unes d'entr'elles ont des sandales faites de bois ou d'écorce ;

d'écorce, mais le plus grand nombre ne porte [redacted]
point de chaussures. 1771.

La langue des naturels du pays semble à peine articulée à un Européen ; elle est d'ailleurs distinguée par une singularité très-remarquable. Pendant qu'ils parlent, ils produisent un glouſſement fréquent en appuyant la langue contre le palais ; ces glouſſements ne paroiſſent avoir aucune signification, mais ils servent plutôt à marquer les divisions des phrases dans leurs discours. La plupart de ces Hottentots parlent Hollandois, sans que leur prononciation ait rien de particulier.

Ils sont tous d'une modestie qui va jusqu'à la stupidité : nous ne pouvions les engager que très-difficilement à danser ou à parler entr'eux dans leur langue naturelle devant nous. Nous les avons cependant vu danser & entendu chanter : leurs danses sont alternativement emportées ou lentes à l'excès ; elles consistent quelquefois en mouvemens vifs & prompts avec des contorsions étranges de corps, & des sauts forcés en avant & en arriere, qu'ils font en croisant les jambes : elles sont quelquefois si peu animées que le danseur frappe seulement la terre d'un pied & ensuite de l'autre, sans changer de place & sans mouvoir aucune autre partie du corps. La mesure de leurs chansons est aussi tour à tour, comme leur danse, d'une lenteur ou d'une promptitude extrême.

Nous avons fait aux Hollandois plusieurs

questions sur ces peuples : nous rapporterons
1771. les particularités suivantes d'après ce qu'ils nous ont dit.

Dans les limites des établissemens Hollandois, il y a plusieurs tribus d'Hottentots qui different beaucoup les unes des autres par leurs usages & leur maniere de vivre. Elles vivent cependant toutes en paix & en bonne intelligence, si l'on en excepte une qui est fixée à l'est, & dont les habitans, appellés par les Hollandois *Bosch men*, ne subsistent que de pillage ou plutôt de vol ; car ils n'attaquent jamais leurs voisins ouvertement, mais ils dérobent secretement le bétail pendant la nuit. Afin de se défendre s'il leur arrive d'être découverts, ils sont armés de lances ou de zagayes & de fleches qu'ils empoisonnent de différentes manieres, les unes avec du suc de certaines herbes & d'autres avec le venin d'un serpent nommé *Cobra di Capelo*. Une pierre est aussi une arme très-formidable dans les mains de ces peuples, car ils la lancent avec tant de force & de dextérité, qu'ils frappent plusieurs fois de suite & à cent pas de distance, un but de la largeur d'un écu. Pour se mettre à l'abri de ces voleurs, les autres habitans dressent des taureaux qu'ils placent autour de leurs villages pendant la nuit ; ces animaux à l'approche d'un homme ou d'une bête se rassemblent & s'opposent aux attaquans jusqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres qui les encouragent au combat ou qui les

rappellent, & dans ce dernier cas, ils obéissent avec autant de docilité qu'un chien.

Quelques-unes de ces nations connoissent l'art de fondre & de préparer le cuivre, qui se trouve probablement dans leur pays ; & ils en font de grandes lames qu'ils portent comme des ornements sur leur front. Plusieurs d'entr'eux savent aussi travailler des morceaux de fer qu'ils obtiennent des Hollandois, & en fabriquent des couteaux auxquels ils donnent une trempe supérieure à celle des couteaux qu'ils pourroient acheter.

Les chefs dont plusieurs possédent de nombreux troupeaux de bétail, sont ordinairement couverts de peaux de lions, de tigres ou de zebres, auxquelles ils ajoutent des franges & d'autres ornemens de très-bon goût. Les deux sexes s'oignent souvent le corps avec de la graisse, mais ils ne se servent jamais de celle qui est rance & de mauvaise odeur, lorsqu'ils peuvent en avoir de la fraiche. Ils emploient ordinairement pour cela le suif de mouton & le beurre ; ils préferent pourtant le beurre ; qu'ils font en battant le lait dans une outre faite de la peau de quelque bête.

On nous a assuré que leurs prêtres donnent la bénédiction nuptiale en arrosant les époux de leur urine ; mais les Hollandois nous ont tous dit que les femmes n'entortilloient jamais des boyaux de mouton autour de leurs jambes, comme quelques voyageurs l'ont dit, en ajou-

[redacted] tant qu'elles les mangeoient ensuite. Ils nous
1771. ont dit aussi qu'il étoit absolument faux que la coutume de s'amputer un testicule fût générale parmi les Hottentots ; mais ils sont convenus que dans la tribu particuliere qui connoît l'art de fondre le cuivre, on trouvoit des hommes qui avoient subi cette opération ; qu'ils passoient pour les meilleurs guerriers, & surtout qu'ils excelloient à lancer des pierres.

Nous avions grande envie de décider la grande question agitée par les naturalistes, si les femmes de ce pays ont ce tablier de chair qui est appellé *sinus pudoris* : je vais rapporter ce que nous en avons appris. Un grand nombre de Hollandois & de Malais, qui avoient reçu des faveurs de plusieurs Hotentotes, ont nié positivement son existence ; un médecin du cap nous a déclaré qu'il en avoit guéri plusieurs centaines attaquées de maladies vénériennes, & qu'il n'avoit jamais vu un seul de ces tabliers, mais seulement deux appendices de chair, ou plutôt de peau, tenant à la partie supérieure des levres, & qui ressembloient en quelque sorte aux tettes d'une vache, excepté qu'elles étoient plates. Il ajouta qu'elles pendoient devant les parties naturelles, & qu'elles étoient chez différentes femmes d'une longueur différente ; que quelques-unes en avoient de longues d'un demi-pouce, & d'autres de trois ou quatre : qu'il imaginoit que c'étoit-là ce que des écrivains avoient appellé, par exagération,

un tablier, qui deſcendoit du bas ventre, aſſez bas pour que les parties naturelles n'euſſent 1771.
beſoin d'aucun voile artificiel.

C'eſt tout ce que nous avons à dire du pays, de ſes productions & de ſes habitans. La baie eſt large, ſûre & commode ; elle eſt ouverte à la vérité aux vents de N. O. ; mais ils y ſoufflent rarement avec force ; cependant, comme ils y élevent quelquefois une groſſe mer, les vaiſſeaux affourchent N. E. & S. O., & portent un ancre à jet. Dans le N. O., à l'ouverture de la baie, les vents S. E. y ſont ſouvent violens, mais comme la direction de ce rumb porte hors de la baie, ils ne ſont pas dangereux. Il y a près de la ville un quai en bois qui ſe prolonge à une diſtance convenable pour qu'on puiſſe y débarquer & embarquer commodément les marchandiſes. Des canaux conduiſent de l'eau à ce quai, & pluſieurs bateaux peuvent y en puiſer en même tems. La Compagnie entretient pluſieurs grandes chaloupes, chargées de porter des proviſions aux vaiſſeaux qui ſont dans le havre. La baie eſt défendue par un fort quarré, ſitué tout près de la greve, à l'eſt de la ville, & par pluſieurs redoutes & batteries qui s'étendent le long de la côte des deux côtés du cap ; mais ces fortifications ſont placées de façon qu'elles peuvent être canonnées par les vaiſſeaux, & qu'elles ſont, en quelque maniere, ſans défenſe contre l'ennemi le plus foible qui les at-

taqueroit par terre. La garniſon eſt compoſée
1771. de huit cents hommes de troupes régulieres, outre la milice du pays, dans laquelle ſont compris tous les habitans en état de porter les armes. Ils ont des moyens de répandre en peu de tems, par des ſignaux ; l'allarme dans toute la contrée, & la milice doit alors ſe rendre tout de ſuite à la ville.

Les François de l'isle de France, tirent de cette place du bœuf ſalé, du biſcuit, de la fleur de farine & du vin. Les Hollandois leur ont fourni cette année 500,000 liv. de bœuf ſalé, 400,000 liv. de fleur de farine, 400,000 liv. de biſcuit, & 1,200 *leagers* de vin.

Le 14, au matin, nous levâmes l'ancre, & nous ſortîmes de la baie, & à cinq heures du ſoir nous mouillâmes au-deſſous de *Penquin* ou de l'isle *Roben* ; nous y reſtâmes pendant toute la nuit, & comme je ne pouvois pas faire voile le lendemain, faute de vent, j'envoyai un bateau dans l'isle pour y chercher quelques petits articles que nous avions oubliés de prendre au Cap. Dès que le bateau approcha de terre, les Hollandois avertirent l'équipage de ne pas débarquer s'ils ne vouloient pas s'expoſer à des dangers ; ils amenerent ſix hommes armés de fuſils, qui ſe préſenterent ſur le rivage. L'officier qui commandoit à bord, ne croyant pas devoir riſquer la vie de nos gens pour quelques choux dont nous avions beſoin, s'en revint au vaiſſeau. Nous ne pûmes pas

d'abord expliquer pourquoi on avoit refusé de nous recevoir ; mais nous apprimes ensuite que les Hollandois du Cap reléguent dans cette isle, pour un nombre d'années poportionné aux délits, les criminels qui ne méritent pas la mort ; ils les emploient comme esclaves à tirer dans des carrieres de la pierre à chaux qui, quoique rare sur le continent, est abondante en cet endroit ; que le Cap ayant refusé autrefois de donner des secours à un vaisseau Danois qui avoit perdu par les maladies une grande partie de son équipage, ce bâtiment avoit touché à cette isle, & qu'après s'être assuré de la garde ; il avoit pris à bord autant de criminels qu'il en avoit besoin pour la manœuvre jusqu'à son retour dans sa patrie. Nous en conclûmes que les Hollandois, afin d'empêcher à l'avenir de pareils enlevemens, avoient donné ordre à leurs gens de ne pas souffrir qu'aucun bateau étranger débarquât dans cette isle. 1771.

Le 25, à trois heures après-midi, nous levâmes l'ancre avec une brise légere du S. E., & nous remîmes en mer. Nous perdîmes, environ une heure après, notre maître, M. Robert Mollineux, jeune homme de beaucoup de talens, mais malheureusement adonné à l'intempérance, qui abrégea ses jours.

Nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable ; & le 29 au matin, nous traversâmes notre premier mé-

[redacted] ridien, après avoir fait le tour du globe dans
1771. la direction de l'eſt à l'oueſt. Nous avions par conſéquent perdu un jour, que nous rétablîmes dans nos calculs à *Batavia*, comme je l'ai déja dit.

A la pointe du jour du premier de Mai, nous découvrîmes l'isle *Sainte-Hélene*, & à midi, nous mîmes à l'ancre devant le Fort *James*.

Nous y reſtâmes juſqu'au 4 pour nous rafraichir. M. Banks profita de ce tems pour faire le tour de cette isle & viſiter les endroits les plus remarquables,

Elle eſt ſituée au milieu du vaſte Océan Atlantique, à quatre cents lieues de diſtance de la côte d'Afrique, & à ſix cents de celle d'Amérique. C'eſt le ſommet d'une montagne immenſe, s'élevant hors de la mer, qui, à peu de diſtance dans tous les environs, eſt d'une profondeur inconnue; l'isle n'a pas plus de douze lieues de long & ſix de large.

On a toujours trouvé, ſans exception, le ſiege des Volcans au ſommet des parties les plus élevées des pays où ils exiſtent. L'*Etna* & le *Veſuve* ſont les terres les plus hautes de tous leurs environs; l'*Hecla* eſt la montagne la plus élevée de l'*Islande*; on rencontre ſouvent des Volcans au ſommet des Andes de l'Amérique méridionale; & l'on ſait que le *Pic de Ténériffe* eſt ſur un feu ſouterrain. Ces Volcans ſont encore allumés, mais il y a une quantité innombrable d'autres montagnes, qui portent

des marques évidentes d'un feu actuellement [redacted]
éteint, & qui l'est depuis les époques les plus 1771.
reculées : il faut compter parmi celles-ci, *Sainte-Hélene*, où les inégalités du sol dans sa surface extérieure, sont manifestement des effets de l'affaissement de la terre ; car les côteaux opposés, quoique toujours séparés par des vallées profondes & quelquefois très-larges, présentent le même aspect & ont la même direction ; il n'est pas moins évident, d'après la nature des pierres, que l'affaissement de la terre dans ces endroits a été causé par un feu souterrain, car quelques-unes d'entr'elles, sur-tout celles du fond des vallées, sont brûlées jusqu'à être presque réduites en cendre. On en trouve qui ont de petites bulles, comme celles qu'on voit dans le verre mal fondu : & quoiqu'au premier coup d'œil, elles ne semblent pas avoir été exposées à l'action d'une grande chaleur, on reconnoîtra, en les examinant plus attentivement, qu'elles contiennent de petits morceaux de corps étrangers, & en particulier de Marcassites, qui ont cédé à la force du feu, quoiqu'elles n'y soient pas en assez grande quantité pour altérer le caractere extérieur de la pierre qui les renferme.

En approchant du côté sur le vent, nous appercevions un amas confus de rochers, bornés par des précipices d'une hauteur prodigieuse, & composés d'une espece de pierre à moitié friable qui ne présentoit aucun signe de vé-

gétation ; lorſqu'on la voit de plus près, l'isle
1771. ne promet pas davantage. En faiſant voile le long de la côte, nous avançâmes ſi près de ces énormes piles de rochers ; qu'elles paroiſſoient ſuſpendues ſur le vaiſſeau ; & l'idée terrible des effets de leur chûte nous cauſoit preſque de la frayeur. Enfin, nous apperçumes une vallée appellée *Vallée Chappel*, qui reſſemble à une large tranchée ; & dans cette vallée, nous découvrîmes la ville. Le terrein de la vallée eſt revêtu d'une herbe clair-ſemée ; mais les côtés ſont auſſi nuds que les rochers qui gîſent près de la mer. Tel eſt le coup d'œil que préſente d'abord l'isle dans ſon état actuel de culture ; & il faut paſſer les premieres collines avant qu'on trouve de la verdure dans les vallées, & qu'elles donnent quelques autres marques de fertilité.

La ville eſt ſituée au bord de la mer, & la plus grande partie des maiſons ſont mal bâties ; l'égliſe, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, eſt aujourd'hui en ruines, & la halle eſt à-peu-près dans le même état.

Tous les blancs ſont Anglois, & comme la Compagnie des Indes Orientales, à qui l'isle appartient, ne leur permet pas de faire quelque trafic ou commerce pour leur propre compte, ils n'ont d'autre moyen de ſubſiſtance que de fournir des rafraîchiſſemens aux vaiſſeaux qui y touchent. Ils ne tirent pourtant pas de la terre des récoltes proportionnées à la fer-

tilité du ſol & à la température du climat ; ſi elle étoit cultivée convenablement, elle pourroit produire tous les fruits & les végétaux de l'Europe & de l'Inde. Cette petite isle jouit des divers avantages des différens climats, car les choux palmiſtes qui croiſſent ſur les plus hautes montagnes, ne peuvent point être cultivés ſur les côteaux qui ſont au-deſſous, qui produiſent le bois rouge & le gommier, arbres qui ne viennent point ſur les endroits plus élevés ; & on ne trouve aucun de ces trois arbres dans les plaines qui, en général, ſont couvertes de plantes d'Europe & des plus communes de celles des Indes. 1771.

Il y a peu de chevaux & on ne les entretient que pour la ſelle, de ſorte que tout le travail ſe fait par des eſclaves qui n'ont aucune des différentes machines que l'art a inventées pour les travaux de la campagne. Le ſol n'eſt pas trop eſcarpé en pluſieurs endroits pour les chariots, & dans ces lieux même on pourroit ſe ſervir de la brouette avec beaucoup d'avantage ; cependant il n'y en a pas une ſeule dans toute l'isle : tout ſe tranſporte d'un endroit à l'autre par des eſclaves, ils ne connoiſſent pas même l'uſage des hottes, mais ils portent tout ſur leurs têtes. Ces eſclaves ſont en très-grand nombre, & on les tire de preſque toutes les parties du monde ; ils ſemblent être fort miſérables, épuiſés par un mauvais traitement dont ils ſe plaignent ſou-

vent ; & je ſuis fâché de dire, que les exem-
1771. ples de cette barbarie ſont plus fréquens parmi mes compatriotes, que chez les Hollandois à qui on reproche, & peut-être avec raiſon, de manquer d'humanité à *Batavia* & au *Cap*.

Parmi les productions de cette isle, qui ne ſont pas en grand nombre, il faut compter l'ébene, quoique les arbres en ſoient preſque perdus, & qu'on ne ſe rappelle pas de les y avoir vus en abondance ; on trouve ſouvent dans les vallées des morceaux de ce bois d'une belle couleur noire & d'une dureté preſque égale à celle du fer ; cependant ils ſont toujours ſi courts & ſi tortus, qu'on ne peut en faire aucun uſage. On ne ſait pas ſi cet arbre eſt le même que l'ébénier de l'isle *Bourbon* ou des isles adjacentes, dont les François n'ont encore publié aucune deſcription.

On ne trouve que peu d'inſectes dans cette isle, mais on voit ſur le ſommet des plus hautes montagnes une eſpece de ſerpent qui eſt probablement depuis la premiere création des animaux au commencement du monde. En effet il eſt très-difficile de concevoir comment tout ce qui n'y a pas été dépoſé lors de la création, ou qui n'y a pas été apporté par l'induſtrie de l'homme, peut ſe rencontrer dans un endroit ſi ſéparé du reſte du monde par des mers d'une immenſe étendue ; à moins qu'on n'admette l'hypothèſe dont nous avons parlé dans une autre occaſion, & qu'on ne ſuppoſe

que ce rocher eſt le reſte d'une grande étendue de pays, qui s'eſt affaiſſé par quelque convulſion de la nature, ou qui a été englouti dans l'Océan. 1771.

Le 4 Mai, à une heure après-midi, nous ſortîmes de la rade accompagnés du *Portland* vaiſſeau de guerre, & de douze bâtimens de notre Compagnie.

Nous continuâmes à faire voile avec cette flotte juſqu'au 10 au matin, lorſque m'appercevant que l'*Endeavour* marchoit beaucoup plus mal que tous les autres vaiſſeaux, & jugeant par cette raiſon que le *Portland* arriveroit probablement en Angleterre avant nous, je fis un ſignal pour lui parler. Le capitaine Elliot vint lui-même à bord, & je lui remis une lettre adreſſée à l'Amirauté, & une boîte qui contenoit les livres ordinaires du lock du vaiſſeau, & les journaux de quelques-uns des officiers. Cependant nous marchâmes de conſerve juſqu'au 23 au matin, & nous perdîmes alors de vue tous les vaiſſeaux. M. Hicks, mon premier lieutenant, mourut vers une heure après midi, & le ſoir nous jettâmes ſon corps à la mer avec les cérémonies accoutumées. La maladie qui mit fin à ſa vie étoit une conſomption, & comme il en étoit attaqué lorſque nous partîmes d'Angleterre, on peut dire avec vérité qu'il fut mourant pendant tout le voyage, quoique ſon dépériſſement fut inſenſible juſqu'à notre arrivée à *Ba-*

[redacted] *tavia.* Le lendemain, 24, je donnai sa place 1771. de lieutenant à M. Charles Clerk, jeune homme qui étoit fort en état de remplir cet emploi.

Nos agrès & nos voiles étoient alors en si mauvais état, que chaque jour nous essuyions quelque dommage. Nous continuâmes pourtant notre route sans accident jusqu'au 10, quand Nicolas Young; le même mousse qui découvrit la *Nouvelle-Zélande* pour la premiere fois, apperçut terre, que nous reçonnûmes ensuite être la pointe *Lizard.* Le 11, nous remontâmes le canal; le 12, à six heures du soir, nous dépassâmes le cap *Béachy*; à midi, nous étions en travers de *Douvres*; vers les trois heures, nous mîmes à l'ancre aux dunes, & nous allâmes à terre à *Déal.*

Fin du quatrieme & dernier Tome.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrieme Volume.



VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE III.

